FICTION SPECIAL

15 récits inédits de science-fiction française ·

JEAN-PIERRE ANDREVON, PIERRE BARBET, GEORGES GHEORGHIU, NATHALIE HENNEBERG, CHRISTINE RENARD, MARTINE THOME, PIERRE VERSINS, DANIEL WALTHER, ETC.

FICTION SPECIAL 18
(nº 209 bis)

7f

FICTION SPECIAL 18

15 récits inédits

de science-fiction française

Numéro spécial de la revue **FICTION**
(n° 210 bis)
Directeur : Daniel Domange
Rédacteur en chef : Alain Dorémieux
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris 9e

Sommaire

Jean-Pierre Andrevon	Adaptation	5
Christine Renard	Une bouteille à la mer	35
Pierre Marlson	Extase	59
D.A. Vautrin	La liberté des poissons	80
Gilbert Michel	Aimez-vous la ciguë ?	98
Pierre Barbet	Des ossements dans une épave	112
Georges Gheorghiu	Un homme aux anges	118
Françoise Ascain	La très haute ville	136
Pierre Versins	Les grandes manœuvres	146
Michel Rosencranz	Monsieur seul	160
Martine Thomé	Les hommes d'Algol	166
Claude Bolle	Une pierre tomba du ciel	175
D'Aulnay	La grande vie	184
Daniel Walther	Et une touffe d'herbes amères pour Ganymède	188
Nathalie Henneberg	Portés disparus	208

JEAN-PIERRE

ANDREVON

Adaptation

Essai I : X-Bleu-Croche

Mon oreille m'a transmis la vibration du verre qui éclatait avant que mes mécaréflexes aient permis à mon œil d'enregistrer l'incident : un oiseau lancé à grande vitesse vient de crever le dôme. Des éclats de verre brisé, miroitant à la lumière de Sol, tombent vers le fuseau 12, une pluie de petits éclairs fugitifs. L'oiseau brasse l'air de ses lourdes ailes, c'est une grande créature noire au bec long et aigu, ses ailes et sa queue sont frangées de gris et de jaune. Il tournoie un instant contre le sommet du dôme où son impact a laissé dans le verre une grande déchirure étoilée. J'accommode ma vision sur la longue distance et j'enregistre que l'un des linteaux méridiens a été légèrement faussé par le choc : ce sera probablement à mon unité fragmentaire d'effectuer la réparation, puisque la plupart des X-Bleu-Croche sont d'équipe aux remparts terrestres avancés.

© 1971, *Fiction et Jean-Pierre Andrevon.*

L'oiseau amorce une spirale qui se termine par un virage descendant très sec. Cette plongée l'amène à frôler l'antenne de la tour d'ordonnance qui dépasse de trente-sept mesures les plus hautes tours de la Ville. C'est à cet instant seulement que j'enregistre la stridente sonnerie d'alerte — 7 secondes 23 après que l'animal volant a perforé le dôme, mettant en danger l'Intérieur dans son ensemble (car il arrive qu'au cours de semblables agressions, de délicats et indispensables organes soient détériorés). C'est un laps de temps incroyablement long : les X-Rouge-Pique sont d'une grande négligence, à moins que quelque chose ne soit brûlé dans leurs circuits... Ce ne serait pas la première fois qu'une cellule de l'X se mette à présenter des irrégularités de fonction, sans que Grand-X paraisse s'en préoccuper. Mais cela ne me concerne pas.

Une seconde exactement après la fin du signal d'alerte, me parvient, brutal (douloureux ?), l'ordre d'immobilisation totale. Je stoppe au milieu de la descendante 27 où je m'étais avancé pour mieux suivre les évolutions de l'oiseau, mais j'ai pris cependant la précaution d'ouvrir mon œil (braqué vers le haut) sur le plus grand angulaire possible, afin de poursuivre mon observation. L'oiseau, dont le plan de vol s'est encore abaissé — ce qui l'amène à évoluer au niveau des tours moyennes — a élargi son orbite à toute la circonférence du dôme, dont il vient parfois heurter la paroi vitrée de l'extrémité de son aile. Les incursions de ces animaux peuvent occasionner des dégâts considérables, proportionnés d'ailleurs à leur taille. Et, aux dommages causés par leur seule turbulence, peuvent s'ajouter les attaques délibérées auxquelles ces êtres se livrent contre tout ce qui bouge au sol : d'où la récente promulgation de la loi d'immobilité totale pour tout membre de l'X et tout véhicule en cas d'alertes de ce genre, qu'elles soient causées par des animaux aériens ou terrestres... L'Extérieur est vraiment un... (Enfer ?... Il y a ainsi des concepts que nous utilisons et qui, pour avoir une signification fort claire, n'ont aucune base sémantique répertoriée. C'est un problème que les X-Doré-Antenne...)

Mais je viens de ressentir dans mes membres inférieurs cette

vibration particulière de la rampe métallique qui indique le départ des chasseurs aériens. En effet, derrière la tour algèbre, je vois un objet triangulaire fuser vers le ciel au bout d'une longue traînée de flammes orangées. Une autre vibration... une autre encore... Deux, trois chasseurs viennent de prendre le départ et amorcent une large parabole ascendante vers le sommet du dôme : les X-Rouge-Pique-Flèche se sont enfin décidés à agir. Et, en même temps, j'enregistre le boum-boum-boum caractéristique d'une pièce anti-aérienne qui tire, de quelque part derrière mon unité fragmentaire, probablement dans le fuseau 16-Extérieur. Des petits flocons de fumée (l'éclatement des charges paralysantes) apparaissent vers le haut du dôme, mais loin en arrière de l'oiseau : ces X-Rouge-Pique sont d'une maladresse incroyable ! (Mais je n'ai pas à en juger.) D'ailleurs, les chasseurs aériens, après avoir gagné l'extrême pôle du dôme, viennent de se mettre en formation triangulaire et se jettent droit sur l'oiseau en un piqué foudroyant. Des traînées neigeuses (neigeuses ?) partent de sous leurs ailes, encadrent le volatile de parallèles mortelles. L'oiseau fait un virage brutal, je vois quelques plumes noires arrachées de ses ailes par les projectiles, qui s'éparpillent et tombent paresseusement, avec un mouvement de balancier. Avec un cri aigu, quatre fois répété, l'animal remonte en chandelle, poursuivi par les chasseurs qui le serrent de près, après avoir redressé au ras de la pyramide roche. Les canons du sol tirent toujours, il semble que tout vibre sous le dôme. Tout d'un coup, une charge explose en plein dans le chasseur de tête, qui filait à quelques mesures tout au plus de l'empennage caudal de l'oiseau. Je vois l'engin infléchir brutalement sa ligne de vol, puis choir comme un météore à la verticale d'un groupe de tours d'habitat, dans la direction du fuseau 8. Le sol tremble, mes circuits auditifs sont durement secoués par l'onde de choc. Une fumée noire s'élève derrière les tours proches. Mais l'oiseau a été lui aussi touché par le tir répété de toutes les unités de X-Rouge-Pique en action contre lui : son vol s'est fait lourd, on dirait que ses vastes ailes sombres battent l'air en vain. Il n'avance plus, c'est à peine s'il paraît pouvoir se soutenir, il descend lentement,

sur place, par à-coups. Les deux chasseurs, à bout portant, lui lâchent une ultime salve. L'oiseau décrit un demi-tour sur lui-même, en rotation sur l'axe de son corps. Il semble un moment s'immobiliser dans l'air, une aile verticalement étendue, l'autre toute recroquevillée, lacérée sans doute par les éclats. Puis il pique brusquement et tombe bec en avant dans la région du fuseau II. Je ressens le choc à travers mes créneaux plantaires, et tout mon corps vibre à l'unisson de la chute de l'ennemi. L'impulsion de reprise des activités individuelles ne devrait pas tarder, ainsi que la sonnerie syncopée de fin d'alerte. Mais rien ne vient. Je dois encore rester immobile sur la descendante 27.

Les deux chasseurs victorieux, après une dernière courbe, disparaissent en plongée derrière la tour algèbre. J'attends toujours l'impulsion qui me libérera de l'ordre d'immobilité totale et me permettra de me propulser à nouveau selon mon gré, c'est-à-dire de gagner l'atelier grande-mécanique, dans le fuseau 16, pour la vérification journalière de mes croche-pinces. Il se trouve à au moins cent cinquante mesures de la descendante, et le retard pris sur ma période active commence à être considérable. Ne pourrait-on pas remplacer ce dôme de verre par une couverture d'acier ? Nous serions ainsi à l'abri des incursions de ces biocréatures... Mais c'est évidemment de la compétence de Grand-X.

Mais quel temps perdu, maintenant ! Et si je reprenais mon activité individuelle de ma propre initiative ?... Il suffirait de... Voyons ! Pensée risible. (Risible ?) Aucune unité fragmentaire n'a jamais agi ainsi parce que... parce que la programmation individuelle d'un X ne peut entrer en conflit avec l'impulsion directionnelle de Grand-X : tous ses circuits grilleraient ! Je me demande maintenant pourquoi cette pensée, en contradiction flagrante avec tous les principes de dirigisme harmonique de l'X, m'a traversé la programmation. N'est-ce pas là l'indice d'un trouble profond dans mes cylindres mémoriels ? Il faudrait alors que je consulte un X-Pourpre-Sonde, mais cela voudrait dire des jours de mise hors-circuit... J'y réfléchirai.

Mais que cette impulsion tarde ! Je sens que mes pensées menacent de tourner en rond : j'abaisse au dixième mon potentiel d'injection mémoriel. Clac !

.....

Attraction vers... ? (Vision si déformée, anarchique, palpitante... confusion si totale des couleurs, des mouvements, de l'espace...)

...vers cette entité flasque et vibrante qui se déforme constamment, qui émet un flux continu de sons par... (par ?), qui étend vers moi (moi ?) ses pinces (pinces ?)... piques (piques ?)... ses... ?

Horrible sensation, soudain, de ce contact direct d'armure à armure — mais tellement molle, sans résistance, et si fragile ! Armure ? Non...

Désarroi total qu'aucune programmation rassurante ne peut permettre de résoudre en structures connues.

Désarroi parce que...

Quoi ?

Désarroi mais aussi... douceur (douceur ?).

Et peur (peur ?)

...de perdre... de quitter... quoi ?

Qui ?

.....

Tout va bien.

L'impulsion est venue pendant l'abaissement de mon potentiel, et lorsque j'ai été à nouveau en mesure de m'activer individuellement, l'indice de luminosité qui parvenait à ma cellule de vision était si faible que j'ai compris qu'il était trop tard pour que je me propulse jusqu'à l'atelier. J'ai regagné la tour d'habitat et je me suis branché pour la nuit sur la prise de recharge.

Cela, c'était hier.

Ce matin, l'impulsion m'est parvenue (comme je l'avais supposé) d'aller redresser le linteau faussé par l'oiseau. Un X-Gris-Réacteur m'a porté dans sa carlingue jusqu'au point du dôme endommagé. Une équipe d'X-Bleu-Croche est déjà au travail sur le trapèze vitré fracassé par la biocréature volante. Les unités frag-

mentaires sont suspendues aux linteaux par des câbles passés dans les anneaux prévus justement pour les réparations de ce genre. Le dôme est notre cuirasse, la moindre faille qui s'y produit doit être colmatée d'urgence afin que l'humidité extérieure ne vienne pas nous apporter cette redoutable pourriture qu'est la rouille.

Je m'installe juste au-dessous du linteau faussé, soutenu par deux câbles croisés qu'une inversion de polarité de mes plaques dorsales spéciales maintient soudés à mon corps. Au-dessous de mon unité fragmentaire, les tours, les cubes, les pyramides et les rampes entrecroisées de la Ville forment un dessin géométrique d'une fascinante et miroitante beauté (...beauté). Tout ici est ordre et solidité, et les signes tangibles de la vie organisée sont bien là : l'ordre et la solidité, dont le produit est la stabilité, projection du présent dans l'immuable futur.

Futur... solidité... L'image d'une forme molle traverse tout à coup ma charge mémorielle. Qu'est-ce que... ? Il m'a semblé un instant sentir presque l'attouchement de quelque chose d'indubitablement biologique. Mais rien dans ma programmation, rien dans mon existence ne peut expliquer l'apparition de tels fantômes sensoriels. Il faudrait vraiment que j'aille consulter un X-Pourpre-Sonde...

Je lève mes deux appendices-croche vers le linteau et, au lieu d'accommoder ma vision sur l'énorme barre tordue, mon œil panoramique en longue focale sur ce vide désolé, bleu pâle, qu'on appelle le ciel. Sol est suspendu à quelques grades du point zénithal, petit lumignon aveuglant, inutile. Sol rythme avec une indifférence mathématique nos jours et nos nuits, mais son utilité s'arrête là ; son facteur de nuisibilité est au contraire infini : sans ce globe radiant, rien n'existerait des dangers extérieurs, ni cette énorme masse végétale spongieuse d'un vert écœurant (écœurant ?) qui vient lécher la base même du dôme, ni toutes ces créatures volantes, marchantes, rampantes, qu'elle abrite, nourrit, réchauffe en son sein purulent.

Notre univers est le dôme. Notre univers est l'Intérieur. Le dôme, cuirasse, épiderme de l'X, est notre protection absolue contre l'Extérieur et, par là, notre existence même. Et ce dôme est trop mince, trop fragile, il se brise trop facilement. Il faudrait que le dôme soit une masse épaisse et impénétrable qui nous isole à jamais de l'Extérieur... Sous une telle coque, sous cette coquille inamovible, imperméable, la destinée de l'X s'accomplirait sans heurt. Je me rends compte que ce genre de pensées me harcèlent de plus en plus souvent, qu'elles ont un caractère franchement obsessionnel ; mais ce sont les seules idées sensées qui peuvent résulter de l'analyse de la situation.

Je lève mes deux appendices-croche vers le linteau, et je dirige un faisceau d'énergie vers un point de faible résistance du métal froissé. Mais mon œil ne peut s'empêcher de vagabonder dans l'infini implacable du ciel lisse. Lisse ?... Non : il y a maintenant un fil vertical pendu dans sa transparence bleue, comme un trait rigoureusement rectiligne tracé à la mine de plomb sur l'azur. Je coupe le flux d'énergie qui sort de mon thorax. Sur le linteau, le cercle de métal rougi fonce rapidement, se fond, s'éteint. Le fil s'est élargi, c'est désormais une véritable fente qui déchire verticalement le ciel, une fente obscure, menaçante, qui s'agrandit sans cesse. Je veux bouger, mais mes membres sont figés. Mon œil lui-même ne peut plus changer d'angle de vision ni accommoder sur une autre variable que celle d'infini. Et voilà que mes cylindres mémoriels se...

Non !
Je me vide !
Je me

Essai II : Mobile 16-7-TRCCCZZ ONCL

Un rayon de lumière solaire appuie de trois solces environ sur mon dos. Cinq ou six bulles que ça dure... Chaleur... Pas désa-

gréable, non : elle pénètre en profondeur dans mon organisme... une petite cuisson qui se manifeste par un... chatouillement (gratouillement ?), par un chatouillement dans la chair de mon dos, juste sous la carapace. Je déplace mon mandibulœil bâbord... Oui : une trouée dans le feuillage qui laisse passer un rayon de soleil, j'imagine par une série de rebonds lumineux qui renvoient, répercutent, percutent et bombardent... Chaud. N'empêche : il y a dans cet enchevêtrement vertical du feuillage des verts surprenants. Mais je dis vert... La couleur, ça n'existe pas : tout peut se résoudre en tonalités, mesurées en solces de lumière réverbérée. Un rouge, par exemple... un rouge, ça n'existe pas à cause d'une pigmentation particulière du végétal, du minéral, de l'animal, non : le rouge, quelque chose apparaît comme rouge parce que la structure organique de cette chose absorbe ou reflète, rejette, plus ou moins de lumière. La façon dont elle la décompose en la renvoyant nous donne l'illusion de la couleur. Mais seul le soleil est couleur : couleur totale, spectre... Alors le rouge, le vert... Un vert n'atteindra jamais la même quantité de solces (ou décasolces, ou bridécasolces) qu'un rouge. Impossible. Ma-thé-ma-ti-que-ment impossible. Je dois d'ailleurs en vibrer à 7-7-7 BUILLL GLCCC. Il... Mais ces verts, là-haut ! Mesurer leur... non ! Un autre solcycle peut-être. Pour le moment, il faudrait que je me déplace de quelques ramées à bâbord car... chaleur... chaleur ! Je...

.....

Alerte ! Alerte !

Quoi ? Quelle alerte ? Qu'est-ce que... ?

Des mouvements, des mouvements, agitation illogique, des surfaces éclatantes, miroitantes, massives... et trop de bruit, trop de lumière, trop...

Ordre d'immobilisation totale.

Ordre... d'immobilisation... totale ?...

Que ? Il faudrait fuir au contraire, et tout se fige ! Je/ne/peux/plus/bouger.

Contradiction entre des impulsions qui viennent de... d'où ? Et qui... ?

Une ombre passe, sombre...
Quel oiseau gigantesque ?
Que... ?

.....

Ma carapace est douloureuse, brûlante. Il me faut sortir de cette immobilité mortelle... Mortelle — n'exagérons pas ! Mais quand même, si j'avais pris la précaution de couvrir mon dos d'une petite couche de feuilles, d'herbages humides, ça atténuerait le poids de la lumière qui me rôtit... Il y en a... 20-23-20 TRRS ACCQ par exemple, qui s'était trop écarté sur la lagune sableuse et n'a pas osé retraverser le marais à cause du mange-mange qui rôdait au fond... Un mange-mange ! Il faudrait... Est-ce que 7-16-15 ARGN RRA n'avait pas fabriqué, avec des branches placées d'une certaine façon élastique, un appareil qui lançait des épiques sur les animaux dangereux ? Oui mais... Pauvre 20-23-20 TRRS ACCQ, il est resté tout un solcycle sous le soleil et ça l'a figé !... Irrécupérable ! Cuit !... Sa carcasse est encore sur la lagune, toute vidée de l'intérieur, une colonie de fourmilles... Vite fait ! Mais moi, non ! A peine trois solces, peut-être quatre... et sur... combien ? Sur deux écaillées de carapace tout au plus... Seulement un petit chatouillement, rien du tout. Pas la peine de s'en faire. Autant admirer ces verts, harmonie totale entre les végétaux et le soleil qui les fait croître... Osmose esthétique. Une feuille, par exemple... une feuille : regardez sa découpe, le velouté de sa surface, un entrecroisement de pentagones moirés recouverts de minces fibrilles, un duvet, mais qui accroche la lumière. Et cette longue nervure ramifiée qui la partage en zones jamais semblables : une feuille, c'est une litote de la forêt, une litote de l'univers... Il suffit d'observer. Et les couleurs donc ! Ce vert, justement... qui n'existe pas... Suivant qu'elle ondule (la feuille), qu'elle ballotte sous le vent, donc qu'elle reçoit la lumière plus ou moins perpendiculairement à sa surface, sous un angle plus ou moins aigu, ou qu'elle ne reflète qu'indirectement un fragment de solce par ricochet... eh bien, le vert change fantastiquement ! Ça peut être un jaune citrin en pleine lumière (douze solces), qui tourne au vert émeraude sous un solce, puis

passe au brun terreux si la luminosité ne va pas au-delà de quelques bridécasolces... Et notez-le ! La même feuille !... Alors les couleurs, hein... Bon, cette fois je me déplace : j'ai chaud, au-delà du seuil du plaisir. Mais bâbord ou tribord ?... Je scrute de mes deux mandibulœils... Oui, bâbord, décidément... Il y a là une zone d'ombre plus dense, violette passez-moi le mot, et un peu de fraîcheur me fera du bien... d'autant que mes rames tribord reçoivent au moins deux solces depuis de nombreuses bulles. Et les rames... ça se dessèche plus vite que le corps, il y a moins de chair, la carapace est plus mince : je connais plusieurs mobiles qui ont perdu une rame ou deux, cassées net ! Tombées comme branche morte ! Bon... Toutes rames à bâbord... Une, deux, trois ramées... Là ! Magnifique !... Une humidité tiède me baigne. C'est bon. D'autant qu'ici court un mince filet d'eau : l'extrémité de mes douze rames effleure une légère pellicule aquatique... dans laquelle, malgré sa minceur, évoluent quelques minuscules vermules, dont l'un ou l'autre vient parfois heurter un de mes membres ou une pince. Les vermules sont parfaitement comestibles, mais... Non : j'ai mangé il y a deux solcycles et ma cavité peut attendre... Et puis c'est fatigant de chasser le vermule : ils vous glissent toujours entre les pinces ! Je crois que je vais plutôt me laisser couler dans l'inconsciencimmobilité... Cette fraîcheur... le silence juste mouillé par le clapotis de l'eau... Un glissement de feuille menue sous ma carapace... Le bien-être, la totalité de soi... La fuite au sein de l'univers... La communion... Qu'il fait bon.

.....

Alerte ! Alerte !

(Encore ?)

Des sonneries (sonneries ?).

...Non, des sirènes ! (sirènes ?)... Alerte ! Alerte !

... Alerte ?

Une confusion si extrême des pensées, des réflexes, des mouvements.

Vite, vite ! Il faut faire vite ! Ouvrir cette... (porte ?)... Il faut

courir... Courir... de toutes ses rames (rames ?)... Non, non, pas rames : courir de toutes ses... ?

Confusion. Hurlements. Stridence des... sirènes. On embarque ! (Embarque ?)

Cris, ordres, hurlements. Confusion. Conf...

Un mange-mange ?

Non...

C'est... Ce sont les...

les ?

.....

L'eau courante, à remonter, c'est dur... Dur mais pas désagréable : le flot vous irrigue, ça a quelque chose de vivifiant, de bon pour les rames, pour l'abdomen, pour les pinces. Le seul ennui est de recevoir des gouttelettes dans les mandibulœils : ce n'est pas une sensation douloureuse, mais le monde vous apparaît alors un instant flou, déformé, ruisselant... Il faut s'essuyer d'un petit coup de vergecroche, moi je n'en ai plus que sept, l'une s'est cassée il y a quelques solcycles quand je décortiquais un poisson... Je ne peux m'empêcher de penser que nos corps, aussi complexes et merveilleusement organisés qu'ils soient, aussi efficaces, sont tout de même excessivement fragiles... Ils sont mutilés si facilement ! 28-20-3-3 ANAMMN OUL n'a plus que six rames et une pince, et en plus son mandibulœil tribord pend au-dessus de sa bouche !... Le soleil, qui a été si ingénieux pour tirer de l'humus nos mobiles ainsi diversifiés, aurait pu nous faire un peu plus résistants aux jointures... Ah ! maintenant le courant s'incurve à bâbord. Je me souviens : au-delà il y a... il y avait les constructions habitables, maintenant un effondrement de branches emmêlées, où la marque de la pince du mobile se fond peu à peu dans les barbillons agressifs de la nature qui reprend ses droits. Il faut dire aussi... Sombrer dans l'inconsciencimmobilité sous un dais de branchages effeuillés et taillés, tous rames à rames, c'était une idée bien fourchue : qui avait... ? 11-11-11 ASMM PSSS ? 79-60 SZZZS RRA ? Je ne sais plus... D'ailleurs... Pourquoi vouloir façonner, courber, casser ? La forêt est notre seul toit, la forêt est l'univers, l'univers

est notre maison. Et rencontrer nos semblables ne doit pas être une préoccupation constante, une... comment dire ?... obligation... Pour certains services d'utilité vitale, je ne dis pas... La chasse par exemple... Ça, la chasse... J'espère qu'ils auront pu piéger suffisamment de poissons... ou même trouvé ces petites pousses tendres et sucrées... Car j'ai faim maintenant : in-du-bi-ta-ble-ment faim ! Ces vermules, avant de m'inconsciencimmobiliser, j'aurais bien dû essayer d'en attraper un ou deux. Ils ont le corps si mou qu'ils fondent entre les masticateurs... Pitoyables et fragiles... (mais un peu fades, quand même). 16-17-24 OUARKK IRH leur a donné le dix-septième rang dans l'échelle des humeurs matricielles. Nous occupons le premier rang, bien sûr, et les macrobates le vingtième — encore que, philosophiquement tout au moins, il soit difficile de les considérer comme vivants... Bien. Je vais... Mais... Oh... qu'est-ce que c'est que cette forme verte et pour ainsi dire saurienne qu'il me semble avoir vu se glisser dans le coude du ruisselet ?... Un mange-mange ? Mon mandibulœil tribord a tout juste enregistré un mouvement de tiges aquatiques, mais... Je me pousse de toutes mes rames vers la berge, en progression latérale, pinces prêtes. Hélas, les pinces... Manger, oui. Etre mangé, non ! L'ennui, avec l'échelle de 16-17-24 OUARKK IRH, c'est qu'elle ne tient pas compte des rapports écologiques entre mangeurs et mangés... Si on dressait une échelle des couples symbiotiques chasseurs/chassés, nous serions avec les mange-mange, mais du mauvais côté de l'équation... Pensée peu agréable, mais aussi frayeur peu digne : notre passage dans la matérialité solaire n'est qu'un point entre deux infinis. Bon... Ai-je mis assez de distance entre moi et... ? Mon mandibulœil tribord ne décèle plus rien. Mais je me suis bien écarté... Serais-je perdu ? Le terrain ici est curieusement sec. Je tâte avec précaution de mes sensibles vergecroches... Dans ma fuite... Mais comme c'est étrange ! Pourquoi ce terme de fuite est-il ainsi associé dans mon esprit à un son grinçant ? C'est comme si... comme si je mémorisais un événement qui est à la limite de ma conscience, mais qui est systématiquement, structuralement lié à ma course devant le supposé mange-mange. C'est

bizarre, je... Mais ? Tiens, voilà qui est étonnant ! Qu'y a-t-il, là, devant moi ? Cette surface verticale, unie, lisse, si lisse que... La forêt vient buter directement contre cette barrière de... de quoi ? Je regarde, je palpe... Ce n'est pas végétal... ce n'est pas minéral... Et incroyablement dur ! Un tel matériau n'a jamais été répertorié dans l'échelle moléculaire ! C'est impossible ! Ma-thé-ma-ti-que-ment imposs... Mais ! Mais... Je m'inconsciencimmobilise... Je...

Le néant !

Le né

LE NÉANT

Emergence...

(Mais d'où ? Et dans quoi ?... Il n'y a rien : pas de formes, pas de couleurs, pas de mouvements. Pas même la conscience infuse qu'il pût y avoir formes, couleurs, mouvements. Simplement une lumière tremblotante, qui n'a rien de matériel, ni forme, ni couleur, ni mouvement, qui est juste le témoignage d'une existence au point fixe, une existence qui s'ouvre sur une interrogation primordiale : *Qui suis-je ?*)

Réveil.

(Mais de quel sommeil ? De quelle absence ? La lumière tremblotante n'a pas de passé, donc ni présent ni futur. La lumière tremblotante ne possède aucun des sens vitaux qui permettent à une créature organisée de tester son environnement. Simplement, la lumière tremblotante *est*. Et son existence fruste s'ouvre au néant par cette première question : *Qui suis-je ?*)

Et, chose incroyable, la réponse lui est donnée.

Ce n'est pas une voix qui parle à la lumière tremblotante, car la lumière tremblotante n'a pas d'oreilles pour écouter. Ce n'est même pas une onde télépathique qui vient fouetter un ensemble de neuronnes, car la lumière tremblotante n'a pas de cerveau pour la recevoir. Ce n'est qu'un concept issu du néant, qui organise sa

signification en dehors de tout signifiant. Mais c'est un concept qui est reçu, assimilé, compris.

C'est... une réponse.

Et la réponse est : *Tu n'es rien.*

La lumière tremblotante vacille, comme si sa forme immatérielle se crispait sous le choc de la réponse (mais en réalité il n'y a ni lumière ni vacillement), comme si cette parcelle née dans le néant refusait de retourner au néant. Cependant la réponse était incomplète, car la lumière qui n'en est pas une perçoit maintenant :

Tu n'es rien... encore.

Le néant va-t-il se solidifier autour de la lumière tremblotante ? Le chaos va-t-il se substituer à l'intangible ? D'autres concepts émergent :

Tu es en phase d'adaptation...

Et enfin :

Je te cherche une forme.

Une forme ! La lumière brille plus fort, comme si ce nouveau concept était un appel d'air venu animer son faible feu. Mais il n'y a pas de lumière, pas d'air, pas de matière, pas de formes ni de couleurs. Il n'y a pas de questions, pas de réponses, pas de conscience prête à l'éveil.

Il n'y a rien.

Essai III : Bon-Parleur

Le zébrodile hume l'air et renâcle bruyamment. Ses sabots frappent le sol avec nervosité et je vois les muscles du garrot saillir sous la tension. L'animal veut reculer, mais la corde qui le lie par le col au piquet est à son point extrême d'élongation. Je m'aplatis plus encore sur ma branche ; du coin de l'œil, je remarque que Flèche-Infaillible et Commandeur-des-Eaux ont légèrement tendu la corde de leur arc. J'affermis mon épieu dans ma main moite : le tigron ne doit plus être loin. Un hennissement effrayé confirme mon hypothèse. Le zébrodile piétine sur place

et ses naseaux frémissent continuellement ; à cause de ses mâchoires retroussées sur ses grandes dents jaunes, il semble rire de sa propre peur ; mais je sais que l'angoisse tord les entrailles de l'animal. Tant mieux : l'odeur d'une bête qui a peur est encore plus forte, et la sienne cachera la nôtre au tigron...

Et soudain le prédateur apparaît, à vingt mètres au plus de sa proie. C'est à peine si j'ai vu les buissons se déchirer. L'animal est là, crocs découverts, la queue battant en cadence ses flancs rayés. Je retiens mon souffle. La forêt aussi semble se murer dans le silence ; les oiseaux se sont tus, et même le zébrodile s'est figé dans une attente anxieuse. Le fauve avance maintenant avec une majestueuse lenteur, une enjambée après l'autre, posant précautionneusement ses pattes dans l'herbe haute. A dix mètres de l'appât, il se ramasse sur lui-même, bondit, retombe... et la trappe s'ouvre sous lui. Les touffes d'herbe, les fines branches entrecroisées, les mottes de terre, tout s'éparpille sous le poids du tigron. L'animal pousse un mugissement de fureur, il essaye un instant de se raccrocher au bord de la fosse avec ses pattes antérieures dont les griffes démesurées labourent en vain le sol meuble. Puis il glisse définitivement en arrière, et sa chute est ponctuée d'un hurlement presque humain. En sautant de ma branche, j'ai le temps de voir sur ma droite Poseur-de-Pièges qui m'adresse une grimace tordant sa face hilare ; puis sa crinière rousse disparaît entre les feuilles.

Nous approchons tous les cinq du bord du piège, avec précaution, armes pointées. Commandeur-des-Eaux flatte de la main, en passant, le pelage du zébrodile encore parcouru de longues ondées de peur. Le fauve est étendu au fond de la trappe, et ses yeux fixés sur nous émettent dans l'ombre une flamme sulfureuse. Il est encore vivant, mais en réalité la mort est déjà posée sur lui : l'un des pals lui a traversé le corps de part en part au niveau des reins, un autre lui a profondément entaillé la gorge. Le sang du fauve coule sur le sol, écarlate, par ses blessures et sa gueule grande ouverte. Ses flancs se soulèvent sur un rythme haletant. Il

est toujours douloureux de voir mourir un si bel animal, mais il y va de notre survie à tous, et de la sauvegarde des troupeaux, que nous débarrassions la forêt des tigrons. Et grâce aux pièges de mon ami le poseur, c'est un travail qui touche à sa fin... Flèche-Infaillible bande son arc, lâche la corde. Le trait part avec un *vvvppp* léger, la pointe de silex poli pénètre au défaut de l'épaule gauche du carnassier, seul endroit par où il est possible d'atteindre le cœur sans faillir. Le tigron tressaille, mord la queue de la flèche qui se brise net entre ses dents ; puis, lentement et avec un mépris infini, il pose sa tête farouche entre ses pattes étendues. Ses yeux enfin se ferment et il ne bouge plus.

Nous ne ramenons pas son corps au village, seulement sa tête, que Flèche-Infaillible est allé trancher avec difficulté au fond du piège, avec son couteau de pierre. Le grand chasseur a enfilé le crâne de l'ennemi vaincu sur un court bâton, et il le porte lui-même sur son épaule pendant tout le chemin du retour, son dos ruisselant du sang valeureux du fauve. Faiseur-de-Pluie mène le zébrodile au bout de sa corde, des oiseaux et des papillons s'élèvent autour de nous entre les feuilles qui deviennent violettes avec le déclin du jour.

Lorsque nous arrivons au village, plusieurs compagnons qui labourent les champs aux abords de la palissade de clôture nous lancent des cris de bienvenue. Nous franchissons le porche et Tailleur-de-Pierre, qui est de garde, touche au passage, de son index tendu, un des crocs du tigron. Le soleil est presque couché et l'air est devenu plus vif. Le premier devoir de Flèche-Infaillible est d'aller déposer la tête du fauve au pied de l'autel de Dieu, dont la statue à notre image, en bois sculpté, se dresse au centre de la place. Je me demande si Dieu, qui est harmonie et bonté, apprécie pleinement les dons de cette sorte et n'éprouve pas un légitime courroux lorsque nous tuons une de ses créatures. A cette pensée, je lève instinctivement les yeux, mais le ciel est serein.

Je vais ensuite vers le quartier des tisseurs, où je sais pouvoir retrouver Belles-Images, dont j'ai fait ma compagne il y a trois fois dix jours. Malgré l'obscurité envahissante, elle est encore au

travail devant l'échoppe de sa corporation, et comme elle me tourne le dos elle ne soupçonne pas encore ma venue. Je m'approche en silence, et lorsque je suis juste derrière elle j'embrasse son cou à la naissance des épaules et je prends dans mes deux mains ses seins épanouis et fermes, car notre amour est vif et joyeux et nos corps sont encore fous d'une connaissance réciproque dont la proximité n'a pas terni le mystère. Belles-Images fait volte-face dans mes bras et nos lèvres se joignent longuement, dans un baiser où tout notre corps participe. Ensuite, ma compagne me montre le tissu de fibres tissées qu'elle est en train de décorer avec des décoctions huileuses colorées de pigments végétaux qu'elle est la seule au village à savoir trouver et mélanger. Sa création du jour est une belle fleur pourpre à large corolle, au milieu de laquelle un œil grand ouvert semble fixer le monde avec insistance et perspicacité. La fleur est portée par une longue tige verte agrémentée de feuilles bizarrement découpées, et sur chaque feuille Belles-Images a peint un insecte ou un papillon différent.

L'ensemble est d'une grande beauté, et lorsque je lui demande pourquoi elle a mis un œil au milieu de la fleur, Belles-Images me dit qu'elle ne sait pas, qu'elle a dessiné le motif selon l'inspiration du moment. Je lui suggère alors que l'œil est une représentation symbolique de Dieu, qui surveille la croissance de chacune de Ses créatures. Mon amante sourit sans me répondre.

Quelques instants après, le gong annonce l'heure du repas, et nous nous retrouvons tous assis en cercle autour de la grande table commune, sous le toit entièrement en bois de la maison-réfectoire. Bonne-Bouche et ses deux aides servent le repas du soir dans nos calebasses, une soupe épaisse d'orge et de grains d'engoule pilés dans le moulin à eau nouvellement inventé par Commandeur-des-Eaux, dans laquelle ont cuit des morceaux de viande de zébrodile. L'ambiance est joyeuse, comme toujours, et Poseur-de-Pièges raconte plusieurs histoires qui font rire particulièrement les femmes. Pendant que l'on boit l'alcool de sauge, je raconte à mon tour l'histoire de la dernière chasse, sans omettre aucun détail, car tel est mon rôle.

Le reste de la nuit est au repos et d'abord, pour Belles-Images et moi, et pour tous les autres couples j'espère, à l'amour.

Le lendemain matin, lorsque Belles-Images se réveille un peu après moi dans l'angle de mon bras, et qu'elle ouvre ses yeux sombres, et qu'elle me regarde, j'essaye de déchiffrer sur son visage la trace des rêves qui sont venus la visiter pendant la nuit. Mais son visage est lisse et souriant, et je ne peux lire dans ses yeux que le reflet de son amour. Peut-être sommes-nous préoccupés l'un et l'autre, chacun recherchant dans les méandres de sa mémoire ces images nocturnes qui fuient avec une si grande rapidité le matin venu. Mais nous ne disons rien, car le moment n'est pas encore arrivé.

Après nos ablutions à la fontaine, nous nous rendons à la maison-réfectoire où Bois-Rugueux, qui est de service ce matin, nous sert une grande mesure de lait de zébrodile et une tranche de pastèque. Puis nous allons sur la place centrale, où beaucoup de nos compagnons se trouvent déjà, et nous prenons place dans le cercle, attendant que commence la chasse-aux-rêves.

Collectionneur-de-Rêves arrive le dernier, comme le veut la coutume, coiffé de son casque couronné de branchages que je ne peux m'empêcher de trouver un peu ridicule, et il demande à l'assistance qui racontera le premier rêve. C'est Source-de-Lait qui prend la première la parole. « J'étais dans la forêt, » dit-elle, « et je fuyais quelque chose... Le danger était grand, mais je ne parvenais pas à savoir clairement ce qui me menaçait. Pourtant, je courais de toutes mes... je n'ose dire de toutes mes jambes car j'étais ce que je suis, bien sûr, mais j'étais aussi une créature différente que je ne peux décrire. Finalement mon rêve a changé de cours et je me suis vue dans la savane avec Œil-Perçant... » Source-de-Lait étouffe un petit rire et baisse la tête avec un air penaud. « La suite n'intéresse pas Collectionneur-de-Rêves, » ajoute-t-elle en se rasseyant. A ces mots, toute l'assemblée éclate de rire, car personne n'ignore les tendres sentiments qui unissent les deux jeunes gens. D'autres compagnons ou compagnes, et Belles-Images elle-même, ont aussi

des rêves similaires à rapporter. Nous les appelons rêves-de-la-forêt-humide, à cause du climat qu'ils évoquent ; ce sont ceux qui viennent nous visiter le plus fréquemment, mais ils se ressemblent tous et n'offrent pas un grand intérêt.

Je raconte à mon tour mes propres visions nocturnes, qui font partie de la catégorie des rêves-de-la-ville-brillante, et qui sont toujours un peu effrayants, bien que très flous et remplis de choses inexplicables. Mon rêve — je fais souvent le même — semble être axé sur une chasse à un grand oiseau venu percer l'incroyable toit fragile et transparent qui recouvre entièrement la ville brillante. Je m'efforce de rassembler les images évanescentes qui se pressent à la limite de ma mémoire, mais le résultat est décevant : la seule vision claire est celle de ce grand oiseau noir, mais le reste, ainsi les grandes maisons lisses et brillantes, semble perdre toute consistance à mesure que je m'obstine à le tirer de l'oubli.

Deux autres compagnons ont fait des rêves-de-la-ville-brillante, et l'un d'eux, Soleil-Cassé, déclare qu'il s'est vu en train de souder des plaques de protection sur des remparts souterrains. Lorsque Collectionneur-de-Rêves lui demande d'expliquer ce qu'il veut dire par là, Soleil-Cassé répond qu'il n'en sait absolument rien, et tout le monde rit à nouveau.

Personne n'a fait de rêves-des-brumes-de-la-grande-peur, et c'est aussi bien, car ce genre de visions est si malaisément explicable qu'il en résulte toujours des discussions sans fin. Collectionneur-de-Rêves lève la séance en disant qu'il va réfléchir aux rêves et en tirer dans la méditation les enseignements ; ce sont les paroles traditionnelles, mais elles ne servent qu'à cacher son embarras : il y a déjà longtemps que l'assemblée a conclu que les rêves étaient les représentations symboliques, envoyées par Dieu, des dangers que nous aurions à affronter et des travaux que nous aurions à mener. Chacun doit essayer de tirer parti pour lui-même de ces messages divins dans son expérience quotidienne, mais vouloir en dégager une signification globale me paraît tout à fait irréaliste...

Belles-Images me quitte pour retrouver sa peinture, et comme aucune chasse n'est prévue aujourd'hui, j'irai travailler aux champs. La place centrale s'est vidée et, en passant, je jette un coup d'œil respectueux à la statue de Dieu, qui semble me regarder avec une curiosité amusée, le menton appuyé sur une main qui écarte en éventail son abondante barbe. Comme je longe la rue principale, je vois deux compagnons qui débouchent brutalement du portail, venant de l'extérieur, et qui se dirigent vers moi à pas rapides. Lorsqu'ils sont à mi-chemin, je reconnais Coureur-de-Piste et Arbre-Penché, qui étaient partis quatre jours auparavant en exploration dans la forêt. Tous deux s'arrêtent à ma hauteur, visiblement en proie à une grande agitation. « Nous avons atteint les limites du monde ! » me dit abruptement Coureur-de-Piste. Comme je dois avoir l'air interloqué, il me précise que lui et son compagnon ont marché pendant deux jours en ligne droite, en se guidant sur le soleil, et qu'à la fin du deuxième jour ils ont atteint le pied du grand mur qui entoure le monde : c'est un mur construit avec une sorte de pierre extrêmement dure, extrêmement lisse, brillante, qui fait penser à la matière mystérieuse avec laquelle semble bâtie la ville qui nous apparaît dans nos rêves. Les arbres de la forêt viennent buter directement dessus, et Coureur-de-Piste et Arbre-Penché ont essayé de le suivre, mais ils ont abandonné en comprenant que le mur ceinturait le monde et qu'au bout de jours et de jours de marche, ils se retrouveraient fatalement à leur point de départ. « Nous allons voir Mesure-pour-Mesure... » me dit Coureur-de-Piste en entraînant son camarade.

Je suis profondément étonné par la découverte de mes deux compagnons. Le monde est-il si petit que deux jours de marche suffisent pour en toucher les limites ? Le travail de Dieu a-t-il si peu d'ampleur ? La pensée de Dieu me fait lever les yeux vers le ciel limpide du matin. Limpide ?... Non : j'aperçois un fil vertical pendu dans sa transparence bleue, comme un trait rigoureusement rectiligne tracé à la mine de plomb sur l'azur. Je plisse les paupières, essayant de discerner la nature de cette balafre. Le fil s'est élargi, c'est maintenant une véritable fente qui déchire verticale-

ment le ciel, une fente obscure, menaçante, qui s'agrandit sans cesse. Une peur affreuse monte à travers mon corps et je sens un cri enfler dans ma gorge, dans ma bouche, mais ma langue reste figée. Une immense ouverture rectangulaire est désormais ouverte dans les cieux, une fenêtre découpée dans un pan de la barrière céleste. Et voilà que, par cette ouverture, une tête, un buste, des bras apparaissent. Je suis entièrement paralysé, un froid intense se répand à travers mon corps et mes membres. La tête de l'être titanesque se penche vers le village, je vois distinctement ses pupilles aller et venir dans ses orbites. Un de ses bras est négligemment accoudé sur le rebord tranché net du ciel ; son autre main, dans un geste familier, caresse lentement son abondante barbe en éventail : Dieu, de Son infinie hauteur, est venu contempler Ses créatures.

Je me sens tomber, tomber, sans jamais parvenir à toucher le sol. Ma vision se trouble, les couleurs se fondent en un gris uniforme. Un gouffre s'est ouvert sous mes pieds, qui m'absorbe, m'entraîne. Je commence à me dissoudre, c'est le noir...

Le néant.

Le néant

La petite flamme vacillante a trouvé un support : ce n'est plus un souffle ambigu de conscience plongé dans une impalpable marée, c'est un accumulateur fonctionnel, prêt à assimiler des concepts sous forme d'images, de sons, d'ondes, prêt à assembler ces concepts selon les relations logiques qu'ils peuvent entretenir. Cet accumulateur-décodeur est à la fois très simple et très compliqué : ce n'est pas un assemblage de tubes, de fils et de cylindres, mais un délicat échafaudage de quelques milliards de neurones, répartis dans deux quarts de sphère bulbeux, de consistance molle et de couleur grisâtre. C'est un cerveau, logé à l'intérieur d'une carapace osseuse qui le protège : la boîte crânienne. Ce cerveau

commande toute une structure organique complexe et très diversifiée par le moyen de nerfs moteurs, dont le tronc principal est encastré dans une série de vingt-quatre petits cylindres osseux : les vertèbres. Et tout le reste, toute la machinerie minutieuse qui fournit au cerveau l'énergie suffisante pour fonctionner, le liquide rouge qui l'irrigue et qui est le sang, qui est pompé par un muscle creux qui s'appelle le cœur, et envoyé à travers tout le corps par le fin réseau de tubes que sont les veines, tout le reste, le système d'ingestion des aliments, et la petite usine chimique qui les traite, et la charpente osseuse qui soutient le tout, et l'enveloppe épidermique qui cerne cette masse d'organes, de chair, de muscles, tout cela est prêt, tout cela est en place, en ordre de marche, prêt à s'éveiller à l'appel de la petite lumière tremblotante.

Pour la lumière tremblotante, c'est un support efficace, solide, qui a fait ses preuves. Le meilleur... Il appartient au règne organique fondé sur le carbone ; c'est un vertébré mammifère, bipède, humanoïde. C'est un homme.

Il ne lui manque rien... Presque rien. Une petite chose, cependant : vivre...

Le corps de l'homme est allongé dans la matrice artificielle où il a grandi. Il flotte en apesanteur dans la coque stérile qui s'est vidée de son plasma nourricier. Une gerbe de fils dont l'épaisseur est de quelques microns plonge dans son cerveau, à travers la boîte crânienne. Les fils apportent au cerveau de l'homme la nourriture ultime : la connaissance.

Et, à mesure qu'elle reçoit sa nourriture, la petite flamme vacillante grandit, grandit, devient le brasier ardent de l'intelligence humaine.

La Sphère

« Avez-vous des questions à poser ? »

L'être qui vient de parler est assis avec nonchalance sur un fauteuil fait de fines barres de métal souple entrecroisées. Il est

vêtu d'une ample tunique qui bâille confortablement sur son torse puissant hérissé de touffes de poils gris. Un de ses bras repose sur l'accoudoir du siège, sa main aux doigts allongés pend avec paresse vers le sol ; son autre main caresse distraitement sa grande barbe grise en éventail. Ses cheveux bouclés, gris comme ses poils, couronnent son large front ; et, au-dessous de sourcils broussailleux, ses yeux gris-bleus, profondément enfoncés dans les orbites, rayonnent d'intelligence et de bonté.

En face de lui, dans la salle en hémisphère aplati, sans ouverture vers l'extérieur, dont les parois toutes en courbes sont recouvertes d'une matière moelleuse, douce, mate, où deux couleurs, un brun chaud et un vert olive, se marient parfaitement dans les volutes déliées d'une décoration discrète, soixante humains sont assis au coude à coude sur une triple rangée de sièges. Les humains sont répartis en trois groupes de vingt individus. L'un des groupes est formé d'hommes à la peau sombre, presque noire, aux lèvres épaisses et aux cheveux crépus. Le deuxième groupe est de peau claire, beige rosé, les figures ont des traits réguliers et des nez droits, les cheveux et les yeux sont en général clairs. Le troisième groupe est jaune cuivré, les cheveux sont plats et noirs, les visages ont des pommettes hautes et saillantes, les yeux sont étroits, tirés vers les tempes. Chaque groupe comprend dix individus mâles, dix individus femelles.

Les soixante humains ont tous le même âge, à un millième de seconde près : dix-huit ans. Dix-huit ans biologiques, bien sûr (calculés selon le rythme de croissance correspondant au cycle planétaire de leur monde d'origine), car en réalité les soixante humains sont nés quelques heures auparavant, tous ensemble, en même temps, ou plutôt sont sortis en même temps des matrices où ils ont grandi, où ils ont appris.

« Avez-vous des questions à poser ? » a dit l'homme barbu. En face de lui, dans les rangées de chaises, il y a des mouvements, quelques chuchotements. Mais personne n'élève la voix.

« Je comprends parfaitement que vous puissiez penser que vous

n'avez plus rien à apprendre, » dit en souriant l'homme en ramenant sur ses puissantes épaules un pan de sa toge. « Toutes les connaissances humaines sont gravées dans votre cerveau. Vous vous êtes réveillés — vous êtes nés — avec le savoir nécessaire... Cependant, si je vous ai réunis tous ici, en personne, c'est en pensant qu'il serait utile de compléter ce savoir inculqué par quelques précisions que je pourrais vous donner de ma bouche, avec des mots. Car vous n'avez pas encore expérimenté le langage. Et le langage, ne l'oubliez pas, est le support de l'intelligence... C'est avec des mots que vous allez communiquer désormais entre vous. C'est grâce aux mots que vous emmagasinerez vos souvenirs, vos connaissances, vos découvertes, et c'est sur un échafaudage de mots que vous bâtirez votre civilisation. Gardez-vous de l'oublier : car plus rien ne viendra chuchoter dans votre sommeil... Si les enfants de vos enfants perdaient l'usage des mots, c'en serait fait de tout l'acquis que vous avez recueilli. Et à nouveau une longue nuit s'abattrait sur l'Homme... »

Il y eut un silence. Puis, dans le groupe des noirs, une femme leva la main.

— « Parle, » dit l'homme à la barbe.

— « Nous savons bien, Père, » dit la femme, « que sur nous repose le devenir de l'humanité... Mais peut-on être sûrs qu'aucun de nos frères ne survive dans les profondeurs du ciel ? »

— « Qui peut être sûr de ceci ou de cela ? » répondit le Père. « La guerre entre Razzat et l'Homme a duré huit cents ans. Et, en huit cents ans, l'empire de l'Homme a rétréci comme une flaque d'eau qui sèche au soleil, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un système, plus qu'une planète, et plus rien. Lorsque la Sphère est partie, elle était le dernier espoir. Pas un espoir de revanche ; simplement un espoir de recommencement. La Sphère a traversé la galaxie à une vitesse équivalente à la moitié de celle de la lumière. Il y a vingt mille ans qu'elle est partie. En vingt mille ans, des empires s'écroulent, des races disparaissent, des mondes se défont. Il faut infiniment moins de temps pour détruire que pour créer. Peut-être ne reste-t-il de Razzat que de la poussière

disséminée sur toutes les planètes qu'il a jadis conquises. Peut-être l'Homme a-t-il de nouveau émergé de ses cendres, mais c'est un espoir qu'il me semble déraisonnable d'entretenir. Peut-être aussi Razzat étend-il lentement son empire à travers la galaxie ; peut-être atteindra-t-il ce bras spiralé dans mille ans, ou dans dix mille ans... C'est pour cela que vous devez devenir nombreux et puissants, pour être prêts à lui résister et, cette fois, à le vaincre. Et si ce n'est pas Razzat, qui peut savoir ce que vous rencontrerez un jour sur votre route ? »

— « Nous, Père ? » dit un homme de race blanche. « Nous, soixante, nous devons nous préparer à combattre un empire qui a mis fin à la suprématie de l'Homme et a conquis tout le noyau de la galaxie ? »

— « Vous êtes soixante, mais combien serez-vous dans une, dans dix, dans cent générations ? Je ne crois pas que le danger menace au point de se manifester dans le temps d'une vie d'homme. Et même de cent vies d'homme. Nous l'avons laissé loin en arrière... Et peut-être n'y a-t-il même plus de danger. Mais vous devez croître et vous multiplier. Le destin de l'Homme, qui a subi un long coup d'arrêt, doit s'accomplir... »

— « Cela en vaut-il la peine ? » questionna le même homme.

Le Père baissa les yeux, parut hésiter, tandis que sa main lissait machinalement sa barbe grise. « Les derniers humains libres de la galaxie, » répondit-il enfin, « ceux qui ont conçu le Plan, qui ont construit et programmé la Sphère et l'ont lancée à travers l'espace, ceux-là pensaient que cela en valait la peine. Ils sont depuis longtemps retournés à la poussière, mais vous n'avez pas le droit de vous dérober à votre mission. D'ailleurs, le voudriez-vous que vous ne le pourriez pas : l'instinct de survivance fait partie de votre héritage génétique ; il est intégré à toutes vos cellules, il vous commandera mieux que l'éthique la plus affirmée... »

— « Tu parles de notre héritage génétique, » dit une femme blanche. « Mais quel est-il, au juste ? Que sommes-nous ? »

— « Il existait deux solutions pour peupler la Sphère. La première était de mettre en hibernation des individus adultes. Mais,

pour un aussi long voyage, le risque était trop grand. La seconde était de recueillir des gamètes sur des humains choisis pour leurs qualités génétiques, et de les conserver jusqu'à ce que le temps soit venu de provoquer leur croissance accélérée. Ceci, c'est pour votre corps... Votre esprit, lui, a été nourri par les empreintes cervicales d'hommes et de femmes sélectionnés pour leur coefficient intellectuel, mais d'où ont été retirés tous les souvenirs strictement personnels, afin que vous soyez vraiment des individus neufs. Il se peut évidemment que quelques images surnagent, qui apparaîtront dans vos rêves comme un lointain écho d'un passé qui n'est pas le vôtre... »

Un homme de race noire leva le bras.

« Oui ? » dit le Père.

— « Pourquoi sommes-nous divisés en trois groupes aussi différenciés ? »

— « Au début de son évolution, sur sa planète d'origine, l'Homme comptait trois groupes raciaux distincts qui présentaient les différences que vous pouvez noter sur vous-mêmes. Par la suite, au cours de l'âge stellaire, les métissages ont complètement effacé ces différences. Cependant, vos gamètes ont gardé le souvenir des races originelles ; lorsque j'ai engagé le processus d'évolution, j'ai préféré redissocier les éléments caractériels de chaque race, afin de vous doter des conditions de vie optimales : une race pure est plus résistante qu'une race composite. Vos trois groupes seront en outre dispersés sur trois continents différents : cela multipliera d'autant les chances de survie et de développement. Je vous ai toutefois dotés d'une langue commune, pour faciliter et ce premier contact, et les rapports ultérieurs que vous entretiendrez de race à race. »

Au sein du groupe des jaunes, silencieux jusqu'alors, un homme leva la main. « Tu nous as parlé, Père, de conditions optimales de survie. Mais nous savons que tu as tenté diverses expériences d'adaptation avant de nous redonner notre corps originel. Nous avons des souvenirs confus de vies antérieures, dans un corps métallique, puis une carapace cartilagineuse. Peux-tu nous ex-

pliquer en quoi consistaient ces tentatives, et pourquoi elles ont été abandonnées ? »

— « Ce furent en effet des échecs, » répondit le Père. « Il n'aurait pas été nécessaire d'en parler si ces pseudo-vies n'avaient pas laissé des traces dans vos esprits. Mais les simulacres étaient chaque fois programmés avec vos empreintes individuelles et, bien qu'effacées chaque fois, ces expériences ont laissé en vous des souvenirs résiduels. Je m'explique donc...

» En réfléchissant à la défaite de l'Homme, il m'était venu à l'esprit que cette catastrophe provenait peut-être d'une inadaption morphologique foncière à une survie stellaire dans des conditions critiques. J'ai donc essayé de trouver de nouvelles formes.

» Avec les réserves biothétiques universelles de la Sphère, j'ai créé en espace clos un environnement miniaturisé archétypal de celui qu'on rencontre sur une planète vierge : forêt, grands animaux féroces... Puis j'ai fabriqué successivement deux sortes de supports qui correspondaient à deux types d'évolution très différents entre eux, et très différents du type humain. Ces simulacres furent programmés de manière limitée, c'est-à-dire sans référence culturelle, mais très complètement en ce qui concerne l'intelligence pragmatique. Il ne me restait plus qu'à observer dans quelle direction se produisait l'évolution des simulacres. J'avais cependant négligé une chose : la forme influe sur le processus de pensée et, bien que possédant à l'origine une intelligence humaine, les simulacres ont peu à peu dévié de leur finalité, jusqu'à ne plus présenter aucune espérance de développement organisé à long terme.

» Les premiers simulacres avaient un corps non biologique, mais métallique. Leur résistance physique était bien supérieure à la résistance humaine, et leurs capacités créatives énormes : dans le temps d'une de vos générations, ils avaient construit une ville fantastique et développé tout un système de castes basées sur une spécialisation outrancière. Mais, en réalité, il ne s'agissait que de robots qui agissaient comme tels : leur ville était fermée sur elle-même, murée contre l'extérieur qui représentait pour eux l'hostilité absolue. Les simulacres ne possédaient que médiocre-

ment l'esprit d'expansion, pas du tout celui de synthèse. Et leur système de castes, efficace dans les premiers temps, menaçait de scléroser complètement leur société, ceci étant une des résultantes de l'absence de l'instinct sexuel. Cette forme ne convenait donc pas. Je l'ai abandonnée.

» J'ai voulu ensuite revenir à un support biologique qui gardât toutefois les capacités de résistance des simulacres métalliques. M'inspirant de certains crustacés terrestres qui existent sur de nombreuses planètes de type humain, j'ai construit une espèce de crabes qui, pensais-je, pourraient conquérir leur milieu tout en s'y intégrant étroitement. Mais le résultat fut pareillement insatisfaisant. Les crabes s'intégrèrent à leur environnement, certes. Mais trop bien : c'était une race de penseurs, de poètes, de philosophes, mais pas une race de créateurs. Ils se dispersèrent dans la mini-jungle sans parvenir à former une communauté et, en l'absence de toute organisation sociale, devinrent vite la proie des prédateurs mieux armés qu'eux pour la survie individuelle. J'avais échoué une seconde fois.

» J'en revins donc à l'Homme. Cependant, avant d'entamer le processus d'évolution des gamètes, j'ai fait une dernière expérience avec des simulacres humains miniaturisés. Cette fois, le succès fut complet. La durée de l'expérience a été courte, sans doute, mais les résultats probants. Les simulacres se sont servis de leur environnement sans se laisser submerger par lui, ils ont élaboré une civilisation solidaire mais sans contrainte (à part une tendance un peu marquée pour des sentiments religieux, inhérente d'ailleurs aux premiers âges de l'humanité originelle), n'éliminant de leur chemin que ce qui leur était résolument hostile.

» Ce n'était que des simulacres. Mais ils représentaient tout de même les Hommes. Ils ont agi comme vous agirez, bientôt... »

— « Car le but du voyage est proche ? » demanda impulsivement une femme de race blanche.

— « Nous avons atteint le but du voyage, » dit le père. « Depuis plus de cent ans, la Sphère est en orbite autour d'une planète jeune qui présente les mêmes caractéristiques que le berceau perdu de

la race humaine. Je l'ai cherchée longtemps. De même que je *vous* ai cherché longtemps. Maintenant, mon rôle prend fin. Vous débarquerez dans quatre heures. »

Dans les rangées de chaises, il y eut de confus murmures d'étonnement. Puis un noir leva le bras. « Nous débarquons... Mais toi, Père ? »

— « Vous allez vous établir sur un monde nouveau avec tout le matériel nécessaire : outils, armes et surtout documents. Vos tâches s'imposeront à vous par ordre d'urgence. Je ne peux rien vous dire d'autre et je ne peux vous aider davantage. La race humaine, c'est vous. La Sphère ne vous serait plus d'aucune utilité. Elle va repartir vers le centre de la galaxie, pour un nouveau voyage de vingt mille ans. Car je veux savoir... » Le Père fit une pause, puis reprit : « Dans quarante mille années, quand j'aurai vu, quand je saurai, je reviendrai peut-être... Mais vous m'aurez oublié. »

Dans le groupe des noirs, la femme qui avait posé la première question leva à nouveau le bras. Une expression désolée creusait de rides son jeune et beau visage. « Mais, Père, » dit-elle, « est-il nécessaire que tu repartes avec la Sphère ? »

Pour la première fois, les lèvres du Père s'écartèrent largement dans un sourire qui découvrit ses dents blanches et régulières, tandis que ses yeux lançaient une étincelle de bonté amusée. « Mais, » dit-il, « n'avez-vous pas compris que mon apparence actuelle n'est qu'un simulacre ? JE SUIS la Sphère. »

Dans l'hémicycle, il y eut un long instant de silence. Puis l'androïde majestueux, qui n'était que l'excroissance éphémère du complexe mécanisme de la Sphère, se leva et étendit le bras. « Allez maintenant rejoindre vos habitacles particuliers. Vous débarquez dans quatre heures. Il faut vous préparer. Votre vie commence... »

Et dans un souffle, pour lui-même, le Père ajouta : « Et l'Homme recommence. »

Les soixante sièges claquèrent avec ensemble quand ils se levèrent.

La Sphère perça en sifflant l'atmosphère de la planète.

C'était une belle planète bleutée naviguant au large d'un petit soleil jaune, un monde jeune et fort où des continents couverts de forêts luxuriantes baignaient dans les flots étales des réservoirs océaniques.

Au centre d'un continent équatorial bordé sur sa face nord par un désert brûlant, la Sphère déposa les vingts humains de race noire.

Au nord d'une avancée de terre triangulaire qui n'était qu'un des appendices d'une gigantesque masse continentale qui cerclait les deux tiers de la planète, la Sphère déposa les vingt humains de race blanche.

Au sud d'un continent hybride qui s'étirait en longueur du nord au sud de la planète, étranglé en son centre par une mince bande de terre, la Sphère déposa les vingt humains de race jaune.

Puis la Sphère monta en sifflant dans l'atmosphère, creva sa pellicule ténue et fit face à nouveau aux étoiles immuables.

Dans l'un des groupes, un homme qui n'avait pas encore de nom tourna son regard vers le ciel et huma l'odeur de la brise qui venait de se lever sur le monde.

Des rêves hantaient encore son cerveau. Des rêves d'angoisse et de fuite, des rêves de métal, des rêves d'eau et d'immobilité.

Le vent balayait son corps nu d'une ondée tiède et caressante. Il n'était plus question de rêves désormais. Ou plutôt si : mais ils ne concerneraient pas les fantasmes du passé, seulement la prospection d'un futur que nul ne pouvait encore imaginer.

L'homme sans nom tourna la tête, rencontra le regard d'une femme et lui sourit. La femme sans nom lui rendit son sourire. Elle est belle, pensa l'homme sans nom.

Il est beau, pensa la femme.

CHRISTINE

RENARD

Une bouteille à la mer

Elle marche vite mais s'arrête devant chaque vitrine, devant chaque miroir, c'est à cause des reflets, le sien et ceux des gens qui passent sur le boulevard en même temps qu'elle ; aucun de ceux-là ne peut la connaître, elle-même ne connaît pas encore bien son propre visage, sa propre silhouette ; aucun de ceux-là ne sait son nom mais il y en a peut-être un parmi eux, plusieurs parmi eux qui pourront voir dans ses yeux une certaine qualité d'anxiété, dans sa démarche une raideur et une tension qui leur diront qu'elle a peur et pourquoi elle a peur. Cet homme au manteau bleu ne la suit-il pas, et cette petite femme en collant verdâtre ?... Pourquoi marchent-ils l'un et l'autre au même rythme qu'elle ? Le commentaire du film le disait bien : « *Les oubliés ont toujours peur, et ils ont raison, car un œil exercé peut les recon-*

© 1971, *Fiction et Christine Renard.*

naître à une certaine façon d'agir qui leur est propre. » Le film, ses images, son commentaire... une obsession. Depuis qu'elle est éveillée, depuis qu'elle est sortie dans la rue, c'est à cela qu'elle pense. Lorsque, du passé, il ne reste qu'un seul souvenir, comment ne pas le ressasser, le caresser, l'aimer, même s'il est atroce ? Ils lui ont dit qu'elle avait à peu près vingt ans. Mais que lui reste-t-il de ces vingt années ? Juste le souvenir d'un film qui s'appelle *Les oubliés.* Devant les miroirs, elle répète ces mots qui la fascinent, les seuls qu'elle puisse rattacher au passé. « Les oubliés », ou plutôt « ceux qui ont tout oublié ». Elle est de ceux-là maintenant. Elle est une oubliée. Visage modifié, corps modifié, et aucun souvenir des gestes qu'elle faisait, de ce qu'elle aimait, de la manière dont elle parlait, dont elle riait, aucun souvenir de rien. Avait-elle un père, une mère, des frères, des sœurs, des amis ? Un mari, des enfants ? Elle ne s'en souvient pas. Les mots évoquent de vagues concepts, mais elle n'est sûre de rien. Des cheveux couleur de sable, des épaules larges, de grandes mains ; comment était-elle, celle d'avant, celle qui a voulu mourir et dont on a fait une oubliée ? Un fleuve, un pont, le boulevard continue de l'autre côté. Un fleuve, un pont... au moins se souvient-elle de ces mots, de leur contenu. D'autres images surgissent : petits ponts dans la verdure, immenses ponts suspendus. Ainsi, ils ne lui ont pas tout pris, il y a encore des choses qu'elle peut reconnaître. Un pont, un fleuve... mais quel pont, quel fleuve ? Elle ne sait ni dans quelle ville ni même dans quel pays elle se trouve ; elle ne sait ni la date ni en quelle langue les mots lui viennent à l'esprit, ni quelle langue parlaient les acteurs du film dont elle se souvient. Arrêtée devant une librairie, elle déchiffre les titres et se dit qu'ils ont été relativement gentils puisqu'ils l'ont placée dans le pays dont elle parle la langue, mais quel pays ? Appuyée des coudes à la margelle de pierre, elle regarde couler l'eau. Un autre pont, un autre fleuve... elle est déjà restée ainsi dans cette même attitude... peut-être ici même. Brusquement une phrase fuse dans sa mémoire, résonne longtemps comme dans une salle vide : « Mes amours de l'été dernier ». Cela, le film ne le disait pas. On voyait les oubliés silen-

cieux parcourir les rues, avec leurs regards de bête traquée et leur démarche hésitante. Mais nul ne disait que le grand effaçage ne pouvait les priver de tout. « Mes amours de l'été dernier... » et aussi des ponts et de l'eau, c'est tout ce qui lui reste de ces vingt années vécues quelque part dans le monde, et c'est mieux que ce qui a été laissé à beaucoup d'oubliés. Certains sont largués dans un pays dont ils ne connaissent pas la langue, d'autres se sont vu attribuer un physique repoussant, d'autres souffrent de maux sans gravité mais constants. Peut-être son suicide a-t-il été considéré comme un crime mineur par rapport à d'autres. Le film, toujours le film, souvenir précis, dense, cohérent. Une image particulièrement nette s'impose. C'est le début de la grande répression contre la vague incoercible de suicides qui menaçait l'avenir de l'humanité. Les oubliés se comptaient alors par milliers ; il en surgissait tous les jours, hagards, affolés, et on les filmait dans les rues ; à cette époque, beaucoup se sont fait lyncher par des fanatiques, d'autres étaient exploités comme des esclaves et beaucoup mouraient de mauvais traitements, incapables qu'ils étaient de se défendre. On les filmait et on passait les films dans les écoles. Les suicides se faisaient de plus en plus rares. Quand on avait vu un oublié lynché par une foule furieuse, on essayait de vivre plutôt que de courir un tel risque.

Elle quitte le pont, marche un peu sans but et finit par pénétrer dans un grand magasin. Elle flâne devant les rayons, il lui semble qu'elle reconnaît la plupart des objets, mais ne saurait les nommer tous. Qu'est-ce qu'elle aimait, avant ? Quelles couleurs l'attiraient ? Quel type de vêtements ? Gagner de l'argent, et vite. Il faut survivre, et vivre, pour pouvoir ensuite se réinventer. Des glaces partout qui toutes lui renvoient son image, sous tous les angles. Comment était-elle, l'autre ? Sûrement beaucoup plus belle, puisqu'ils abîment toujours le physique des oubliés. Cela fait partie du châtiment, et tout le monde le sait. Donc elle était plus belle. Belle comment ? Blonde peut-être, avec des yeux bleu marine. Qui avait-elle aimé alors, l'été dernier ? Pour qui, pour quoi avait-elle voulu mourir ? Ils lui ont dit qu'elle était jeune et belle, qu'elle

était couverte de diplômes, qu'elle avait beaucoup d'amis, une famille aimante, qu'elle était brillante et très entourée. Ils lui ont dit qu'elle se passionnait pour le travail qu'elle avait choisi, qu'elle gagnait beaucoup d'argent et dépensait sans compter. Pourtant, elle avait voulu mourir. Pour qui ? Pour quoi ? Pour ces amours de l'été dernier ? Faisait-il soleil dehors ce jour-là ? Comment peut-on vouloir mourir ?

Maintenant, elle n'a rien, juste l'argent qu'ils lui ont donné, lui permettant de vivre chichement pendant un mois, cela et les vêtements qu'elle a sur le dos et qui ne sont ni beaux ni laids, juste bons à passer inaperçus. A part ça, pas de famille, pas de logement, pas d'amis, pas d'emplois, pas de diplômes, rien, mais envie de vivre. Comment avait-elle pu avoir envie de mourir avec un soleil pareil ? Mais peut-être bien, justement, qu'il ne faisait pas soleil. Ce doit être plus facile de mourir quand il pleut. Un écho dans la mémoire, à peine perceptible, comme un bruissement léger... « doux est le bruit de la pluie... » Ils ne lui ont pas tout pris, mais qu'est-ce que c'est ?... Elle n'a pas le temps de s'étonner, de s'émerveiller, qu'un autre souvenir surgit, celui d'une pièce petite, avec des murs crépis, une fenêtre minuscule. Il semble bien qu'elle était enfermée là. Une prison alors ? Elle voyait le ciel par-dessus le toit, un ciel bleu, un ciel calme. Elle voyait aussi un arbre, elle s'en souvient. En prison, pourquoi ? Etait-ce pour cela qu'elle avait voulu mourir ? Qui décrira la quête d'un oublié à la recherche de lui-même et d'un passé qui lui est étranger ?

De nouveau appuyée des coudes à la margelle du pont. Trouver du travail, un logement, trouver, trouver, trouver... trouver surtout ce qu'elle était et pourquoi elle a voulu mourir, pourquoi, mais pourquoi... un homme peut-être, un espoir détruit... Et cette prison, cet arbre par-dessus le toit... mais pourquoi... jeunesse perdue, génération perdue... dis, qu'as-tu fait... assez, assez !

Elle pose ses mains bien à plat sur la margelle de pierre. Mains larges, solides, aux doigts carrés, aux ongles coupés courts. Les regarder lui procure un étrange malaise. Il lui semble qu'elles sont anormales, que des mains ne sont pas comme ça. Un autre sou-

venir, confus et douloureux, se fraye péniblement un chemin... le pouce, c'est cela, elle devrait avoir deux pouces opposables. Des mains fines et longues et d'un blanc marmoréen, avec un pouce de chaque côté, douze doigts au total, douze doigts si minces qu'ils donnaient l'impression d'être flexibles. C'était ses mains, avant. Peut-être son nouveau corps présente-t-il d'autres anomalies... Comment le savoir ?

Envie de s'asseoir, mais où ? Elle reprend sa marche hésitante, les mains dans ses poches où elle sent un portefeuille et un porte-cartes, ses seules possessions. La tentation des fauteuils d'osier devant les tables de couleurs vives d'un café. « Je voudrais boire une menthe à l'eau. » Brusquement, elle a envie de rire, de chanter. Il lui reste aussi les menthes à l'eau glacée qu'on boit dans de hauts verres à la terrasse des cafés. Elle s'assied, s'appuie au dossier mais n'ose sortir ses mains de ses poches, ses mains qui n'ont qu'un seul pouce. Un garçon arrive, donne un coup de chiffon à la table : « Ce sera ? »

— « Une menthe à l'eau. »

— « Comment ? »

Un battement de cœur. Serait-ce un faux souvenir, un souvenir implanté par les techniciens des Services de l'Oubli ? Il paraît qu'ils font ça quelquefois. Comment savoir ? Le garçon s'est penché en avant, appuyé des deux mains à la table, et elle voit qu'il n'a que cinq doigts. Elle sort lentement ses mains de ses poches, les pose sur la table largement ouvertes.

« Ça n'a pas l'air d'aller, » dit le garçon. « Un alcool, ça vous ferait pas de mal. »

Elle incline la tête sans rien dire. Il ne semble pas avoir remarqué ses mains. Un jeune homme et une jeune fille se sont arrêtés sur le boulevard, tout près de sa table ; elle se penche pour voir leurs mains ; la jeune fille les agite en parlant, elle n'a que cinq doigts. Elle aperçoit aussi la main gauche du jeune homme, cinq doigts aussi. Alors, ce pouce opposable supplémentaire, ce serait un faux souvenir, comme les menthes à l'eau, puisque le

garçon n'a pas paru comprendre. A moins qu'elle ne parle pas la langue d'ici correctement, bien qu'elle comprenne tout. Il faudra faire d'autres expériences.

Un crieur de journaux passe. Elle lui fait signe, prend un quotidien et deux magazines illustrés. Quand l'homme s'est éloigné, elle s'aperçoit qu'elle a mené toute l'opération sans même s'en rendre compte. Elle n'a pas songé à contrôler sa voix, à mesurer ses gestes. Il faut donc laisser agir le corps qui, lui, se souvient. Pendant tout ce temps, elle n'a fait qu'examiner les mains du vendeur qui, lui aussi, n'a que cinq doigts.

Elle repousse son verre, ouvre un magazine : des photos d'actualité, des noms... Bien regarder les visages, les pieds, les mains, le ventre et les seins des filles en costume de bain. Elle ressent une sorte de malaise à la vue de ces corps presque nus. Il lui semble qu'il manque quelque chose, même sur les photos où l'on ne voit pas les mains ; donc ce n'est pas le deuxième pouce qui manque, c'est autre chose, encore autre chose.

Elle sort sa carte d'identité, la déplie, examine attentivement sa propre description, la taille, le poids, le teint, le groupe sanguin... elle s'arrête fatiguée ; c'est trop long. Elle saute des lignes, arrive aux signes particuliers, apprend qu'elle a une cicatrice sur la cuisse gauche. A l'intérieur du café, sur un mur, elle aperçoit une grosse pendule qui marque quatre heures. Il n'y a donc que deux heures qu'elle est née, deux heures qu'elle sait son nom. Elle le relit attentivement, il ne faut pas l'oublier, elle s'appelle Valérie Duval. Les mots n'éveillent aucun écho, est-ce joli ? est-ce ridicule ? Elle range soigneusement ses papiers, elle a assez traîné maintenant. Il faut partir, trouver à se loger, à gagner sa vie, acheter l'indispensable : une trousse de toilette, une montre, un calendrier, une valise, des livres, du linge, des vêtements. Il faut, coûte que coûte, s'insérer dans ce monde étranger. Car enfin, si elle se sent moins désorientée que beaucoup d'oubliés à leur seconde naissance, le fait est qu'elle ne se sent pas chez elle, qu'elle a l'impression d'être simplement de passage, comme si ce monde, comme si cette

planète n'était pas la sienne, comme si elle avait vécu ailleurs. Cependant, c'est impossible. Les journaux parlent en gros titres de la première implantation d'un astrolaboratoire sur Mars, copié sur celui qui fonctionne depuis dix ans sur la Lune. Il est donc impossible qu'elle ait vécu ailleurs. Pourtant...

Pourtant, ici, ils marchent d'un pas pesant.

Pourtant, ici, ils ne savent pas voler.

Lentement, elle ferme le magazine. Elle sait maintenant ce qui manque aux jeunes filles photographiées dans ses pages.

Il leur manque des ailes dans le dos.

2

Le soleil étincelle sur les dalles blanches des rues. Les trottoirs, les terrasses croulent sous les fleurs. Les rues sont pleines d'une foule joyeuse et oisive.

Mais Valérie Duval, qui pourtant n'a que vingt ans, reste dans la cellule à équipement multiple qu'elle a loué le jour même de sa naissance, il y a moins d'un mois. Avant de sortir, elle veut apprendre le monde où elle a été jetée. Elle programme un ordinateur pendant quelques heures par jour, cela paye largement et la location de la cellule et les plats qu'elle prend au distributeur, comme l'eau, le café, les boissons variées, la chaleur, la musique, les vêtements de papier que l'on jette quotidiennement. Elle s'est habituée très vite à tout cela : pour l'ordinateur, quelques jours ; pour les tableaux de bord qui assurent sa subsistance, à peine quelques hésitations, et tout a semblé extrêmement facile. Elle ne sort pas, jamais ; elle ne parle à personne, jamais ; mais elle regarde la tridi avec application, tous les jours, pendant plusieurs heures. Elle lit les journaux, elle apprend, elle apprend, puisqu'il lui faut, pour l'instant, vivre dans ce monde.

La cellule s'ouvre sur une terrasse immense, pleine de fleurs et d'arbustes ; tous ceux qui habitent des cellules semblables à la sienne dans le même bloc y passent de longues heures. Mais elle

n'ose s'y risquer, pas encore. Pour l'instant, elle écoute. Elle ne ferme pas le battant insonorisant car elle ne veut pas être isolée. Elle veut les entendre parler, ceux-là qui lui sont tellement, tellement étrangers. Elle écoute, elle comprend. Ce n'est pas difficile. Qu'ils parlent d'argent, de communications, de politique, d'astronautique, elle retient tout ce qui se dit. Rien n'est plus déconcertant d'ailleurs que cette facilité. Signifie-t-elle qu'elle a vécu ici quelque temps, longtemps peut-être, et que les souvenirs pas effacés mais seulement enfouis ressurgissent ? Dès le début de sa quête à travers ce monde nouveau, elle a retrouvé des souvenirs isolés qu'elle ressassait avec amour... un pont, de l'eau... et puis cette phrase obsédante : « mes amours de l'été dernier ». Et puis il y avait cette pièce minuscule avec un arbre par-dessus le toit et un ciel si bleu, si calme. Cette pièce, c'était une prison, elle en est sûre, et comment était-elle celle qu'on y avait enfermée ?... Blonde, des yeux bleu marine, un corps très long, très mince, des mains blanches et souples avec deux pouces opposables, et dans le dos, et dans les dos...

Ses larges mains solides se promènent habilement sur le clavier de l'ordinateur. C'est toujours un émerveillement neuf de voir combien cela lui est facile.

— « On dirait que vous avez fait ça toute votre vie, » lui avait dit son guide de stage. « Ne me racontez pas que vous ne l'aviez jamais fait. »

— « Je croyais avoir oublié complètement, » avait-elle répondu. « J'ai abandonné pendant longtemps. »

— « Ah ! c'est ça... » Il semblait soulagé. « En fait, vous savez, ça ne se perd pas vraiment, on se rouille un peu, c'est tout. »

Mais où et quand avait-elle pu apprendre à programmer un ordinateur de ce type ? La raison dictait une réponse raisonnable : elle savait programmer un ordinateur parce qu'elle avait vécu ici, et elle avait vécu ici parce qu'elle était née ici. Elle était née lourde et robuste, avec un seul pouce opposable, elle était une jeune fille comme les autres, comme toutes celles qu'elle avait croisées les

premier jours avant de s'enfermer dans cette cellule à équipement multiple, devant son ordinateur et ses distributeurs, une jeune fille comme toutes celles qu'elle voyait sur l'écran de la tridi... une jeune fille comme les autres qui avait sans doute trop aimé et trop souffert, et, à cause d'un malheur obscur, avait voulu mourir.

Le monde qui l'entoure lui est à la fois étranger et familier. Lorsqu'elle se laisse aller, elle agit avec précision et justesse. Ce n'est que lorsqu'elle essaie de se souvenir, de réfléchir, qu'elle ne sait comment se comporter. Ainsi, les automatismes semblent avoir résisté au grand effaçage.

Une jeune fille comme les autres, une jeune fille d'ici... Mais où sont mes ailes, et qui me les a coupées ? D'autres souvenirs beaux et amers, de vastes étendues d'eau calme, des cimes glacées, de grandes fleurs dangereuses, couvertes de neige, des animaux qui parlent le langage des hommes, et ses frères de race, si longs, si minces, avec leurs larges ailes... *J'ai volé au-dessus des eaux calmes avec des compagnons brillants et légers. Nos maisons rondes et duveteuses n'avaient pas de porte ni de fenêtres. On y entrait par le sommet. Un jour j'ai retiré de mon ventre gonflé deux œufs, ronds et brillants. Mon orgueil, mon espoir, ma joie, mes œufs ! Ils étaient translucides et je regardais dans la lumière l'ombre de la minuscule silhouette ailée qui s'agitait à l'intérieur. Deux œufs, tous deux beaux, tous deux bien vivants. Je les ai posés dans une niche creusée dans le mur, bien au chaud, bien protégés. Cette niche m'appartenait, je ne sais plus pourquoi maintenant, mais je sais bien que c'était la mienne, et personne n'aurait dû venir jusque-là. Les œufs étaient chauds, vivants. C'est ainsi que je les ai laissés. Chauds et vivants. Quelqu'un est venu. Quelqu'un les a brisés, tous les deux.*

Une jeune fille d'ici. Une jeune fille comme les autres... *Mais je me souviens de mon ventre qui formait deux replis autour du nid où se formaient les œufs. De mes mains aux deux pouces opposables, je les ai retirés quand le temps fut venu, mais quelqu'un... Est-ce pour cela que j'ai voulu mourir dans cet autre monde ? Est-ce pour cela qu'ils ont coupé et mes pouces et mes*

ailes, et qu'ils m'ont laissée ici ? Mais je sais programmer un ordinateur, mais je sais boire et manger et me laver comme ceux d'ici ; je marche comme eux aussi, et mes mains à cinq doigts sont habiles. Comment cela serait-il possible si je n'avais pas vécu ici ?

On peut implanter des souvenirs, et ceux de l'Oubli le font, dit-on, fréquemment. Des ponts, de l'eau, un ciel par-dessus le toit, des ailes, des menthes à l'eau bues à la terrasse de cafés au soleil, des œufs translucides, des cheveux blonds et les deux mains sur le ventre vide, qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui a été implanté ? Et implanté par qui, par ceux de l'Oubli ou par les autres, ceux qui ont des ailes ?

Il fut un temps où j'étais blonde, je m'en souviens, je m'en souviens. Je me revois, les mains posées sur mon ventre vide. Mes amours de l'été dernier.

Ne plus jamais voler, ne plus jamais les revoir... Le vent faisait bruire nos ailes poudrées de lumière rose, des flocons de neige se posaient souvent sur nos ailes, sur nos cheveux, et c'était un grand bonheur pour nous ; nous aimions la neige, nous aimions la glace des cimes, et notre soleil rose ne la faisait jamais fondre. C'est fini. Pourquoi m'ont-ils laissée ici après m'avoir coupé les ailes ? Pour que j'apprenne ce monde ? Pour que je le comprenne et que je leur dise en revenant chez moi ce qui se passe sur cette planète et comment vivent et meurent ceux d'ici ? Une espionne, je serais une espionne à l'image de ceux de la Terre, avec un ventre lisse et de grands pieds, bien à plat, pesant lourd sur le sol, et des cheveux de sable tout plats et tout ternes. Les miens ont des boucles d'or et des ailes dans le dos, les miens sont légers et aériens, les miens, mon peuple... mon peuple ailé où les petits naissent dans les œufs sans attouchements répugnants comme dans ce monde-ci. Elle ne peut penser sans horreur et sans angoisse aux cours d'éducation sexuelle que diffuse la tridi. Elle voit dans sa répulsion une preuve supplémentaire de sa non-appartenance à cette race sans ailes. En pensée, elle se réfugie dans la pureté du peuple ailé où les individus non sexués voient se former dans leur ventre, protégé par deux

replis de chair, des œufs ronds et translucides qui seront fécondés sans apport étranger, lorsque surviendra une émotion assez intense... beauté, pureté de ces conceptions d'où tout désir charnel est exclu. Fécondations pures et glacées comme la neige. Comme la neige... Elle soupèse les mots, les images surgissent, des phrases aussi où il est question de « blanc linceul » et de « toits encapuchonnés ». C'est un paysage de la Terre que lui restituent les souvenirs qui viennent de la vie antérieure. « *J'ai longtemps habité sous de vastes portiques...* » Qu'est-ce encore que cette phrase, que cette image sortie de nulle part, qu'elle ne peut rattacher à rien ? Les images de neige sont plus stables, plus cohérentes ; elle essaie de les retrouver. Elle en a vu de semblables à la tridi, pourtant ces souvenirs-là ne sortent pas d'un écran mais d'un paysage réel. Elle a vu des paysages d'hiver ici, elle a marché dans la neige, elle a glissé sur des skis, et sans ailes aux épaules. Souvenir véritable ou souvenir implanté ?

Elle imagine avec désespoir qu'elle pourrait bien n'être qu'une jeune fille d'ici qui se souvient des lieux où elle a réellement vécu : la prison avec son ciel par-dessus le toit, et les vastes portiques, et les paysages de neige, semés des toits pointus des maisons qui ne sont jamais rondes. Et puis des ponts, et puis de l'eau, et de mystérieuses amours l'été dernier. Est-ce pour cela qu'elle a voulu mourir dans ce monde-ci ou parce qu'on lui a cassé ses œufs dans l'autre ? Est-ce une expérience des Services de l'Oubli qui en ce moment même l'observent pour voir ce qu'elle fera de ses souvenirs implantés ?

Mais pourtant, je m'en souviens, je me revois arrivant devant cette niche tiède où je les avais laissés tous les deux, si brillants, si ronds, si vivants. Mais les coquilles translucides étaient brisées et les deux minuscules fœtus ailés étaient morts au milieu d'un abominable liquide rougeâtre. Ils sont morts, c'étaient mes enfants. Peut-on implanter le souvenir d'une douleur aussi intense ? Le peut-on ?

Peut-être l'attendent-ils là-bas, ses compagnons légers et dorés avec leurs grandes ailes. Peut-être se demandent-ils pourquoi elle

ne leur fait pas signe comme il avait été convenu. Mais elle ne connaît plus le code, les Services de l'Oubli ont tout effacé. Il faut les joindre cependant, il faut trouver un moyen de les appeler, de leur dire où elle est. Peut-être sont-ils télépathes, peut-être peuvent-ils entendre ses cris muets, s'ils sont assez puissants.

Mon peuple, mes amis, mes parents, mes proches, mon peuple, mes frères, mes sœurs, déployez vos ailes et venez me chercher. Mon peuple, je n'en peux plus. Je n'aime pas ceux d'ici. Ils sont lourds, ils sont sales, ils ont des mœurs dégoûtantes. Je ne m'habitue pas à leur manière de vivre, à leurs maisons anguleuses, à leur ciel bleu. Je n'en peux plus, je n'en peux plus. Mon peuple, viens me chercher.

3

VALÉRIE marche sur le boulevard d'un pas rapide et régulier. Elle veut aller jusqu'au pont pour y réfléchir en regardant couler l'eau... Ce pont, c'est là qu'elle a senti frémir le premier souvenir de sa vie antérieure, avant même que ses épaules se souviennent des ailes, avant même que ses mains cherchent leur deuxième pouce.

Comme il y a six mois, appuyée des deux coudes à la margelle de pierre, comme il y a six mois, cherchant une direction ou au moins un indice. Certes, elle a un logement, un travail, des vêtements, un peu d'argent, mais cela n'est rien. Ce qu'elle veut, c'est retrouver son peuple, ou plutôt que ceux de son peuple la retrouvent.

C'est pour cela qu'elle a écrit son histoire, c'est un récit autobiographique et c'est en même temps, et surtout, un appel au secours, une bouteille à la mer. Le manuscrit pèse lourd dans son sac en bandoulière, le manuscrit que l'éditeur vient de lui rendre, car il ne veut pas le publier. Un auteur de science-fiction a déjà déposé un manuscrit très comparable il y a quelques mois, et le

texte est sous presse. Les différences sont minimes. Le début est exactement le même. C'est l'appel d'une exilée à son peuple lointain. « Vous comprenez » avait dit le directeur de collection qui l'avait reçue, « les deux romans se recoupent dans les moindres détails. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agit d'une planète au ciel rose, à la gravité faible, peuplée d'êtres qui ont toutes les caractéristiques qu'on prête en général aux anges : diaphanes, ailés, lumineux, sans sexe. Ils ont à lutter contre des envahisseurs très semblables à nous. Pour mieux comprendre leurs ennemis, ils envoient quelques-uns des leurs ici sur Terre, en modifiant leur aspect pour qu'ils puissent espionner sans danger. Cependant, il arrive qu'un de ces exilés ou plutôt une, puisque cet extra-terrestre qui, lui, n'a pas de sexe s'est vu attribuer la forme d'une femme, cette exilée, donc, a le mal du pays et, souffrant d'une amnésie partielle, ne sait plus comment faire savoir aux siens qu'elle voudrait bien rentrer, qu'elle est rôdée maintenant, que ça suffit, et que vite, vite, il faut venir la chercher. »

— « C'est bon comme idée, » avait dit un jeune homme qui, assis devant un bureau, corrigeait des épreuves. « Ça finit comment ? »

— « Comme ça, » avait dit l'éditeur, « je veux dire, ça ne finit pas vraiment. Les deux romans sont présentés comme une autobiographie, comme s'il s'agissait de l'appel au secours de l'exilée elle-même. Le pire étant que cette malheureuse enfant a accepté ce rôle par patriotisme et aussi par désespoir, car on lui a tué ses enfants dans l'œuf. Enfin, vous comprenez, c'est un appel au secours, ce n'est pas construit comme un roman, mais c'est saisissant. »

Valérie s'était levée ; on ne faisait plus attention à elle. Depuis un moment déjà, elle avait repris son manuscrit, l'avait enfermé dans son sac ; ce que l'éditeur racontait, c'était l'autre roman, il le faisait tout en feuilletant le manuscrit de l'autre auteur, qui avait dit la même chose mais écrivait de la science-fiction depuis des années. Donc il attendait le peuple depuis plus longtemps qu'elle.

Elle avait trouvé le courage de parler, d'interrompre. « Qui est cet auteur ? Pourrais-je le rencontrer ? »

L'éditeur avait paru embarrassé, avait échangé un regard avec le jeune homme. Certes, ils l'accusaient de plagiat ; certes, ils ne soupçonnaient la vérité ni l'un ni l'autre. Ils ne pouvaient penser qu'elle était une extra-terrestre pleurant ses ailes. « Après tout, » avait enfin dit l'éditeur, « vous pouvez toujours aller la voir, mais je crois qu'elle est en voyage. »

— « Elle ? » avait murmuré Valérie. « C'est une femme ? »

— « Oui. Elle s'appelle Ludmilla Valère. Elle est très jeune, vingt-trois, vingt-quatre ans. Vous avez dû lire de ses romans. Tenez en voici un. » Il avait pris un volume sur un rayon. « C'est le dernier paru. Quant à celui-ci, » avait-il ajouté, la main à plat sur le manuscrit, « il paraîtra très prochainement. J'ai fait corriger les épreuves par quelqu'un, car Ludmilla a encore disparu ; elle est très fantasque et part fréquemment en voyage sans prévenir personne. » Au dos du livre, la photo de Ludmilla, blonde, souriante, très jolie. « Emportez donc cet exemplaire, » disait l'éditeur, mais elle n'écoutait pas, le posait sur le bureau, partait sans dire au revoir, les yeux brouillés de larmes.

Elle avait emprunté au hasard des couloirs, des escaliers, s'était trompée, avait tourné en rond, pour se retrouver finalement au même endroit devant la porte du bureau restée ouverte. Les deux hommes lui tournait le dos. Ils parlaient d'elle, et elle n'avait pu s'empêcher d'écouter avant de manifester sa présence. « Drôle d'histoire, » disait l'éditeur. « Savez-vous, Charles, je me demande, je sais que c'est idiot et je ne le dirais qu'à vous, je me demande si ce n'est pas Ludmilla. »

De la porte, Valérie avait vu le jeune homme sursauter. « Comment ça, Ludmilla ? »

— « Eh bien, » avait dit l'éditeur en bredouillant, « supposons que cette chère petite folle de Ludmilla se soit suicidée et qu'on l'ait suffisamment transformée aux Services de l'Oubli pour que ça donne cette fille que nous venons de voir. »

La voix du jeune homme, rapide, un peu haut perchée. « C'est impossible, voyons. D'abord Ludmilla n'était pas fille à se suicider. »

— « Est-ce qu'on sait jamais avec les jeunes filles... »

— « Et puis, enfin, » avait dit le jeune homme nommé Charles, « si elle ne se souvient pas de sa vie antérieure, si elle ne se souvient même pas qu'elle était Ludmilla, comment voulez-vous qu'elle récrive ce livre ? »

Ils s'étaient retournés au bruit léger qu'avait fait Valérie pour signaler sa présence et aussitôt avaient pris l'air coupable en la voyant. « J'ai oublié le livre, » avait-elle dit timidement, « et aussi l'adresse de Ludmilla Valère. » L'éditeur avait gribouillé une fiche et la lui avait remise tout en disant que ce n'était guère dans les règles mais que, Ludmilla étant dans l'annuaire, cela n'avait en fait aucune importance.

Comme il y a six mois, appuyée des deux coudes à la margelle de pierre, comme il y a six mois, à la recherche d'un indice, à la recherche de son peuple. C'est pour cela qu'elle a voulu lancer cet appel, mais on ne veut pas qu'elle jette sa bouteille à la mer, car quelqu'un d'autre l'a déjà fait avant elle.

Ludmilla ! Se peut-il qu'elle soit Ludmilla, se peut-il qu'elle ait déjà appelé son peuple ? Et pourquoi aurait-elle voulu mourir avant même d'avoir lancé sa bouteille à la mer ? A moins encore qu'elle ne soit qu'une jeune fille d'ici, Ludmilla Valère, qui se serait suicidée par amour, par exemple. Elle étale ses mains sur la margelle. Ce choc quand elle s'est souvenue du deuxième pouce, et puis de ses frères si purs, si lumineux, comme des anges. On n'invente pas de telles choses, on s'en souvient, c'est tout, et on se torture du désir de retrouver les siens et son pays.

Ludmilla n'en pouvait plus, elle aussi. Elle en avait assez de son corps lourd, de ses mamelles rondes, de ses épaules privées d'ailes. C'est pourquoi elle avait lancé son appel. Il fallait la retrouver à tout prix, car en ce moment même elle attendait qu'un ange vienne la chercher. Elle se souvient de l'appel qui commence son récit et celui de Ludmilla Valère.

Vous qui lisez ces lignes, si vous rencontrez un jour un de mes frères de race, dites-lui que j'ai besoin de lui et donnez-lui cette lettre. Vous reconnaîtrez ceux de mon peuple avec facilité, car ils se ressemblent tous, et tous ressemblent à des anges : longs corps minces et flexibles, têtes petites couronnées de cheveux d'or roux ; ils vous dissimuleront leurs mains, ils vous dissimuleront leur ventre, mais regardez-les marcher ! Ils ont eu l'habitude d'une pesanteur moindre, regardez-les traîner leurs pieds maladroits sur ce sol qui n'est pas le leur, et regardez aussi la bosse légère qui gonfle leur dos trop mince ; c'est que les vêtements qu'ils portent ici, masculins ou féminins selon leur humeur, dissimulent mal leurs grandes ailes repliées. Si vous voyez l'un d'eux, je vous en prie, parlez-lui de moi et donnez-lui cette lettre, car c'est une bouteille à la mer.

Ludmilla aussi a écrit ces lignes... Le ciel par-dessus le toit, une pièce minuscule. Etait-elle emprisonnée, pour quelle faute ? « Qu'est-ce qu'elle a donc fait, la petite hirondelle ? » Ritournelle lancinante. Qu'est-ce que c'est ? D'où surgit-il, ce souvenir frais comme une pelouse ombragée ? De quelle enfance, de quelle adolescence ailée ou non l'a-t-elle tiré ?

Il faut retrouver Ludmilla. Elle quitte à regret le pont, l'eau fascinante, la margelle accueillante. A quelques pas de là, un plan de la ville. Elle pose la question dans le micro, la réponse lui parvient d'une voix douce, persuasive, en même temps que s'allume le trajet qu'elle doit suivre. « Allez-y à pied, » dit la jolie voix, « vous en avez pour dix minutes, et les rues où vous passerez croulent sous les fleurs. Bonne route. »

L'immeuble où habite Ludmilla croule aussi sous les fleurs. Dans le hall, ce sont des plantes tropicales et des bassins et des jets d'eau. Elle suit les indications données à l'entrée. Ludmilla ne semble pas être absente, à moins qu'elle n'ait oublié de reprogrammer la bande magnétique au moment de son départ.

La porte s'ouvre devant elle avant même qu'elle se soit annoncée.

Une silhouette en pleine lumière, une silhouette longiligne, une tête petite couronnée de cheveux d'or, des épaules légèrement courbées comme une tige trop flexible...

Valérie avance d'un pas, la porte se referme dans son dos. La silhouette semble briller dans la lumière. Un ange, enfin !

4

« BONJOUR, Ludmilla, » dit l'ange. Valérie reste immobile, regardant les mains longues et blanches de celui qui l'accueille. Elles n'ont que cinq doigts. « Viens vite, » dit-il. « Les nôtres sont là. Ils t'attendent. On nous a téléphoné de la maison d'édition. »

Les nôtres sont là... enfin !

Elle l'a suivi dans la pièce voisine.

Et ils étaient bien là.

Accueillants et chaleureux. Mais ils n'avaient rien d'angélique. Des garçons et des filles de la Terre, juste des garçons et des filles avec cinq doigts et pas d'ailes dans le dos, des garçons et des filles lourds et bruyants qui ne mirent pas longtemps à lui conter la vie de Ludmilla Valère, née et morte sur la planète Terre, ou plutôt transformée en oubliée après un suicide bien organisé.

— « Quelle aventure, » disaient-ils. « Notre projet s'est parfaitement réalisé puisque tu t'es souvenue de ton texte au bon moment comme un acteur. Six mois, cela fait six mois que nous attendons ce moment. Quand Charles nous a téléphoné de la maison d'édition, nous étions fous de joie. Génial, cette bouteille à la mer. »

Des yeux elle cherche l'ange. Il s'est assis par terre ; une fille est venue à côté de lui et il lui a passé un bras autour des épaules. Il n'est plus rayonnant ; il a plutôt l'air un peu malingre, un peu malsain. Un petit jeune homme boutonneux occupé à pétrir les seins lourds d'une Walkyrie à l'œil bovin, un petit jeune homme qui n'a rien d'un ange... Et les autres ? Lourds, bruyants, sans grâce, ils

parlent sans arrêt, veulent lui donner des cigarettes, de l'alcool, la pressent de s'asseoir, de poser son sac, de quitter ses chaussures, comme ils font tous. Elle secoue la tête sans rien dire, reste immobile, appuyée des épaules au mur.

Au fait, que disent-ils ? C'est l'histoire de Ludmilla qu'ils racontent. Ludmilla qui était entrée très jeune au parti libertarien, à la cause duquel elle donnait tout son temps, toute sa peine. Elle avait quitté sa famille pour ne pas les compromettre par ses activités. Les livres même qu'elle écrivait étaient toujours la traduction de ses préoccupations politiques et sociales. On y trouvait toujours des oppresseurs, et des opprimés, et toujours aussi des défenseurs des libertés de tous. Elle avait tant fait qu'il avait fallu trouver un moyen d'échapper à la police. Elle était restée longtemps enfermée dans une chambre minuscule à l'intérieur d'une maison réputée insalubre et inhabitable. Mais cela ne pouvait pas durer, il fallait trouver une autre solution. Personne ne savait plus qui avait eu le premier l'idée : quelle cachette serait meilleure que la peau et les papiers de quelqu'un d'autre ? Et quel tour meilleur à jouer à la police que de profiter des Services de l'Oubli pour se camoufler ?

— « Tu ne t'en souviens pas ? Vraiment ? » disaient-ils. « Ça ne te rappelle rien du tout quand on te le dit ? »

Elle secouait négativement la tête, sans dire un mot.

Ainsi il avait été décidé qu'elle absorberait une quantité de poison suffisante pour entrer dans un coma léger qui ne poserait aucun problème grave de réanimation mais amènerait immanquablement les Services de l'Oubli à la modifier et à la priver de ses souvenirs.

— « J'ai accepté ? » dit-elle, la voix à peine audible.

Mais oui, bien sûr, elle avait accepté, et d'enthousiasme. Elle en avait tellement assez de cette séquestration. Elle avait tellement peur de livrer des noms si elle se faisait prendre. Ce simulacre de suicide, c'était une sorte de libération.

Valérie ressent un bonheur fugitif. C'est un réconfort de savoir qu'elle n'a pas voulu mourir.

Un garçon très seul, très laid, prend la parole d'une voix pleine de rancune. « Moi, je n'étais pas d'accord. Je l'ai dit, je l'ai dit. Mais ce que je dis ou rien, c'est pareil. Il y en a qu'on n'écoute jamais, Ludmilla, et je suis de ceux-là. Rappelle-toi ça, moi je n'étais pas d'accord. »

— « Pourquoi ? » dit-elle sans bouger, à la limite de la lassitude totale.

— « Parce que je me disais qu'on te priverait de tout, que tu ne te souviendrais de rien. Mais, n'est-ce pas, le beau Malik qui travaille dans un centre de recherches appliquées dépendant des Services de l'Oubli se faisait fort de veiller à ce que tu ne gardes que les souvenirs utiles ! Ah ! ah ! ah ! »

Ils devinrent plus bruyants que jamais, attaquant tous celui qui n'était pas d'accord. A les entendre, Malik avait parfaitement réussi. Il s'était même arrangé pour qu'elle garde le souvenir du dernier roman qu'elle avait écrit. Valérie apprend ainsi qu'elle a passé des soirées entières à lire, relire, réciter et récrire son texte pour le garder en mémoire, récrire le tout et le porter à la maison d'édition, où Charles attendait. Et tout était arrivé comme prévu.

Ainsi ce n'était que cela. Elle avait gardé en mémoire les visions imaginaires mais pas les souvenirs de la réalité. Ce n'était que cela. Elle n'était qu'une fille d'ici qui avait pris le rêve pour la réalité.

Elle entend vaguement leurs explications, ils parlent de circuits cérébraux, de zones intellectuelles, disent qu'elle a sans doute tous les souvenirs de ce qu'elle a appris à la multi-université.

— « Seulement, » reprend celui qui n'était pas d'accord, « seulement elle ne sait même plus ce que veux dire le mot « libertarien », elle ignore même peut-être aussi ce qu'est la Liberté. Et vous vous congratulez, bande de crétins. » Certains poussèrent des soupirs excédés, d'autres se frappèrent le front, d'autres lui dirent de la fermer, que ça vaudrait mieux. Mais il ne le fit pas, se mit à parler d'un certain Frédéric. Tous essayaient de le faire taire. Mais il

continuait. « Tu l'as aimé, Ludmilla, » disait-il, « tu l'as aimé, et on t'a volé tous ces souvenirs-là. Merveilleux, comme ils disent, tu ne trouves pas ? »

Ce fut un beau tollé. « Mais qu'il la ferme, » disaient les plus modérés. « Sortez-le donc, » disaient les autres, mais personne ne bougeait.

C'est à ce moment-là qu'il entra.

Il était grand et beau et arborait un air hautain, un regard las.

Tout le monde se tut, sauf celui qui n'était pas d'accord.

Il se leva et fit les présentations.

Frédéric et Valérie se regardèrent quelques instants immobiles. Puis Frédéric parla, d'une voix lente, un peu rauque, avec un accent étranger. « Tu ne me reconnais pas, Ludmilla ? » Elle secoua la tête sans un mot.

Frédéric se dirigea vers la porte. Là il se retourna. « Nous avons réussi, » dit-il, la voix triste, comme détimbrée. « Nous avons très bien réussi. » La porte se referma.

— « De toute façon, » lança une fille, « c'était fini avant. »

— « Oui, » reprit une autre, « c'est même pour ça qu'ils ne l'ont pas trop abîmée à l'Oubli. »

Valérie pensa à son visage auquel elle s'est habituée maintenant, à ses cheveux de sable, à son corps robuste. Pas trop abîmée... Tous parlent à la fois maintenant. Elle apprend qu'elle doit d'avoir été si bien traitée au malheur qu'elle avait subi avant. Elle avait officiellement de bonnes raisons de vouloir mourir, des raisons hautement morales. Elle ne s'était jamais consolée de n'avoir pu mettre au monde le bébé qu'elle attendait. Elle écoute. Petit à petit, l'histoire prend corps, le puzzle se constitue. Elle attendait un enfant de Frédéric. Elle était heureuse, il y avait si longtemps qu'elle avait envie d'avoir un bébé. Mais Frédéric n'était pas content. Il parlait sans arrêt d'interrompre la grossesse. Elle tenait bon et ne pensait qu'à la naissance. Et puis, il y avait eu ce voyage en voiture sur une route dangereuse, Frdéric au volant, l'accident, et le bébé mort-né le soir même. Elle ne s'en souvient pas, mais il

semble que les mots réveillent une intolérable douleur. Ils en parlent comme si elle n'était pas là, comme s'il ne s'agissait pas d'elle.

— « Vous vous souvenez, ça l'avait rendue complètement allergique aux hommes, à Frédéric et aux autres. »

— « Ce n'était tout de même pas la faute de Frédéric ! »

— « Bien sûr, quoique... »

— « Oui, mais il a dit qu'il était content, ça c'est monstrueux. »

Les œufs brisés dans la maison duveteuse, et Frédéric était content ! C'était peut-être lui qui les avait cassés.

— « C'est cela qu'elle n'a pas pu pardonner. »

— « Mais maintenant, maintenant qu'elle est différente, maintenant qu'elle a oublié... »

Elle écoute immobile. Maintenant qu'elle est différente, elle pense à des œufs brisés dans une maison duveteuse, et elle ne pardonne pas non plus, elle ne pardonnera jamais.

— « Maintenant qu'elle a oublié... peut-être... »

— « Pensez-vous, » dit un garçon d'un ton léger, « même différente, ça, ça lui restera. Les femmes sont toutes comme ça quand on touche à leurs œufs. »

Elle s'est précipitée vers la porte, griffant ceux qui essaient de la retenir, hurlant qu'on la laisse tranquille et qu'on ne la touche pas, qu'on ne la touche pas.

Elle a couru d'une traite jusqu'au pont, celui de ses premiers souvenirs.

5

APPUYÉE des coudes à la margelle, elle regarde couler les eaux lentes... Son premier souvenir, le souvenir d'un pont, de plusieurs ponts et d'autres eaux aussi... Elle pose ses larges mains sur la margelle, les regarde attentivement, ces mains qui n'ont que cinq doigts, qui n'en ont jamais eu six. Le manuscrit pèse

lourd dans son sac. Lentement elle le remonte, le pose sur la margelle de pierre, sort l'épais volume. Elle l'ouvre avec précaution, comme s'il risquait d'exploser. Les mots lui semblent une dérision, une insulte faite par un visage grimaçant. « Ceci est une bouteille à la mer... » Maintenant, elle n'appellera plus son peuple ailé, il ne viendra jamais, personne de là-bas ne viendra jamais la chercher. Bonjour, Ludmilla.

Mais Ludmilla était une libertarienne, et maintenant le concept n'éveille chez elle aucun écho. Qu'est-ce même que la liberté, et comment lutter pour elle ? Et pour qui, pour quoi lutter, contre qui ? Ceux du peuple ailé luttaient contre les hommes, mais qui sont les oppresseurs ici ?

Mais Ludmilla aimait Frédéric, et elle ne peut comprendre maintenant comment elle avait pu être enceinte de lui, donc l'aimer comme font les Terriennes.

Elle ne se souvient pas du bébé mort, rien que des œufs brisés dans la niche de la maison duveteuse, mais elle sait maintenant que Frédéric était content. Elle sait maintenant qu'elle l'a haï pour cette parole, lui et tous les hommes et l'amour charnel des habitants de la Terre.

Mes frères diaphanes, vous n'étiez que cela, que les enfants de ma frigidité, de mon désespoir et de ma haine pour un homme, à cause d'un bébé qui n'est jamais né... des œufs brisés qui ne vivront jamais... mes frères diaphanes avec vos grandes ailes, vous n'étiez que cela. Rien de tout cela n'était vrai, ni l'arbre par-dessus le toit, ni les vastes portiques, si je crois retrouver un souvenir, c'est qu'il n'a jamais appartenu à la réalité, je n'ai retenu que les rêves, les miens et ceux des autres. Des amours l'été dernier, et ensuite l'hiver, la glace et la neige. Mes frères aux grandes ailes, vous êtes des enfants d'hiver, bonjour Ludmilla... On m'a tué mon bébé avant qu'il naisse, et je me suis réfugiée dans la saison froide, là où vivent les anges qui, comme chacun sait, n'ont pas de sexe... Et nous volions dans le ciel rose, légers et aériens, et nos cohortes réunies chassaient les envahisseurs qui étaient tous des hommes

comme Frédéric. Est-ce cela la lutte pour la liberté, dis-le-moi, Ludmilla ?

Rêver encore serait reposant, délicieux. Pour certains savants tout est possible, tout peut exister. Quelque part dans l'univers il y aurait un monde aussi réel que la Terre, où des anges sortis des fantasmes et des frustrations de Ludmilla Valère entendraient son appel et viendraient la chercher. Accoudée à la margelle, elle imagine son retour chez elle, découragée, ternie. Elle ouvre la porte de la cellule, et il est là. Il l'attend. Il dira : « Les nôtres sont là. »

Elle pose ses grandes mains sur la margelle, bien à plat, les cinq doigts écartés. Jamais il n'y en a eu six. Elle redresse ses épaules qui ne sont pas fragiles, mais larges et robustes, des épaules qui n'ont jamais eu d'ailes et qui devraient bien le savoir. Une fille de la Terre, née il y a vingt-quatre ans. Une fille de la Terre lourde et solide qui devrait essayer de comprendre l'amour de ceux qui n'ont pas d'ailes, qui devrait essayer de comprendre la liberté, les autres, et tout ce qu'ils racontaient tout à l'heure.

« Les nôtres sont là, ils t'attendent... » Mais c'était Ludmilla qu'ils attendaient. Elle aurait dû leur dire qu'elle était Valérie, pas Ludmilla, et qu'elle n'avait jamais rien fait, ni bien ni mal, et jamais rien écrit non plus ; elle n'avait fait que réciter une histoire inventée par une autre qu'elle ne connaissait pas. Les amours de l'été dernier et l'enfant mort avant de naître, et la lutte pour la liberté des autres, c'était à Ludmilla, pas à Valérie. Valérie n'avait rien fait, ne possédait rien. Ceux de l'Oubli avaient effacé tous les souvenirs de la vie antérieure ; ne lui restaient que les fantasmes : anges diaphanes qui chassent les hommes de leur territoire.

Elle n'avait rien reconnu, ni ses amis anciens, ni leurs idées, ni leur amitié. Bonjour, Valérie. Juste les souvenirs des fantasmes d'une autre. Elle entre dans sa chambre, et il est là toutes ailes déployées : « Les nôtres sont là, ils t'attendent. » Juste un rêve, le rêve d'une fille de la Terre qui ferait mieux d'oublier les ailes qu'elle n'a jamais eues, et les ciels roses et les maisons duveteuses qu'elle n'a jamais connues.

Lentement, elle arrache une page du manuscrit, puis deux, puis trois. Elle les laisse tomber dans l'eau, depuis la margelle. Une brise légère les fait flotter comme des oiseaux, comme des anges. Enfin, elle lâche au-dessus de l'eau le manuscrit qui tombe tout droit et s'enfonce d'un seul coup. Elle écrira d'autres histoires. Elle inventera d'autres horizons.

Elle quitte rapidement le pont. Son sac est léger à son épaule, et elle marche vite, sans regarder les miroirs. Elle veut rentrer chez elle. Elle a envie d'y être pour se mettre à écrire tout de suite. Une idée lui est venue en regardant couler l'eau. Il faut rentrer vite. Et puis il paraît que tout est possible. Peut-être, en ouvrant sa porte, sera-t-elle accueillie par une éblouissante lumière. Il sera là toutes ailes déployées... « Bonjour, Valérie. Les nôtres sont là. »

PIERRE

MARLSON

Extase

Il s'éveilla l'esprit clair, avec l'impression d'avoir fermé les yeux depuis à peine cinq minutes. Autour de lui tout était silencieux, les portes ouvertes, les hublots démasqués. La chaude lueur d'un soleil jaune pénétrait à flots, avec des souffles d'air pur et puissamment oxygéné. Ainsi, l'astronef avait finalement rencontré une planète de type terrestre et s'y était posé ! Le système automatique de fin d'hibernation avait fonctionné et Jerry Denvil avait été ramené à la vie.

Combien de temps pouvait-il s'être écoulé depuis sa mise en léthargie ? Impossible de le savoir : mois, siècles ou millénaires, tout était possible. Jerry Denvil, pensa-t-il, trente-sept ans, naufragé à l'aventure dans l'espace et dans le futur, mais toujours vivant ! Tous les autres membres de l'équipage du *Commandant Holbein,* patrouilleur

© 1971, *Fiction et Pierre Marlson.*

de sixième classe de la marine solaire, étaient morts, eux.

Denvil était (avait été, rectifia-t-il mentalement) le médecin du bord et il s'était trouvé sans pouvoir contre l'épidémie. Il était demeuré seul survivant. Lorsque la maladie infectieuse avait éclaté, le *Commandant Holbein* se trouvait dans l'espace intergalactique, à deux cents années-lumière du centre lenticulaire de la Voie Lactée. L'astronavigateur était le second qu'avait atteint le mal. Il était alors devenu impossible au vaisseau de regagner l'hyperespace. Ensuite, malgré les efforts de Denvil, tous étaient morts, positivement étouffés, les parotides démesurément gonflées et durcies, tués par un virus d'une incroyable vigueur. Le docteur Denvil devait la vie à sa qualité de Terrien de naissance. La Terre était la seule planète où quelques maladies virales demeuraient à l'état endémique. Denvil avait eu les oreillons (maladie banale et non dangereuse) durant son enfance. Il en était demeuré immunisé.

Le *Commandant Holbein* était un vaisseau expérimental d'exploration extra-galactique et le médecin du bord, demeuré seul, était bien incapable de l'amener à nouveau dans l'hyperespace. Mais le patrouilleur possédait un équipement complet de recherche astrale, d'analyse spectrale et d'atterrissage automatique. Il y avait aussi à bord, par bonheur, une installation d'hibernation ultra-moderne. Le toubib était le spécialiste de sa conduite.

Il avait donc, à vitesse infraluminique, repris la direction de la galaxie et mis en fonctionnement le système automatique. Ensuite, couché nu dans la capsule étanche et transparente, il avait pressé le bouton de mise en service et pratiqué l'injection destinée à l'endormir. Il avait perdu conscience au moment où le liquide amniotique pénétrait autour de lui, transformant la capsule en utérus mécanique.

Il vivait maintenant une seconde naissance. Il pensa qu'il n'avait aucunement, pourtant, l'impression de naître, plutôt celle de s'éveiller après un court sommeil. Seulement, quel genre de monde l'entourait et combien de temps s'était écoulé ? Ce changement d'environnement au mystère non résolu était, songea-t-il, le justificatif des termes « nouvelle naissance ».

Le synthétiseur marchait encore très bien : il délivra à Denvil deux œufs frits, un steak savoureux, un scotch supérieur et un café particulièrement aromatique.

Tout en s'habillant et en se rasant dans l'attente du repas, Jerry avait jeté un coup d'œil anxieux par le plus proche hublot. L'astronef était posé au centre d'une plaine à végétation rare. Il faisait assez chaud et des montagnes bleues tremblaient à l'horizon, sous l'éclat des rayons d'un frère jumeau du soleil terrestre. Mais il fallait manger avant de partir à la découverte.

Attirant du pied un tabouret devant la table pliante située sous le double hublot, le médecin posa son plateau, s'assit et, tout en contemplant le paysage désert et silencieux, commença son repas. Il tressaillit soudain. Un comité de réception (cinq hommes et une femme) stationnait devant l'entrée du vaisseau. Abandonnant son plateau, le naufragé se précipita dans les coursives.

Les visiteurs étaient de race jaune. Les hommes étaient grands, solidement bâtis. La femme était très jolie. Tous étaient jeunes, vingt-cinq ans environ. Un camion à moteur électrique était garé sous un chêne, à proximité du vaisseau spatial, ce qui expliquait que Jerry n'eût pas entendu approcher les nouveaux venus. Ceux-ci ne comprenaient pas le galactique standard mais, curieusement, parlaient anglais. « Venez-vous de Germantown prendre la livraison ? » demanda le plus corpulent du groupe. Il portait une salopette rouge. Les autres étaient vêtus de la même façon, mais tous en noir. L'homme ajouta vivement, avant que Jerry puisse parler : « Votre véhicule est bien grand et vous l'avez posé très loin du village. Il est heureux que nous l'ayons aperçu ! »

Jerry Denvil expliqua rapidement son histoire et demanda le nom de la planète sur laquelle il avait échoué, ainsi que la date. Son interlocuteur sembla très surpris et conféra rapidement avec ses compagnons, en un sabir incompréhensible. « Nous sommes en 1852, » répondit-il enfin, « mais nous ne savons pas ce que peut être une planète. »

— « Comment se nomme votre pays ? » demanda Jerry, complè-

tement éberlué lui aussi. Il avait quitté la Terre en 2141 et ne pouvait qu'avoir dérivé dans le futur.

— « Notre pays est la Terre, » lui fut-il répondu.

— « Mon nom est Jerry Denvil, » précisa alors le médecin. « Quel est le vôtre ? »

— « M419, » répondit l'homme en rouge en montrant du doigt l'écusson métallique ornant son vêtement. Cette lettre et ce numéro y figuraient en caractères grossièrement frappés. Jerry remarqua alors que les cinq autres membres du groupe arboraient un emblème similaire, sous des matricules différents.

— « Vous m'avez dit que nous étions en 1852. S'agit-il bien de l'année 1852 *après Jésus-Christ* ? »

— « Nous ne connaissons pas Jésus-Christ. Nous sommes en 1852 de la Terre Heureuse des Eyahims et nous habitons le village M003 qui dépend de Germantown. » L'homme semblait de plus en plus perplexe et contemplait le naufragé d'un regard devenu soupçonneux.

— « Pouvez-vous me conduire à Germantown ? » demanda alors Denvil. « Je vous ferai dans ce cas, bien sûr, rembourser vos frais et obtenir une récompense. » Il était manifestement tombé sur des sous-fifres et il était dans ces conditions inutile de prolonger la conversation. Il fallait rencontrer un responsable.

— « Nous n'allons jamais à Germantown, » répondit le chef des nouveaux venus. « Il faudra que vous attendiez la venue du véhicule volant pour demander au pilote s'il peut vous emmener. Je ne pense d'ailleurs pas qu'il puisse accepter. Si vous le désirez, vous pouvez venir vivre parmi nous jusqu'à ce jour-là. »

Un saut dans le futur représente bien des inconnues, se dit le naufragé. Ces gens ne portaient aucun nom, étaient incapables de lui donner une idée du temps écoulé depuis son entrée en hibernation et paraissaient vivre de manière étrangement peu évoluée. Il prit avec lui des vêtements de rechange, sa trousse médicale et son désintégrateur.

Les six visiteurs l'attendaient avec patience dans leur véhicule. Il monta à bord. L'un des hommes en noir conduisait. Le camion

s'ébranla dans la direction opposée au soleil. Il suivait les traces de ses roues au voyage aller. Il n'y avait pas de route. Pas même une piste. Les pneus, très gros, écrasaient les buissons peu élevés qui recouvraient d'un maquis épineux le sol sec de la plaine.

M003 était un village aux maisons de torchis toutes semblables. Il comptait mille habitants adultes. Tous étaient âgés de dix-huit à vingt-neuf ans. Il y avait en outre trois cent quatre-vingt-huit enfants, mais aucun d'eux n'avait plus d'un an. Hommes et femmes travaillaient aux champs deux heures chaque jour et, chaque jour également, deux heures à l'usine unique, une petite unité productrice d'éléments électriques.

Il était difficile, en observant les seules activités de M003, de se faire une idée précise de l'organisation économique en vigueur. Les seules cultures étaient céréalières et potagères. Il y avait absence totale d'animaux. Un congélateur communal servait à distribuer la ration carnée hebdomadaire de chaque famille. C'était uniquement de la viande hachée, au reste très savoureuse.

Jerry eut beaucoup de peine à obtenir des éclaircissements. Chacun considérait évidemment le système comme allant de soi. Il avait proposé ses services en tant que médecin. On lui avait presque ri au visage. Personne jamais n'était malade et les accidents étaient bénins ou mortels. Un logement lui avait été alloué. Il comportait un local sanitaire sommaire et une chambre dotée d'un lit confortable.

Les habitants, tous de race jaune, vivaient par couples, mais ceux-ci se disjoignaient et se reformaient souvent. La sexualité était assez débridée et, le soir venu, des orgies amoureuses se célébraient, à dix et douze personnes, dans de nombreux logis.

Dès le lendemain de son arrivée au village, Jerry était allé travailler aux champs et à l'usine. Il avait rejoint pour cela le groupe qui l'avait accueilli. La fille se nommait M85 et avait dix-neuf ans. Elle prit place aux côtés de Jerry pour sarcler un champ de

pommes de terre et l'entraîna, pour leurs deux heures d'équipe à l'usine, devant une machine que servaient deux personnes. Tout ce temps, elle s'arrangea pour le frôler souvent de la main, de la hanche et de la poitrine, qu'elle avait ferme et bien formée. Le soir venu, une fois pris le repas en commun dans un réfectoire de cent couverts, elle saisit sa main et l'emmena tranquillement jusqu'à sa chambre. Jerry se laissa faire ; cette fille était véritablement très jolie. Il espérait également trouver ainsi le moyen d'obtenir des précisions sur le monde environnant et décider d'une conduite lui permettant d'échapper à la vie morne de ce petit village.

A peine entrée et sans prendre la peine de s'inquiéter d'une fenêtre sans rideau ni volet et d'une porte démunie de verrou, M85 quitta sa salopette noire, se dépouilla de sa chemise et d'une culotte en coton écru (elle ne portait pas de soutien-gorge). Le lit, très grand et très bas, avec une tête et un pied de bois sombre, était semblable à celui de Denvil. Par contre, une épaisse fourrure synthétique aux longs poils noirs le recouvrait. La fille y ouvrit comme une étoile de mer la pâleur ambrée de son corps aux courbes douces. Alors, adoptant durant deux heures des postures variées, elle fit subir à Denvil et le força à lui infliger un traitement amoureux dont les phases allaient de la débauche la plus poussée au sadisme le plus raffiné. Une fois dissipée sa gêne initiale, il s'avoua qu'il ressentait en sa compagnie un plaisir indicible. « Tu es très viril, » murmura-t-elle, enfin immobile, rompue et comblée. « Si tu le veux, demain soir nous inviterons trois ou quatre autres couples et on pourra se donner vraiment du plaisir ! » Maintenant, elle voulait dormir et, pour la décider à répondre à ses questions, Jerry dut la menacer de ne jamais plus la choisir comme partenaire.

Ce qu'elle lui apprit fut décevant. Les gens vivaient à M003 comme dans tous les autres villages de la Terre (suis-je vraiment revenu sur la Terre, la vraie ? se demanda Denvil), sous la sage direction des Eyahims. Dans les villages s'accomplissait la carrière active des habitants. Chaque mois, un appareil volant venu (dans

le cas de M003) de Germantown apportait au village la provision mensuelle de viande, les aliments que le village ne produisait pas et les objets manufacturés demandés à sa précédente visite. Il emportait en contrepartie la production de l'usine communautaire.

Une fois tous les douze ou treize mois, un appareil plus important venait chercher tous les habitants qui avaient atteint l'âge de trente ans. Il les emportait vers la cité bienheureuse des retraités. Les Eyahims fournissaient là à leurs loyaux serviteurs une retraite dorée. Nul ne travaillait plus. Les plaisirs les plus délicats étaient sans cesse offerts à chacun. Cet appareil volant emmenait également les enfants nés depuis un an, afin de les éduquer dans les centres de jeunesse tenus par les Eyahims eux-mêmes. M85 avait quitté seulement un an auparavant cette école et elle avait souvenir de l'immense amour des Eyahims. Ils lui avaient patiemment enseigné la science amoureuse et montré le travail des champs et de l'usine d'appareillage électrique.

— « Quel aspect ont ces Eyahims ? » demanda Denvil. « Sont-ils humains ? »

Bien sûr, ils étaient humains ! Seulement plus grands et plus beaux. Et tous brillaient de lumière et de bonté.

Enfin, le gros transport aérien débarquait dans le village un nombre d'hommes et de femmes de dix-huit ans égal à celui des retraités qu'il devait emmener, plus éventuellement les sujets destinés à remplacer ceux qui étaient morts accidentellement.

A pas lents et le front penché, Denvil regagna sa propre couche. Un système social comme celui-ci sous-entendait l'existence d'une classe aristocratique accablant le peuple d'un indescriptible mépris. La population était visiblement intoxiquée et réduite en esclavage. Jamais les peuples de l'ancien temps n'avaient atteint une telle perfection dans le résultat technique d'asservissement. Le temps d'hibernation du rescapé avait certainement été très long ! Condamner les gens à l'asile de vieillards dès l'âge de trente ans ! C'était à frémir !

⁂

Cinq jours après l'arrivée de Denvil, l'appareil de ravitaillement se posa à proximité du village. C'était un engin ovoïde de dix mètres de long. Il n'émettait aucun bruit et fonctionnait à l'aide d'un champ antigravité, par un procédé inconnu du médecin. Le pilote n'était pas autorisé à transporter du personnel. Il refusa obstinément de prendre le naufragé à son bord. Il n'accepta pas d'apprendre à ses supérieurs la présence d'un inconnu à M003 et pas davantage de transmettre un message écrit. A l'occasion de cette conversation. Denvil se rendit compte avec horreur que personne dans le village ne savait lire ni écrire. Les lettres isolées et les numéros étaient seuls déchiffrés par la population. Il s'agissait uniquement pour eux de symboles d'identification et non d'un moyen de transcrire le langage. Le plan des potentats inconnus placés à la tête de cette société était véritablement sans faille !

M419, l'homme à la salopette rouge, était le chef du village et, venant d'atteindre la trentaine, il faisait partie du prochain départ à la retraite. Apprenant que le médecin du *Commandant Holbein* était âgé de trente-sept ans, il lui promit de l'emmener à l'occasion du renouvellement de la population active. La venue du plus gros appareil de transport qui, lui, était conçu spécialement pour les voyageurs était attendue maintenant sous trois à quatre mois.

Le naufragé de la Solar Navy s'incorpora donc malgré lui à la petite société de M003. Rendu d'humeur morose par la longueur du délai à observer avant d'agir utilement, il rentra seul chez lui et s'enferma. Une lassitude découragée l'accablait. En quelques jours, et sous couvert de se renseigner afin de rester lui-même, qu'était-il devenu ? Il refusa, quelques jours durant, les avances de M85 et repoussa, même après avoir repris avec elle un commerce amoureux, ses offres d'adjoindre d'autres couples à leurs ébats. Puis, un beau soir, les amis de la fille les rejoignirent, alors qu'il était en pleine transe érotique. Il sombra dans l'abjection. Peu après, il cessa d'ailleurs complètement de juger sa conduite. Une autre façon d'envisager les choses lui venait, à mesure que disparaissaient ses inhibitions et que se développait en lui un goût morbide pour des activités sexuelles de plus en plus déviées.

De temps à autre, de plus en plus rarement, un sursaut l'emplissait de rage contre les créateurs de ce système. Il voyait clairement comment sa personnalité était peu à peu détruite. Il avait pourtant, lui, pour se défendre, toute une formation. Les autres, pauvres diables, étaient au contraire conditionnés dès l'enfance. Un travail peu absorbant, une nourriture riche et savoureuse, aucune responsabilité et de quotidiennes orgies amoureuses : il n'en fallait pas plus pour obtenir une société insouciante du présent, béatement disciplinée. Au bout d'un mois de ce régime, l'ancien officier-médecin avait l'impression, lorsqu'il faisait un retour sur lui-même, de se rappeler un personnage de livre et non une expérience personnelle.

Vint enfin le moment où le gros transport rendit visite à la petite colonie. Denvil regrettait presque d'avoir décidé de partir en dévoilant son âge. Mais son sort avait été réglé à cet instant-là. Il était trop tard pour changer d'intention.

Ce vaisseau, doté lui aussi d'écrans antigravité, était impressionnant. De forme aplatie, il mesurait plus de cent mètres de circonférence. Il en sortit cent trente personnes et une masse de marchandises. Une corvée de manutentionnaires chargea les objets personnels des cent treize nouveaux retraités et le maigre bagage du médecin. On installa dans un compartiment avant les trois cent quatre-vingt-dix-neuf enfants de la colonie M003 (il y avait eu des naissances depuis l'arrivée de Jerry) et, sans un adieu ni un quelconque semblant d'émotion, tous embarquèrent. Les panneaux chuintèrent en se refermant et le transport reprit l'air. M85 n'était pas venue (pas plus que les relations plus jeunes des autres partants) accompagner son amant. Il est vrai que son ardeur à l'égard du naufragé s'était considérablement refroidie depuis quelque temps.

Prompt à se justifier, Jerry décida que cet épisode n'avait été dans sa vie qu'une brève parenthèse. Il lui fallait maintenant se préoccuper de prendre sa place au sein de la classe dirigeante. Ces gens comprendraient vite qu'il était un individu évolué et ins-

truit et non un robot fatigué, anxieux seulement de se filer un cocon dans un asile de jeunes vieillards. Il se jura de leur faire payer plus tard, en les bernant sans scrupule, le fait de leur avoir été soumis durant un temps ! Ensuite, il tenterait de rencontrer quelques hommes à l'esprit clairvoyant et en leur compagnie de modifier, au moins dans son proche environnement, l'organisation sociale. Il fut cependant médiocrement rasséréné par cette intention. Le contact sous sa main de la crosse neuve de son désintégrateur lui était d'un plus grand réconfort.

Puis le vaisseau transporteur se posa et Denvil découvrit la la réelle condition du nouveau monde aux rivages duquel il avait échoué...

L'imposant appareil avait glissé sans bruit et directement dans un hangar gigantesque. Une faible clarté, venue de minuscules orifices situés à grande hauteur au-dessus d'eux, régnait en ce lieu. Trois jeunes hommes, de race jaune comme les habitants de M003 et vêtus de salopettes de couleur orange, les attendaient près de la sortie du véhicule. Ils ordonnèrent de débarquer les enfants et les bagages. A peine les objets déposés et les occupants à terre, le transport disparut dans un faible sifflement. Les membres du comité d'accueil, visiblement blasés au sujet de leur tâche, comptèrent les nouveaux venus après les avoir fait aligner sur deux rangs. Constatant que les retraités de M003 étaient au nombre de cent quatorze, y compris Jerry Denvil, ils dénombrèrent au hasard un nombre égal d'enfants de chaque sexe et les installèrent sur la plate-forme d'un camion électrique semblable en tous points à ceux de M003. Cet engin, dissimulé jusque-là par l'ombre environnante dont il avait brusquement surgi, démarra aussitôt. Il disparut vite, et la lueur de ses phares soudain allumée fut comme mangée par le crépuscule illimité du bâtiment.

Une forte lampe s'éclaira tout à coup, une vingtaine de mètres au-dessus du groupe. Elle inondait le sol d'une lumière éblouissante, sur un rayon de cent à deux cents mètres. Pas un mur ne fut

cependant dévoilé par cet éclairage subit. Sur le sol de ciment gris, paraissaient simplement deux carrés de trois mètres à peu près de côté, que reliaient entre eux un rectangle métallique. Les hommes vêtus d'orange firent monter sur le carré de gauche un premier groupe de quarante enfants et vingt adultes. Le carré s'enfonça dans le sol et celui de droite vint prendre sa place tandis qu'un nouvel objet similaire montait des profondeurs. Il s'agissait d'un descenseur.

Jerry Denvil prit place sans protester sur cette plate-forme. La descente dura plusieurs minutes, passées dans l'obscurité la plus complète. Enfin, le support marqua un temps d'arrêt de quelques secondes durant lequel tous se hâtèrent de l'abandonner pour s'engager (adultes et enfants des deux sexes confondus) dans le couloir nu et illuminé qui s'offrait à eux. Le groupe précédent était visible quelques mètres en avant et le bruit de la marche du suivant leur parvint bientôt de l'arrière.

Les plus rapides rattrapèrent les retardataires et une longue file se constitua sur deux à trois rangs de front. Après avoir marché environ une demi-heure dans ce corridor sans rencontrer la moindre bifurcation, ils débouchèrent soudain à l'air libre, sur un balcon qui surplombait de quelques marches le niveau du sol. Denvil se retourna dès le seuil franchi et leva la tête pour pouvoir embrasser du regard leur lieu d'origine. Il fut pris d'un vertige joint à une sensation d'écrasement. Les retraités sortaient de la base d'une tour prodigieuse. Le hangar d'arrivée en constituait simplement le dôme supérieur. « Déshabillez-vous... Déshabillez-vous, » disait une voix à son côté. C'était un guide en tenue orange, posté près de la sortie, qui donnait cette instruction à chaque nouveau venu passant à son niveau.

Clignant des yeux sous la lumière brutalement dévoilée du soleil, Denvil contemplait d'un regard stupéfait l'immense ensemble urbain devant lequel il était parvenu. Il se trouvait au bord d'une énorme place. Trois des côtés de cette étendue étaient bordés de tours gigantesques, pareilles à celle dont il venait de sortir. Des

files d'hommes, de femmes et d'enfants émergeaient sans cesse de ces constructions titanesques. Tous, obéissant à l'ordre de l'homme aux yeux bridés et vêtu d'orange debout près de chaque sortie, débarrassaient les enfants de leurs vêtements, déposaient ceux-ci sur un tapis roulant situé à leur gauche et les enfants nus sur un second engin de même type, mais doté de sièges, qui démarrait de la droite. Puis, se déshabillant à leur tour et abandonnant également leurs effets, hommes et femmes s'installaient dans les boxes individuels que portait le tapis roulant de droite.

Frappé d'inquiétude, Jerry Denvil regardait avec perplexité le bâtiment long situé face à lui, sur le quatrième côté de la place. Dans cette façade semblable à une falaise, les tapis roulants chargés d'hommes, de femmes et d'enfants nus disparaissaient, par des portes que l'éloignement transformait en sombres piqûres d'épingles. Au-delà s'élevaient les sommets, pleins de grâce et d'harmonie malgré leurs proportions prodigieuses, d'innombrables immeubles : la ville des Eyahims !

— « Eh ! Vous, là ! Déshabillez-vous ! Vite ! » C'était le factionnaire orange qui s'adressait à lui. Il montrait du doigt les tapis roulants, l'invitant à les utiliser pour évacuer lui-même et ses hardes. Tout à sa contemplation, Denvil n'avait pas pris garde à la disparition des enfants, femmes et hommes venus avec lui de M003. Un flot ininterrompu d'arrivants continuait à jaillir de la tour derrière lui. Ils le bousculaient au passage, quittaient leurs vêtements et montaient sur le tapis roulant. Jerry revint sur ses pas et s'adressa au guide : « Il y a une erreur en ce qui me concerne, » tenta-t-il d'expliquer. « Je ne suis pas originaire de cette planète ! Où puis-je rencontrer un responsable ? »

L'homme (c'était inscrit sur son habit) se nommait XB1238. Il avait l'air peu éveillé. Il fronça les sourcils avec impatience. « Vous bloquez la sortie, » maugréa-t-il, « et empêchez certains sièges de se garnir. Déshabillez-vous, » répéta-t-il d'un ton monocorde. « Posez vos vêtements sur le transbordeur de gauche et prenez place sur celui de droite. Vous verrez le responsable de la sélection. »

Denvil se décida brusquement à courir le risque d'aller un peu plus loin en suivant la foule. Sans toutefois se déshabiller ni lâcher de la main la crosse de son désintégrateur, il monta dans un box mobile et s'assit. Assez bizarrement, songea-t-il, personne ne semblait jusque-là s'être soucié du fait qu'il fût armé.

A peine assis, il comprit pourquoi la surveillance était si désinvolte. Il fallait certes un cas spécial comme le sien pour refuser d'obéir à la lettre aux instructions. Mais les précautions étaient prises. Il se sentit immédiatement immobilisé. Des bracelets métalliques, fixés aux montants de son siège, s'étaient refermés doucement mais fermement, entourant étroitement ses jambes, ses bras et son cou. Complètement privé de moyens d'action, Denvil traversa l'incroyable étendue de l'esplanade. La panique l'empêchait maintenant de raisonner.

Enfin, la section du transporteur située à son niveau franchit la porte, dans la façade de l'immeuble long. C'était bien une véritable falaise, d'au moins six cent mètres de haut (le tiers à peu près de la hauteur des tours). Le tapis roulant pénétrait maintenant dans un hall que des murs intérieurs réservaient à son usage propre. Un factionnaire, vêtu de blanc, surveillait l'entrée des nouveaux arrivants. Denvil le héla en hurlant. Mais un énorme bruit de machines régnait en ce lieu et le tapis roulant continuait son chemin sans marquer aucun arrêt. Enfin, l'homme poussa une exclamation en apercevant un homme habillé dans cette île dont il rompait l'uniformité. Il abaissa aussitôt un levier. Un grincement strident couvrit le vacarme et la vitesse du tapis roulant diminua. Peu après il s'arrêta complètement. L'homme arrivait en courant à hauteur de Denvil. Il pressa un disque rouge contre le dossier et Denvil sentit s'effacer les bracelets qui le maintenaient prisonnier. Il quitta son siège. L'homme qu'il découvrit sur le siège derrière le sien semblait en catalepsie. Le tapis roulant se mettait à descendre à quelque distance, et on ne pouvait voir son lieu de destination. Mais le plafond et le mur d'en

face étaient visibles. Tous les occupants, figés, regardaient en l'air. Suivant la direction de leurs yeux, Denvil eut un coup au cœur. Tous les passagers du transporteur fixaient, à dix mètres de haut face à eux, la photo en trois dimensions d'une espèce de ver blanchâtre aux anneaux lamellés, à demi dressé, dont l'extrémité supérieure esquissait l'ébauche d'une tête, simple renflement porteur d'une sorte de bouche entrouverte, à l'intérieur rouge sombre, bordé de petites dents aiguës.

— « Allons, venez vite, » dit le responsable de la sélection. (Du moins Denvil décida-t-il que tel était son rôle. Bizarre, d'ailleurs : il ne sélectionnait apparemment que les cas extrêmes tel celui de Denvil lui-même.) « Ne regardez pas cet Eyahim, » poursuivit-il. « Comment diable êtes-vous arrivé ici ? Heureusement que je vous ai aperçu ! Allons ! Pressez-vous, s'il vous plaît. La file est arrêtée ! Suivez-moi, voyons ! » Se sentant béat de stupeur, Denvil emboîta le pas à son libérateur. Dès qu'ils furent revenus au niveau de l'entrée, l'homme l'entraîna sur les marches d'un escalier de fer et l'installa sur une petite passerelle, dix mètres au-dessus du tapis roulant. « Attendez-moi ici, je vous prie, » dit-il. « Aussitôt mon service terminé, je vous conduirai à la cité des familiers. » Et il redescendit prendre son poste. Quelques instants plus tard, le bruit de fonctionnement des machines reprit et Denvil se retourna, essayant de rassembler ses idées. Le hall lui apparut alors dans son intégralité.

Un voile rouge passa devant les yeux de l'ancien médecin du *Commandant Holbein*. Luttant contre l'évanouissement, il agrippa la mince balustrade d'acier, se pencha au-dessus et vomit. Il avait fermé les yeux, mais les moindres détails de la scène insoutenable qui se déroulait sous ses pieds s'étaient en un éclair imprimés sur sa rétine. Les bruits qui résonnaient à ses oreilles s'étaient maintenant diversifiés, pour lui, au sein du vacarme. Ils personnifiaient chaque action. Il lui semblait aussi percevoir, toutes les deux secondes, un râle qui lui déchirait l'âme. Toutes les deux secondes, en effet, un box individuel parvenait au terme du tapis roulant. Deux chaînes transbordeuses

passaient côte à côte à cet endroit et, s'écartant légèrement ensuite l'une de l'autre, amenaient parallèlement au début de l'unité de fabrication les individus qu'elles venaient de saisir.

La chaîne de gauche, plus haut placée, saisissait les adultes. Toujours sans mouvement volontaire et l'œil fixé sur la reproduction de l'Eyahim, chaque homme ou femme effleurait de la gorge une toupie étincelante à laquelle le présentait une oscillation savamment calculée, causée par la force centrifuge d'une courbe de la chaîne. Un flot de sang jaillissait et tombait au sol dans une rigole. Celle-ci le dirigeait vers un immense réservoir au-dessus duquel des pompes rotatives hululaient. Une seconde toupie, tournant celle-là dans un plan vertical, ouvrait l'abdomen. Les viscères glissaient au sol. Une série de crochets en saisissaient les extrémités et les menaient à des bobines sur lesquels ils étaient enroulés ou à des machines qui les happaient avec des bruits de déglutition. En un clin d'œil, le corps était alors dépouillé de sa peau pour un palpeur-écorcheur, puis séparé longitudinalement par une lame grinçante. Les deux moitiés disparaissaient ensuite dans un tunnel. Les enfants, eux, ne regardaient pas l'Eyahim. Saisis et renversés la tête en bas, ils étaient menés jusqu'à une cuve dans laquelle sifflait la vapeur. Leur immersion arrêtait leurs cris et leurs mouvements. Une machine extraordinairement complexe leur liait les membres. Et les petits corps blanchis par l'échaudage, étrangement semblables à ceux de porcelets, filaient à leur tour vers le tunnel sombre.

A genoux maintenant, mais les mains toujours crispées à la rambarde, Denvil évitait de justesse la perte de conscience tandis que sa nausée se résorbait. Il fallait arrêter cela immédiatement ! Gardant les yeux fixés sur la pointe de ses bottes, il descendit sur des jambes flageolantes l'escalier aux marches raides. Mais il tenait son désintégrateur pointé. Il luttait désespérément contre l'atroce tentation qui le poussait à la folie et l'incitait à regarder à nouveau le hall épouvantable. « Arrêtez cette mécanique immédiatement ou je vous tue ! » bredouilla-t-il à l'adresse du respon-

sable. Il était obligé de presser la bouche à l'oreille de l'homme pour se faire entendre.

— « Voyons, c'est impossible ! »

— « Mais ne voyez-vous pas que vos compatriotes partent à *l'abattoir* ? Et que c'est vous qui les y envoyez ? » La colère maintenant lui redonnait des forces. « Je compte jusqu'à trois, » dit-il. « A trois je tire et j'abaisserai alors ce levier moi-même ! »

L'homme se retourna vers lui. Son regard était inexpressif. Il toucha un bouton sur sa combinaison blanche, à droite de la poche de poitrine. Un petit nuage bleu s'en échappa et atteignit l'œil de Denvil qui soudain n'eut plus conscience de rien.

Il ouvrit les yeux. Une main douce tamponnait son front. Il était couché sur un lit moelleux, dans une pièce tendue de velours rouge. Il y avait des meubles en bois doré, d'épais tapis sombres, des gravures obscènes soigneusement encadrées. On lui avait laissé son uniforme (tunique grise frappée du caducée et pantalon mastic) de médecin de la Solar Navy. Son désintégrateur, apparemment intact, reposait à la tête du lit. S'étant assuré de ces points, il porta un œil sur son infirmière. Elle lui tenait le bras gauche dont elle avait remonté la manche. Il sentit la pointe d'une aiguille pénétrer dans une veine. Il essaya d'avoir un sursaut, mais ses muscles n'obéissaient qu'à peine aux ordres de sa volonté. C'est tout juste s'il pouvait tourner la tête, bouger les yeux et communiquer à ses membres un faible tressaillement. « Que faites-vous ? » dit-il d'une voix presque inaudible.

— « Rien qu'une injection calmante qui te laissera toute ta conscience mais t'empêchera de faire des bêtises quand le sopo sera dissipé, mon petit amour, » susurra la femme. Elle devait friser la quanrantaine, était incroyablement grasse et dirigeait sur Denvil un regard d'épagneul qui, avant de l'atteindre, glissait onctueusement sur des joues rebondies et trois ou quatre mentons. Elle était vêtue d'un déshabillé transparent, largement ouvert, laissant visible le profond et pâle sillon séparant deux seins mons-

trueux. « Alors, il va dire merci, maintenant qu'il est réveillé, le gros vilain qui va courir chez les retraités au lieu de se chercher une jolie petite femme comme moi ? Quand je pense, mon trésor, » dit-elle, « que tu as failli passer dans la machine à viande ! Ouh, le méchant garçon ! »

Denvil aurait volontiers étranglé ce mollusque en forme de femme, lui rentrant les mots dans la gorge. Mais, affaibli par le sopo et le calmant, il devait attendre la permission de parler. A la première pause que fit son infirmière dans sa litanie de reproches et douceurs en langage bébé, il demanda : « Pouvez-vous m'expliquer qui vous êtes et ce que je fais ici ? »

— « Je suis depuis une heure ta petite femme chérie, » répondit-elle. « J'étais veuve depuis six mois et je suis heureuse de ta venue, mon doux cœur à moi ! On t'a trouvé en compagnie de ces affreux retraités. Au lieu de rester sagement avec les familiers, tu étais allé comme un jeune fou prétendre arrêter la machine à viande. Heureusement, le préposé a immédiatement compris qui tu étais ! Il t'a anesthésié et ramené chez nous, dans la cité des familiers. Maintenant, je serai là pour veiller sur toi. Je te ramènerai à la raison et nous serons heureux, heureux tous les deux ! » Elle baissa les yeux et rougit en ajoutant : « Nous aurons certainement un bébé, dis ? Dis-moi que tu le veux bien ? »

Il fallut plus d'une heure à Denvil, au prix d'un effort de patience indescriptible, pour extraire de son verbiage l'histoire suivante :

Les Eyahims, dans leur sagesse, avaient jadis créé l'homme. Trois couples primordiaux avaient résulté de cet effort : un noir, un jaune et un blanc. Les trois races avaient grandi, s'étaient développés en nombre et en savoir, jusqu'au jour où les Eyahims avaient révélé leur existence et modelé la société selon leur plan initial. Le principe était simple. Il s'agissait d'établir une humanité enfin équilibrée et adaptée à la fin propre de l'homme : éducation centralisée du nombre de jeunes strictement nécessaire ; production égale à la consommation des hommes, augmentée de

celle des Eyahims eux-mêmes qui, bien sûr, ne travaillaient pas ; vie heureuse, amoureuse, donc libre ; enfin, retraite alimentaire, donc viande abondante pour tous, réduisant le travail de production à quelques cultures de légumes.

Chose incompréhensible, seule la race jaune avait accepté ce programme de bonheur. Les noirs, blasphémateurs et réfractaires, avaient attaqué leurs créateurs au moyen de toutes sortes d'armes. Avec l'aide des autres hommes, jaunes et blancs, les Eyahims avaient donc été contraints de les anéantir jusqu'au dernier. Il était radicalement impossible de les soumettre. Le cas des blancs s'était avéré plus délicat. La venue des Eyahims avait causé chez eux une sorte de langueur. A partir de ce moment, les mâles n'acceptèrent plus que difficilement l'idée d'avoir des enfants. Il leur vint une propension au suicide. Enfin, ils ne cédèrent plus que rarement aux instantes prières de leurs femmes. Ces dernières, sans penser plus que leurs époux à l'avenir de la race, aimaient encore beaucoup, cependant, s'occuper d'un ou deux bébés. Les blancs n'avaient donc pas lutté physiquement contre les Eyahims, ils n'avaient pas formellement refusé leur tutelle. Mais ils s'en étaient libérés par la disparition. La race avait diminué et s'était finalement presque éteinte.

Mais les Eyahims, dans leur immense et sage bonté, aimaient les blancs, leurs créatures les mieux réussies. En leur présence, les hommes blancs se suicidaient beaucoup moins. Ils l'avaient constaté, en avaient tiré la conséquence et, par ce moyen, avaient sauvé la race. Hommes et femmes blancs étaient donc devenus les animaux familiers des Eyahims. Ne quittant plus jamais le logis de leur maître, ils reprenaient un certain goût pour les ébats amoureux et rendaient assez régulièrement hommage à leur compagne. La fécondité était demeurée très faible, mais un nombre restreint de blancs des deux sexes parvenait à naître, à chaque génération.

« Tu vas être bien sage, n'est-ce pas, mon minou adoré ? » conclut l'énorme ingénue. « Et ce soir, après une piqûre d'aphrodisine,

tu viendras avec ta Mina rendre visite à notre Eyahim. Dis que tu le feras ? Il faudra danser gentiment et te laisser déshabiller doucement au son de la musique. Notre Eyahim sera content ! Et puis, si tu veux vraiment faire plaisir à Mina, tu la déshabilleras à ton tour et tu lui feras des choses. Ce qu'on sera contents, l'Eyahim, moi et toi ! »

Denvil eût désiré mille fois avoir assez de force pour pouvoir grincer des dents ! Mais, malgré la rage et la haine qu'il sentait grandir en lui, c'est tout juste s'il arrivait à exercer une légère crispation des mâchoires. A découvrir le sort exact de l'humanité dans ce nouveau monde, il regrettait amèrement de n'être pas mort dans l'espace comme ses camarades. Le désespoir le plus profond éteignait en lui tout instinct vital. Il se prenait à rêver de suicide. Mais il mourrait comme un homme, entraînant au moins un ennemi dans sa perte ! S'il avait bien compris, chaque jour le couple de familiers mâle et femelle, au terme d'un strip-tease des plus classiques, pratiquait en cadence le rite sexuel devant son Eyahim particulier ! Bien. Il jouerait le jeu mais à sa manière, à la seule condition qu'il lui fût permis de conserver son arme. Alors il abattrait l'ignoble ver blanc et le plus grand nombre possible de ses semblables. Ensuite, advienne que pourrait ! Enfin réhabilité à ses propres yeux, il mourrait comme un humain.

Ayant donné son accord pour la cérémonie prochaine, il eut droit de la part de sa nouvelle compagne, à deux gros baisers humides et à la piqûre d'aphrodisine. Il s'agissait d'un érotogène et d'un tonique puissant. Mais cette drogue ne procura à Denvil qu'une sensation de malaise, sans pouvoir l'amener à désirer la pitoyable houri. Mina le soumit ensuite à quelques exercices de danses lascives (de son point de vue à elle) et Denvil fut à deux doigts de l'assassiner sur place. Se contenant, cependant, il l'interrogea sur le droit qu'il avait de porter son désintégrateur devant l'Eyahim. « Oh ! mais certainement, tu peux emmener ton joujou, mon ange, » gloussa Mina, en lui décochant un regard de vache enamourée.

Enfin, après avoir passé deux heures dans sa chambre en mi-

nutieux préparatifs, la grosse créature revint près de Denvil, se pavanant dans un harnachement d'hétaïre, avec sous son déshabillé transparent un ensemble de sous-vêtements noirs, tout en dentelles et en rubans, comme Denvil n'en avait vus que sur les illustrations d'antiques ouvrages. « Suis-moi, mon loulou bleu, » roucoula-t-elle. Elle le prenait par la main et l'entraînait, en sautillant pour se donner l'air mutin, dans un corridor dallé de marbre jaune.

Dès la porte franchie, Mina toute frétillante courut se placer au milieu d'un matelas garnis de velours blanc qui occupait de ses trente mètres carrés le centre de l'immense pièce où ils venaient de pénétrer. Denvil s'était, lui, immobilisé sur le seuil. Désintégrateur épaulé, il cherchait des yeux l'Eyahim qui devait les attendre. Posé sur une légère structure de métal argenté, l'être ignoble était bien là, dressé comme sur la photographie tridimensionnelle de l'abattoir à humains, avec sa bouche rouge au sommet d'un corps filiforme de la grosseur d'un mollet. Au moment où l'ancien médecin allait presser la détente, la tête horrible fit un demi-tour sur elle-même. Ce mouvement découvrit un œil doré qui se riva à celui de Denvil. L'homme suspendit son geste. Sa respiration s'arrêta.

Dans le regard insondable de cet œil plein d'or en fusion, Denvil découvrait un tel message d'amour à son égard que sa gorge se serra et que l'émotion lui mouilla soudain les paupières. Cet être l'aimait de façon complète, énigmatique et éternelle. Tout était bien ainsi et ce monde était beau. Denvil, en cet instant, adora l'Eyahim. Le regard doré soudain se dédoubla. Deux yeux merveilleux, centrés de perles fines, le contemplaient maintenant. Et l'être n'était plus un serpent ni un ver. Denvil avait devant les yeux un humanoïde à la beauté indescriptible : la radieuse vision que fixaient les retraités, en avançant vers la machine à viande.

Curieusement, une partie lucide de l'esprit de Denvil comprenait ce qui lui arrivait : hypnotisme. La guerre contre ces envahisseurs ne pouvait pas être gagnée. Les noirs n'avaient pas été des héros,

les jaunes des lâches, ni les blancs des êtres veules. Simplement, ils ne réagissaient pas de la même façon à l'attaque hypnotique de l'ennemi. Mais cette lueur consciente ne privait pas Denvil de la joie d'être présent à ce monde si beau et si bon des Eyahims.

— « Allons, Ami, mon doux Ami, mon autre Moi, rends-moi donc bonheur pour bonheur en faisant celui de cette femme, ma Sœur. Et dansez, sur les rythmes eyahimiques, la joie du monde, de l'être et du devenir, » lui chantait à l'esprit admirable impulsion psychique.

Denvil regarda Mina, vit comme elle était belle et combien il s'était trompé. Ces seins qu'il avait trouvés mous et énormes étaient doux et bien développés ! Il ferait bon blottir sa tête entre leurs masses onctueuses. Ces bourrelets de graisse qui lui avaient paru déformer la taille de la femme créaient d'adorables sillons. Il détailla la femme patiemment et chaque point de son corps était plein de promesses délicieuses. Elle aussi le regardait et un feu de passion flambait dans sa prunelle. Un élan le précipita vers sa proie énorme et tendre, mais un accord d'instruments célestes assouplit son mouvement. Ondulant avec grâce, il se mit à danser et cueillit délicatement la fleur que tenaient les lèvres gonflées de la belle Mina...

D. A.

VAUTRIN

La liberté des poissons

1

12 février 2040

Je viens d'assister à la première intervention sur l'animal. Elle consiste à trépaner le crâne dans ses régions latérales ; au niveau des trous affleure la substance rosée des hémisphères cérébraux. Des micro-électrodes sont implantées au niveau des zones de reconnaissance des sons : elles envoient les impulsions électriques correspondant à celles que provoquent les sons dans les circuits neuronaux.

14 février

Aujourd'hui, le chien trépané a salivé, non plus en entendant la cloche annonçant le repas mais en recevant dans son cerveau les ondes électriques codant le même son ! Au laboratoire, le vin d'honneur nous a rendus fort gais. Nous sommes partis, toute la bande des jeunes chercheurs, dans les cafés de la ville,

© 1971, *Fiction et D.A. Vautrin.*

les poches pleines de souris blanches : quelles scènes ! Les policiers, appelés par le patron d'un café, ne pouvaient tenir leur sérieux dans le panier à salade qui nous emmenait au poste. C'est ce soir que j'ai demandé à Léna de devenir ma femme... Au septième ciel tous les deux, nous sommes retournés au labo remettre quelques rescapées dans leurs cages, et Léna a gavé Ivan, le chien célèbre, de morceaux de sucre.

1er avril

Après un mois et demi d'apprentissage, Ivan comprend tous les sons codés ! Mais, comme le souligne le patron, Ivan était avant l'intervention un chien normal qui avait acquis la mémoire des sons. Nous nous demandons si le même résultat pourrait être obtenu chez un chiot nouveau-né ? Les neuro-électrologues soutiennent des controverses passionnées.

Septembre

Une dizaine d'animaux à la période néo-natale ont subi l'ablation de l'oreille externe et moyenne. La méthode du conditionnement de Pavlov leur a fait emmagasiner une quantité d'impulsions électriques ainsi que leur signification : la preuve est faite ; nous n'attendons plus que l'occasion de passer à l'homme ! En attendant, nous nous attelons au remplacement du sens olfactif par l'étude de l'électrogénèse neuronale dans les aires cérébrales olfactives.

Janvier 2041

Succès complet chez les singes privés d'olfaction et d'audition : ils se débrouillent mieux que leurs congénères, car beaucoup d'erreurs, dues à des confusions d'odeurs ou de sons, n'existent plus avec le codage électrique.

Mars

Notre équipe chirurgicale a pratiqué hier la première intervention sur un enfant de l'Assistance Publique, sourd de naissance. Instruits par l'expérience, nous avons réussi à conserver le secret le plus absolu, car le grand public n'est pas mûr pour saisir toute la portée de cette découverte et de ses applications...

Septembre

L'enfant associe certains trains d'onde à l'approche de la personne apportant son biberon, alors qu'il ne peut pas l'entendre et que ses yeux sont bandés. Victoire !

Octobre

Notre patron vient de tenir une conférence de presse : dans le monde entier, l'émotion est considérable. Les journaux titrent : *La surdité n'existe plus ! Bientôt la cécité sera vaincue !* On dirait, finalement, que cette découverte est bonne !

Décembre 2041

Léna et moi nageons dans la joie : des dizaines d'enfants opérés ont acquis l'équivalent de l'ouïe ; ce ne sont plus des infirmes. Nous avons contribué à ce nouveau progrès de la science médicale. Nous nous marions dans trois jours.

Décembre 2042

Deux grandes nouvelles : d'abord la naissance de notre fils. Ensuite la mise en route du plan de surdéveloppement humain. N'étant pas dans les hautes sphères, nous n'en savons que peu de choses : il est certain que chaque phase concourt à une meilleure utilisation de l'intelligence, au progrès de la science et au bonheur de l'humanité.

Juillet 2043

Comme beaucoup de parents, nous allons faire opérer notre bébé. Nous savons qu'en agissant ainsi nous multiplions ses chances de réussite future ; les enfants présentent le comportement observé chez les singes : ils perçoivent une gamme électrique qui dépasse la gamme des sons entendus par l'oreille humaine, pour recouvrir le domaine des infra-sons et des ultra-sons. Leur niveau intellectuel est meilleur que celui d'enfants-témoins.

Août

Notre fils respire calmement, les joues roses, encore anesthésié. Nous évitons d'attarder notre regard sur les orifices aveugles de son crâne, où bat la substance cérébrale, derrière les « volets » de plexiglas...

Décembre 2043

Certes l'opération a connu un plein succès, mais, bizarrement, nous sommes tristes de constater que Donné ne présente aucune réaction affective aux impulsions que nous lui adressons. Il les met sur le même plan que celles qui correspondent aux bruits, aux paroles des personnes étrangères, telles que les lui transmet le transmuteur sons-impulsions. Il n'est perméable qu'à des significations ; l'émotivité semble presque absente de son être...

Février 2044

J'ai emmené Léna chez le psychiatre. « Ces syndromes dépressifs devant les progrès scientifiques dont bénéficient nos enfants sont légion, » nous a dit le docteur Renaux, qui les considère comme un signe de refus de la réalité, de désadaptation à la vie. Un seul remède efficace, et le médecin nous encourage vivement à la prendre : subir nous-mêmes l'intervention.

Mars

C'est fait. Dans notre cas d'anciens entendants, l'apprentissage post-opératoire est réduit. Naturellement nous continuons à parler, et les transmuteurs se chargent du reste.

Décembre 2044

Le temps passe, la mémoire des sons en tant que sons s'estompe. J'ai de moins en moins de plaisir à écouter le concerto en ré de Beethoven. Au fur et à mesure que se substitue aux souvenirs sonores l'enregistrement de séquences électriques, naît même un certain agacement. Il y a par-ci par-là des erreurs mathématiques pénibles, des trains d'ondes maladroits, des répétitions infantiles... Par contre, je suis émerveillé de constater à quel point l'opération favorise la concentration mentale sur les seuls sujets qui en vaillent la peine, depuis qu'au transmetteur est annexée une grille sélectrice qui ne laisse passer que les structures signifiantes. Enfin nous sommes débarrassés des bruits ! Quant à mettre fin à une conversation fastidieuse, rien n'est plus facile. Si l'on veut, il n'y a plus de disputes possibles. Quand les psychochimistes posséderont la connaissance des relais nerveux et des causes humorales de la nervosité, nous entreverrons l'époque de la paix !

Avril 2045

Léna et moi sommes, ainsi que notre fils, sélectionnés pour participer au plan du surdéveloppement.

Mai

Je me sens mal à l'aise en repensant au regard si déplaisant du vieux chiffonnier qui nous a débarrassés de notre vieille discothèque (nous préférons de beaucoup les compositions modernes des ingénieurs électriciens ou des mathématiciens). Léna travaille avec son patron sur l'influx visuel : c'est la prochaine étape.

Novembre

Voici six mois qu'une centaine de couples et de chercheurs, dont nous sommes, s'entraînent à la transmission de pensée. La seule concentration mentale sur ce que nous voulons exprimer induit l'oscillation du circuit neuronal du partenaire, et donc sa compréhension : ceci supprime, dans les communications inter-humaines, l'utilisation des appareils transmuteurs sons-ondes. Dix heures par jour de travail intensif produisent leurs premiers résultats. Nous pensons être prêts dans trois mois.

Mars 2046

Je me suis réveillé quelque temps avant elle : douceur de sa forme sous la blancheur de la cellulose... Son cou comme le mien est bandé, si bien que l'incision qui a permis la laryngectomie totale est invisible...

Avril 2046

Nos transmissions de pensée sont encore courtes car l'effort en est épuisant. Nous limitant à l'essentiel, nous sommes heureux de découvrir que l'essentiel reste le même pour nous deux. Après l'avoir déjà transmis cent fois, le « je t'aime » devient si facile que l'expression-compréhension est presque instantanée. Les médecins s'émerveillent, la rapidité de nos progrès satisfait les linguistes dont la théorie sur le gain de temps est vérifiée.

Mai

Notre fils n'a mis que huit jours pour participer à nos échanges mentaux. Il différencie maintenant sa mère de son père par la différence de rythme des impulsions mentales. Certes, il est question d'instituer une unité de transmission de pensée dans la future standardisation, mais nous n'en sommes pas là, et nous nous réjouissons de conserver encore une individualité.

Juin

La laryngectomie de Donné s'est bien passée.

Octobre 2046

Désirant un autre enfant, je suis allé donner du sperme. Le centre a déjà un ovaire de Léna en milieu de culture-survie depuis quelques mois, et nous nous en réjouissons maintenant car ma femme a présenté un état de surmenage, ces derniers temps, qui n'aurait pas permis de grossesse. Il faudra, dans notre cas, huit jours environ pour choisir par différents tests les meilleurs éléments parmi les ovules et les spermatozoïdes. Pour certains couples, le délai est beaucoup plus long parce que le pourcentage d'éléments intéressants est beaucoup plus bas. Encore un centre dirigé par des retardataires qui n'ont pas pensé à utiliser un ordinateur-calculateur-sélectionneur, alors que les O.C.S. sont couramment employés depuis deux mois au moins dans d'autres villes...

Octobre

Nous avons été informés que la conception s'est passée hier. Comme nous le souhaitons, ce sera une fille, sans oreilles et sans larynx, mais elle ne fera pas partie des plus récents trains d'embryons programmés, les psychologues ne nous trouvant pas suffisamment mûrs.

Juillet 2047

Arlose est née. C'est un émouvant bébé aux épaisses boucles noires. Extérieurement, elle ressemble aux photographies des bébés d'autrefois. Elle n'a pas d'yeux, mais, dans un but psychologique, m'a dit le chef-maturateur, les enfants portent une gigantesque pupille qui ferme toute la cavité dans laquelle le lobe

frontal fait expansion. Ses yeux sont des lacs de nuit. Elle est l'enfant d'une nouvelle race, plus belle à nos yeux qu'aucun bébé des anciens temps...

Octobre 2047

Donné, à l'école, apprend à commander mentalement des robots qui lui mettent ses chaussures ou lui brossent les dents. La dernière trouvaille de cette pédagogie me fait penser à un jeu du moyen âge où le chevalier qui, lancé sur son cheval, n'abattait pas une statue sur pivot portant une massue, se faisait promptement assommer par la statue : quand les enfants inattentifs donnent des signifiants incorrects, ils reçoivent une tape des robots. Léna et moi avons bien ri de la tête de Donné, que nous pouvions observer derrière une vitre. En fait cette mésaventure lui arrive rarement. Il fut l'un des premiers bébés formés selon les nouvelles méthodes, et il se révèle très doué. Je me demande quelle punition sera possible dans quelques années, puisqu'à cette date vraisemblablement les problèmes afférents à la sensibilité corporelle auront été résolus et que ce sens sera supprimé des programmes d'embryoformation !

Juin 2048

Donné a acquis une maîtrise extraordinaire de tous les systèmes d'automation munis d'un capteur d'impulsions cérébrales. L'autre jour, trains d'ondes nombreux et intenses venant de la nursery ; nous nous sommes précipités : Alrose sautait sur place et se trémoussait comme atteinte de la danse de Saint-Guy, le visage convulsé de rage. Donné commandait ses mouvements. Cette sorcellerie des temps modernes ne nous a pas plu et nous avons conduit Donné au Centre d'homodéveloppement. Son cas en rejoint une cinquantaine d'autres qui intéressent énormément de gens. Il sert de sujet à je ne sais combien de travaux de recherche sur

l'intensité et la force des émissions individuelles, sur le barrage mental correspondant et son apparition en fonction du stade de maturation cérébrale. Comme Léna me le faisait remarquer avec simplicité, les circonstances changent mais le problème est vieux comme le monde : pourquoi et comment des êtres humains en commandent ou en influent d'autres !

Le conseil du haut développement nous a annoncé que notre enfant était surdoué — ce que nous savions déjà — et que l'on pourrait bientôt envisager l'étape suivante. Celle-ci, malgré notre confiance en l'avenir, nous semble effrayante et nous ne nous y résolvons pas encore. De toute façon, rien ne se fera sans notre accord.

Juillet 2049

Arlose construit son barrage mental. Il est déjà tellement solide que sa mère ne peut plus l'influencer ni la commander... Et ce bout de chou n'a que deux ans ! Il est vain de parler d'éducation ; cela risque d'être lourd de conséquence. Son nouveau sens cérébral est très supérieur au sens visuel de ses parents et de son frère. Elle a de toute évidence la notion de densité des objets : une sorte de vue en épaisseur, plan par plan, qui lui fait prendre conscience de l'intérieur des choses ; nous sommes avertis que cette supériorité « sensorielle » ne va pas sans entraîner un nouveau mode de réflexion ; les objets conceptuels bénéficient d'une « intelligence de profondeur », véritable troisième dimension de l'intelligence que nous ne pouvons qu'admettre par raisonnement, sans guère d'espoir de la partager un jour : nous sommes trop âgés, et l'ablation des yeux ne peut entraîner la formation de cette nouvelle forme d'intelligence qu'effectuée dans le très jeune âge...

Sa vision cérébrale ne connaît pas de champ visuel : c'est sur 360 degrés qu'elle peut surveiller l'approche de son frère et déjouer ainsi ses taquineries.

Janvier 2050

Ce que j'avais remarqué chez Arlose est confirmé par un article

en première page de Science-Développement : des enfants remplacent tous les appareils de mesure de densité, de radiographie. On les éduque, dès l'âge de cinq ans, à reconnaître les lésions internes des maladies, sur des poupées opaques à l'intérieur desquelles sont simulées des maladies. Il n'y a plus un seul service hospitalier qui n'ait engagé un enfant de la nouvelle race, pour les diagnostics d'approche.

Janvier 2051

Travail éreintant pour suivre les enseignements d'Arlose. Nous sommes un peu aidés par Donné, qui a subi l'ablation des yeux sur sa demande et qui participe encore du mode de pensée classique.

Décembre 2051

Nous fêtons nos dix ans de mariage ; le nouveau monde a dix ans. Dans notre domaine, en biologie, la sélection des embryons n'a été que le fait le plus voyant. Combien plus importante est cette science de l'électrogénèse cérébrale, qui décuple les possibilités mentales et relègue les organes sensoriels, ces informateurs faillibles, au rang des vieilles lunes ! Nos ancêtres avaient inventé les ordinateurs, capables de penser un million de fois plus vite que leurs cerveaux. Nous nous sommes mis à l'école de la biocybernétique, nous avons appris à coder toutes les informations, les engrammes et les émissions en impulsions électriques ; nous ne pensons pas encore aussi vite que les ordinateurs, mais voici que, lancés vers une amélioration quantitative, nous avons fait un bond qualitatif ! Alrose et ses semblables pensent autrement, et cet « autrement » est riche de promesses ! Au fur et à mesure que nous augmentons le rendement de la machine cérébrale, nous maîtrisons de mieux en mieux les émotions, l'affectivité. Avides de nouvelles connaissances, fascinés par un avenir que nous devinons passionnant, nous savons qu'il n'y aura plus d'affrontements entre

humains : nous ne sommes qu'élan, bonds, nouvelles conquêtes de savoir.

Décembre 2052

Des dizaines, des centaines de milliers d'individus ont subi l'intervention. Raisonnablement, nous n'avons aucun motif de la refuser. Tout est au point, techniquement : les phénomènes de la digestion sont réduits par la connaissance des produits d'assimilation nécessaires, fournis par un système simple de tubulures ; l'oxygénation, l'épuration sanguine, sont sous la dépendance d'un cœur-poumon-rein artificiel. Quant à la génération, nous avons eu les enfants auxquels nous avions droit. Si besoin était, par extraordinaire, nos éléments sexuels sont stockés au centre de l'homo-développement. D'autre part, notre amour ne nécessite plus de relations sur le plan sexuel.

Ce qui nous retient encore, c'est de savoir que nous perdrons notre liberté de mouvements ; cependant le psychologue a souri ironiquement ; il nous a parlé des corps-robots toujours disponibles et nous a retracé l'évolution de cet instinct primitif et animal qu'est la liberté : une dépendance du paléo-cerveau, un archaïsme qui n'a plus de raison d'être dans la vie mentale qui nous caractérise. L'instinct de liberté, et le cerveau correspondant, sont particulièrement développés chez les poissons, paraît-il. Les déplacements corporels qu'ils provoquent ne servent en rien à l'évolution de l'intelligence, à la vie de l'être ni à l'acquisition de nouvelles connaissances...

Vraiment, la liberté ne serait que cela ?

Juin 2053

Léna et moi sommes allés choisir le socle sur lequel nous vivrons. Certes, nous ne le verrons pas, mais nous désirons en inscrire le souvenir dans votre mémoire. Je l'ai voulu, pour elle,

d'ambre aux reflets d'eau. Le mien est de jade. Les psychologues ont accordé les visas. Le Centre pratiquera l'intervention sur nous quatre à la fin de l'année, tous les rendez-vous étant pris jusqu'à la mi-décembre.

Nous partons faire notre dernier voyage, revoir la crique où nous nous sommes connus, la mer parcourue en voilier, le lac de montagne où nous campions, jeunes mariés...

Juillet

Petite déception stupide, puisqu'en raisonnant nous aurions dû la prévoir : Alrose et Donné considèrent ces vacances comme une perte de temps, ainsi qu'un assujettissement aux conditions matérielles ; mettre eux-mêmes leurs chaussures leur semble insensé. Ils se plaignent de la vie de vagabonds et d'esclaves que nous leur faisons mener. Alrose surtout aspire à son socle. Après en avoir longuement discuté, Léna et moi, nous leur avons remis les autorisations nécessaires pour l'intervention dès leur retour. Nous avons regardé avec regret leurs corps, leurs visages. Ils ont brusqué les adieux, gênés par notre sensiblerie, honteux peut-être d'avoir des parents encore dans le monde archaïque...

Pour la dernière fois nous avons aimé nos corps. Cette période de vie dans les anciennes conditions nous semble presque la plus heureuse de notre existence...

Septembre

Nous rentrons. Près du Centre d'homodéveloppement se dressent les cheminées de l'annexe, qui rejettent en permanence leur fumée noire. Il n'y a que dans mes souvenirs anciens qu'elle « doit » être nauséabonde. Elle me rappelle des fragments d'un passé et parfois me glace d'effroi. Se peut-il que la science, avec plusieurs décennies de retard, emprunte les mêmes voies que la barbarie ?...

Octobre

Nous avons été refoulés du nouveau monde où vivent maintenant Donné et Alrose : pour des motifs psychologiques, il est

interdit aux « archaïques », dont nous faisons partie, de rendre visite aux « néo-humains » ceci dans notre intérêt, ne cesse de répéter le haut-parleur. Nous avons insisté, en montrant nos cartes de préopération, mais cela n'a servi à rien.

Décembre 2053

Depuis huit jours, nous subissons le cycle des examens précédant l'intervention : prises de sang, prises de peau, enregistrements électriques cérébraux... On perfuse dans nos veines des modificateurs caractériels : notre anxiété est, paraît-il, trop élevée. L'infirmière a installé les socles au pied de nos lits.

Notre humeur est bien plus stable car nous sommes sortis de l'inaction pour faire l'apprentissage des corps-robots qui nous serviront éventuellement plus tard.

C'est pour demain.

COMPTE-RENDU OPÉRATOIRE

M. R... : Corporectomie sans difficultés. L'examen rapide de la pièce anatomique montre l'usure du système cardio-vasculaire. Par contre, cerveau en excellent état. Les branchements sont effectués sur l'appareillage de transport. Rien à signaler.

Mme R... : Corporectomie facile ; la crâniectomie totale est rendue délicate par des adhérences méningées. Mise sur socle d'ambre 20-30 cms. Branchements sur l'appareillage de transport.

Transport en salle de narcose post-opératoire avant l'envoi sur le Nouveau Continent.

2

ESPACE immense vivant sous un dôme, tel est le Nouveau Continent. Des centaines de milliers de Cerveaux sur socle le peuplent, d'innombrables tubulures rejoignent en périphérie des milliers de machines disposées en anneaux qui assurent notre

survie ou servent à toutes les fins imaginables de la science. Est-il besoin de le dire, le premier soin des néo-humains fut de multiplier les systèmes d'automation contrôlant les transmissions vitales, libérant la pensée de l'asservissement aux tâches matérielles. Le temps dans sa totalité est dévolu à l'engrammation de nouvelles connaissances et à la découverte. Aucune incidence ne peut perturber notre humeur.

Combien de temps avons-nous travaillé ? Sans plus de repères spatiaux, notre vie mentale s'écoule en dehors du temps...

L'équipe de génétique dont je fais partie vient de mener à bien son programme de recherche : l'embryo-perfectionnement. Nous sommes désormais en mesure de repérer et de détruire sur les chromosomes tous les gènes d'expression corporelle et de sélectionner les meilleurs des gènes d'expression cérébrale. Ainsi nous mettrons au monde des cerveaux isolés, ce qui évitera les fastidieuses interventions successives sur les organes des sens, puis l'ablation du corps. Nous venons de couper le cordon ombilical qui nous reliait à l'ancien monde... Nous avons été si absorbés que nous n'avons pas une seule fois utilisé nos corps-robots, et maintenant je m'aperçois que nous n'en avons même plus envie.

Je dois noter quelques faits graves et honteux : certains néo-humains ont régressé à un stade incompréhensible de désirs matériels et ont pompé plus de produits nutritifs que nécessaires. C'est une dégénérescence graisseuse de plus en plus fréquente qui a attiré l'attention. Immédiatement il a été décidé de régler le débit de façon à ce que des limites physiologiques ne puissent être dépassées. Certains se sont suicidés en arrêtant le flux nourricier. Ces morts ont provoqué une réflexion considérable, car ce sont les premières. Mort volontaire ou accidentelle — si tant est que cette dernière puisse survenir — mise à part, il ne semble pas que nos

cerveaux soient mortels dans le même délai que les corps : depuis le début de la néo-humanité, personne encore n'était mort...

Les Grands Dirigeants ont enlevé à tous, après vote, la possibilité de modifier le flux d'assimilation en dehors des variables physiologiques. D'une table ronde récente de néo-philosophes, on peut retenir que cette mesure s'inscrit dans la suite des anciennes lois de réanimation des suicidés : la liberté de suicide n'a jamais été reconnue dès que la science a permis les sauvetages. Il est certes plus logique et plus efficace de couper le mal à sa racine.

Nous avons longtemps débattu sur l'embryo-formation — je devrais dire sur la cérébro-formation. Il est hors de doute que, dans les gènes que nous gardons, nous laissons subsister ceux qui conditionnent la morphologie cérébrale. Nous savons bien qu'elle est inutile. Nous pourrions aussi bien n'induire que des supports biochimiques, des structures moléculaires, en leur donnant un cadre plus large, un volume plus grand que le petit cerveau humain ; il n'était tel qu'afin d'être contenu dans une boîte crânienne. Certains d'entre nous tiennent à la forme cérébrale qui leur rappelle leur humanité. Comme les novateurs ne proposent qu'un bac où s'édifierait la substance cérébrale, l'intérêt de la chose, le progrès qu'elle représenterait par rapport à un cerveau ne semble pas évident. Entre les Cerveaux sur socle et les masses en bac, la majorité préfère pour le moment les premiers.

Notre néo-humanité s'agrandit rapidement, créant les cerveaux qu'elle nécessite dans l'optique de son programme d'acquisition de connaissances. Un ordinateur géant connaît les millions de possibilités déjà réalisées en nous et, partant des connaissances à acquérir, détermine les nouveaux ensembles mentaux à créer. Chaque nouvelle connaissance dévoile une nouvelle voie, motive une nouvelle potentialité de réflexion, et un ensemble mental adéquat naît pour la satisfaire. Ainsi tout nouveau néo-humain est

unique et nécessaire. Quel progrès par rapport à l'époque où nous étions une réunion de hasard, une juxtaposition non ordonnée d'individus ! Chacun fait partie d'un ensemble ayant une fonction mentale. Les différents ensembles sont reliés par l'ordinateur et pensent synergiquement : comme les cellules forment des tissus, comme les tissus forment un organisme...

Tous les problèmes sont en voie d'être résolus, tous les univers sont connus ou connaissables, toutes les possibilités d'être seront réalisées bientôt, car nous arrivons à ce chiffre, qui se calcule en trillions, des possibilités génétiques. Il s'avère que notre vie est très longue... Parfois je me sens las. Aucun remède n'a été trouvé. Aucune raison de vivre puisque je peux demander au Centre d'embryo-développement de concevoir un être qui serait mon double exact, sans toutefois mes caractéristiques émotives résiduelles, et qui me remplacerait... Léna et moi avions voulu faire de notre vie une acquisition constante de savoir, une participation active au progrès... et au bout de ces connaissances, nous entrevoyions le bonheur d'un plus grand nombre d'hommes. Ce but a disparu : parce qu'à notre niveau d'évolution le bonheur ne signifie plus rien : nous ne souffrons ni ne sommes heureux. Nous *sommes*. Si Léna et moi sommes fatigués, c'est en souvenir de notre ancienne humanité, car les néo-humains synthétisés n'éprouvent pas de lassitude. Ils ne se posent d'autres problèmes que ceux qu'ils peuvent résoudre. Je finis par penser que les problèmes philosophiques les plus abstraits naissaient au milieu des tripes, puisque, dans la néo-humanité, le sens de la vie, sa raison d'être, sont des assemblages de mots absurdes. Nous aurions pu, Léna et moi, demander la destruction de notre émotivité restante. Si nous nous y sommes refusés, c'est parce que nous voyons bien que les néo-humains, autour de nous, ne s'aiment ni ne se détestent : ils vivent en symbiose, par ensembles. Si nous avions accepté, notre amour en aurait été amoindri, peut-être supprimé...

La multiplicité, et donc l'isolement des Cerveaux, est un esclavage qu'impose le respect de la tradition. Trop de temps est perdu dans la genèse de cerveaux créés un par un ; trop d'encombrement est le fait de trop nombreuses machines de survie. La solution est limpide : c'est un retour en force logique des partisans de la masse cérébrale en bas, à condition qu'on prévoie un seul et immense bac où seront réunies toutes les structures pré-existantes. C'est le bond ultime que fait la néo-humanité, en se concevant comme *un être,* au lieu de multiples existences séparées. Il n'y aurait plus d'individus. Plus d'êtres humains. Plus de *forme.* Rien qu'une pensée émanée de molécules et se recréant éternellement...

Les plus vieux parmi nous n'adoptent pas ce projet. Les jeunes structures nous signifient que nous sommes prisonniers de la forme cérébrale que nous avons conservée, qu'il s'agit d'un mode mental archaïque... comme autrefois, je me rappelle, on nous avait montré que la liberté n'était que la manifestation d'un instinct primitif... Certes, nous n'avons jamais regretté l'abandon de notre liberté, pour accéder à la vie mentale que nous menons actuellement. Cependant, cette fois-ci, notre individualité est confrontée avec son abnégation, si nous acceptons le nouveau progrès. Voici que vient le règne de la signification. Nous sommes au pied du nouveau degré de l'évolution : l'après-humain ; contre notre volonté profonde. A-t-on demandé l'accord du poisson pour créer le martin-pêcheur ? Ou celui du gibier pour créer l'homme ? Et le martin-pêcheur était un maillon de l'évolution, et nous avions cru, hommes, être le dernier et mener nous-mêmes notre propre évolution... Voici que nous allons créer le maillon supérieur, contraints et forcés par une obligation intérieure qui prend le masque de la logique, une tension interne qui est l'évolution, force vive de l'univers qui parcourt l'animalcule marin, l'algue, l'animal, l'intelligence humaine, l'animant avant d'en abandonner la dépouille

pour animer la forme à venir... Nous n'avons été qu'un passage conscient — dupes travaillant à le devenir...

Léna et moi avons demandé l'autorisation de mourir ; la demande a été repoussée.

Nous avons obtenu l'autorisation d'emprunter des corps-robots pour effectuer un voyage dans l'ancien monde.

Voici un temps de grande fatigue dans cet ancien monde où nous sommes obligés de penser aux choses nécessaires à notre survie. A une sensation de liberté retrouvée, au début, a très vite succédé cette déprimante constatation que nous sommes bien moins libres qu'avant, eu égard au nombre de choses et de pensées inutiles que la vie dans ce monde nous force d'envisager.

Il ne passe pas de jour sans morts. La destruction rôde autour de tout et frappe sans horaire, sans logique. Les processus variés de dégradation physique qu'on appelle maladie sont affreux.

Ces êtres archaïques vivent peu ; nous ne discernons pas l'utilité de leur vie. Devant leurs ignorances, nous restons confondus. De leurs réactions émotives, presque toutes sont égoïstes, et en relation avec l'individualité... Nous ne les partageons pas.

Cependant, de tant de science qui est nôtre, qu'en retirons-nous ?

Nous ne nous poserons plus de problèmes ; Léna et moi faisons notre dernier voyage : nous remontons vers la vallée d'autrefois — les saumons, jadis, remontaient les fleuves... Là, nous commanderons nos corps-robots : leurs bras de fer dévisseront la coupole céphalique, nous saisiront et nous lanceront dans le lac : la mort sera instantanée.

Et nous connaîtrons la liberté des poissons...

GILBERT

MICHEL

Aimez-vous la ciguë ?

OURK se rendit compte, brusquement, qu'il venait de s'assoupir : il frémit en pensant aux monstres qui rôdaient dans les parages. Il était épuisé. Toute une journée, une longue journée de chaleur moite passée à l'affût dans les herbes coupantes, à plat-ventre dans une boue gluante qui faisait de petits bruits de succion à chacun de ses mouvements. Les insectes de marécages vrombissaient autour de lui, arrachant goulûment des lambeaux de la peau de Niark qui le camouflait.

La vapeur du soir brouillait les contours sous un halo rougeâtre : les fourrés de plantes aquatiques ressemblaient ainsi à de colossales araignées. Il dressa la tête prudemment, scrutant de ses yeux rougis l'horizon de vase nauséabonde. Une masse confuse, énorme dans la lumière rouge, avançait pesamment, au-

© 1971, *Fiction et Gilbert Michel.*

delà de la frange d'écume qui bordait le rivage. Un monstre aquatique, lourd comme une colline. Ourk distinguait le cou flexible qui oscillait, le corps informe, la queue puissante laissant dans la boue un sillage profond. La bête venait dans sa direction : il s'enfonça un peu plus dans la vase tiède, écarquillant les yeux. L'animal devait être herbivore, puisqu'il mâchonnait une brassée d'algues, mais il pouvait tout aussi bien l'enfouir à jamais par simple inadvertance en regagnant sa bauge.

Ourk pouvait apercevoir distinctement les yeux globulaires qui tournaient en tous sens, explorant les alentours. L'animal dressait son long cou par-dessus la barrière végétale : il semblait aux aguets. Tomberait-il dans le piège creusé à l'extrémité de la langue de terre ? Ourk pensa tout à coup que la fosse serait trop étroite pour contenir le grand corps. L'animal avançait toujours, arrachant de lourdes masses d'herbes noires, tout en surveillant la lisière proche de la jungle. Ourk sentait battre son cœur ; la sueur inondait son visage, glissant le long des paupières, brouillant la vue. Il ne percevait plus les morsures des petits crabes de vase qui couraient sous sa fourrure.

La main crispée sur l'épieu dérisoire, il ressentait un sentiment étrange, fait d'exaltation et d'intense détresse. Il avait peur. On le trouverait broyé, et les autres ne sauraient même pas qu'il était mort en combattant. Il avait eu tort d'imaginer cette chasse solitaire. Il avait enfreint les règles du Clan. La bête était toute proche : il se redressa lentement, visant l'énorme gueule frangée de dents aiguës.

Soudain, un hurlement éclata derrière lui, le paralysant. Il n'eut pas le temps de comprendre : une masse brune couverte d'aspérités vola dans l'air, se jetant sur l'animal qu'il se préparait à combattre. Se laissant tomber dans la boue, il vit les deux corps gigantesques qui s'entremêlaient sauvagement dans un tourbillon d'écume et de vase. L'attaquant paraissait moins gros, mais il était armé de longues écailles acérées qui se teintaient déjà du sang vert de son adversaire.

Le combat dura longtemps. Ourk, qui s'était glissé sous un amas d'algues, comprit que le gros animal n'aurait pas le dessus : il ne ripostait même plus aux morsures féroces. Ayant en vain tenté de fuir, il se coucha lourdement dans la vase, bramant désespérément. L'autre s'acharnait. Lorsqu'il cessa de fouiller le corps déchiqueté de son adversaire, celui-ci n'était plus qu'un magma informe dispersé dans les herbes. Ourk fut surpris de ne pas le voir dévorer sur-le-champ la chair encore tressaillante de sa proie : il se contenta d'arracher sauvagement un dernier lambeau de peau qu'il projeta en l'air. La haine, ou la jalousie, existait donc aussi chez les animaux !

Le monstre vainqueur, interrompant les réflexions désabusées de l'homme, poussa un beuglement rauque, puis, dressant son corps grotesque, il s'éloigna pesamment en direction de la jungle... et du piège creusé dans le sable. Ourk tressaillit. Il retint sa respiration. Il n'attendit pas longtemps : la terre trembla. Un grand fracas, un hurlement d'agonie, puis le silence. Le silence merveilleux de la victoire.

Les hommes du Clan seraient fiers de lui, de cette chasse qui deviendrait mémorable. Le plus gros monstre pris de mémoire de guerrier, de quoi manger jusqu'à la période des lunes vertes. Il avait gagné, seul. Il s'approcha prudemment de la fosse. La nuit était tombée : il n'aperçut que l'éclat voilé d'un œil immense. Ourk se redressa, bombant le torse. Cet exploit marquerait sans doute la fin de son stage d'initiation aux origines primordiales. Il pourrait, enfin, solliciter l'autorisation de retourner sur la planète-mère, afin d'y mener la vie confortable d'un citoyen initié, et de choisir librement le style et la planète du second stage.

Dans la fusée arachnéenne qui l'emportait vers la planète-mère, Ourk (qui avait conservé, par fierté juvénile, son totem d'initiation primaire) contenait difficilement sa joie. Il serait, malgré tout, un bon citoyen. Les autorités apprécieraient l'efficacité et le courage dont il avait fait preuve. Sans doute oublieraient-elles de

sanctionner l'insubordination passagère, l'impulsivité d'un tempérament inachevé, porté à l'action solitaire.

L'initiation aux origines primordiales constituait une étape nécessaire de la vie d'un citoyen. La planète-mère était immense : on ne pouvait dénombrer les myriades d'êtres humains, ou non-humains, qui dépendaient de sa juridiction totale. En ce vingtième millénaire de la vie rationnelle, l'efficacité régnait. Or, l'efficacité exigeait que les hommes soient mûrs, c'est-à-dire achevés, pour accomplir leurs tâches de citoyens. Les autorités, dans leur bienveillance, avaient donc mis en œuvre un système d'éducation pratique s'attachant à façonner les comportements.

Tout au long de leur formation, les citoyens futurs passaient par toutes les voies de l'évolution de l'espèce. A cet effet, on avait remodelé des milliers de planètes, en y reconstituant dans leurs moindres détails — physiques et psychologiques — les principales époques et les lieux célèbres de l'aventure humaine. Il était impossible de ne pas y être absorbé par la réalité ambiante. L'initiation primaire des jeunes hommes et des jeunes femmes se faisait sur l'une des deux cents planètes préhistoriques, où ils affrontaient les dangers réels de la vie naturelle. C'est alors que se manifestaient en eux les tendances sociales qui leur permettraient de s'insérer — élégamment — dans la fourmilière cosmique de la planète-mère.

C'était là le petit nuage sombre, le grain de poussière qui ternissait la joie d'Ourk. Il avait démontré son courage, sa fermeté, son astuce, et sans doute serait-il autorisé à choisir d'emblée une période complexe pour son prochain stage. Mais il avait agi seul... et rien, paraît-il, n'échappait aux autorités.

La tour céleste aux parois de cristal miroitait dans son dos. Tout s'était bien passé : il en était surpris, car, après la première sensation de triomphe, l'évidence et l'ampleur de sa faute n'avaient cessé de le préoccuper. La planète-mère constituait un important corps social au sein duquel tous les esprits devaient s'imbriquer étroitement, sous peine de dégénérescence immédiate. La survie

de l'humanité dépendait donc de l'obéissance de chacun aux principes immémoriaux : on proclamait que l'homme atteignait l'âge adulte à l'instant précis où le dernier doute concernant la nécessité de fusionner disparaissait.

Il s'appelait dorénavant Candide, n'ayant pas encore obtenu le droit et le privilège d'arborer un nom « historique » qui lui aurait permis de jouer un rôle dans l'une des planètes à reconstitutions. Néanmoins, on lui avait communiqué le signe de son lieu de destination. Les autorités, accueillant avec bienveillance son incartade préhistorique, l'expédiaient sur Procyon III, où l'on était au XIXe siècle européen. Romantisme : symbole prestigieux. Sa fiche d'affectation ne comportait aucune précision, car l'Histoire était devenue une science interdite pour le commun des mortels (qui devaient se contenter de la vivre à leur manière).

Candide glissait harmonieusement sur le ruban sans fin qui le ramenait à la surface. Il contemplait avec émotion les milliers de voies filiformes qui s'entrecroisaient dans le ciel de la planète. La Machine, visage public de l'autorité, lui avait laissé entendre, par déclics discrets, qu'il aurait une occasion de se racheter au cours de ce nouveau stage. Il s'inquiétait : quels monstres allait-il combattre dans ce XIXe siècle européen ?

Paris-Venise, axe historique 1830. Les autorités avaient-elles réussi à reconstituer exactement les lieux et ambiance du passé ? On en discutait, éternellement. Dans la salle d'attente, avant le grand départ, un petit groupe de citoyens achevés analysait le problème. Pour le plus volubile (défaut rare, à ce stade de l'intégration), la reconstruction n'était qu'approximative. Il s'agissait avant tout de créer une atmosphère afin de provoquer les événements ressemblant à ceux des Archives, le but ultime étant à la fois d'analyser les réactions des citoyens en puissance et de forger les personnalités. Les citoyens éminents de ces sous-mondes « récupéraient » parfois les pouvoirs exorbitants de leurs homonymes du passé, à leurs risques et périls, d'ailleurs. La règle du jeu était

inflexible ; la planète-mère ne pouvait se permettre de négliger les sélections préliminaires...

Candide, poussant la lourde porte, pénétra timidement dans la salle enfumée, au moment où un groupe d'énergumènes gesticulants sortaient de la taverne. Le déchet, pensa-t-il, ceux qui ne supportent pas l'éducation réaliste et qui préfèrent se laisser aller au fil des jours, en bâtissant leur petite histoire personnelle. Certains, le fait était connu, restaient englués à jamais dans l'époque de leur déchéance, faisant nombre dans les endroits mal famés des simili-mondes, n'atteignant jamais le stade de citoyen.

Candide regardait autour de lui, avec application. La salle était basse, sans limites, écrasée par un plafond noir dont la matière avait une consistance ligneuse. Des piliers de même matière délimitaient une sorte d'aire centrale, à peu près rectangulaire, au milieu de laquelle les gens s'entassaient. Ne sachant que faire, il se glissa dans un coin d'ombre. Adossé à la paroi, il caressait nerveusement la surface brune, devinant sous ses doigts des veines qui couraient d'un bord à l'autre. Surpris, il se pencha pour regarder de plus près...

— « Oui, ami étranger, c'est du bois. Du véritable bois d'arbres comme il n'en existe plus depuis longtemps sur la planète-mère. » Candide, interloqué, tourna la tête vers l'inconnu qui lui avait adressé la parole. Il vit un beau visage sur lequel on sentait palpiter l'ironie ou l'enthousiasme. Un asocial sans doute, un penseur. « Je me nomme Lamartine, » enchaîna l'inconnu. « Vous arrivez de la planète-mère, n'est-ce pas ? »

— « Oui. A quoi le voyez-vous ? »

— « Une certaine candeur. La flamme de l'idéal. » Souriant sarcastiquement, il avança une main légère pour effleurer le menton de Candide. « Nous sommes encore tout chaud de notre stage d'initiation. Vous chassâtes le dinosaure ? »

— « Je ne sais s'il s'agissait d'un dinosaure, mais il était énorme... et combattif. »

— « Merveilleux. Et... que comptez-vous faire ici ? »

— « Je ne sais pas encore. Me racheter... » Candide n'avait pu se dominer. Il sentit qu'il avait commis une erreur.

— « Ah ! pas encore de défiance naturelle, petit. Méfiez-vous, ce monde est terriblement perspicace. » Puis, après un silence : « Quelle grande faute avez-vous commise ? »

Candide hésitait. « Je me suis mal exprimé. Je voulais dire... »

— « N'en dites pas plus... je connais votre histoire : *ils* n'envoient ici que les délinquants de votre espèce. » Il riait silencieusement. Il reprit : « Avouez donc : vous avez péché par orgueil. Votre attitude a révélé un penchant anormal pour l'indépendance. C'est laid et simpliste... et, de plus, contraire à la loi. »

Candide comprenait que l'autre plaisantait mais il croyait discerner un autre sentiment sous-jacent. Le vieil homme semblait tendu, fébrile par instants. Il se surveillait. Il répondit d'une voix pointue : « Pourquoi vous moquez-vous de moi ? Vous avez tort d'imaginer que je suis définitivement perverti : je me rachèterai... Je deviendrai un citoyen efficace, conforme. Je suis heureux d'avoir été affecté à cette époque difficile. Je veux m'aguerrir. »

Lamartine se pencha brusquement, les yeux brillants. Il prit Candide par le bras, et l'on sentait qu'il tremblait. « Cessons de nous amuser, » dit-il d'une voix rauque, « vous ne pouvez comprendre. Votre énergie est précieuse : ne la gaspillez pas. Vous pouvez nous être très utile. Venez ce soir au palais Pitti, le long du Grand Canal. Le portier vous mènera jusqu'à moi. N'oubliez pas : à neuf heures de Callisto. »

Le silence de la nuit n'était troublé que par le raclement sourd de la perche contre la coque de bois. L'eau noire s'ouvrait à regret, formant des remous indolents. Pas une lumière dans ce quartier éloigné de Paris-Venise. La gondole glissait le long des murs aveugles couverts de mousse. Le gondolier somnolait : il manœuvrait sa perche mécaniquement, les yeux mi-clos, forçat de

l'histoire condamné à vivre à jamais dans la même portion de simili-monde. Un irrécupérable.

Candide était anxieux de connaître le but de son escapade. Assis dans le fond de la cabine branlante, il observait l'étrange paysage qui bordait le canal. Le plan d'eau s'élargissait, longeant une file interminable de bâtisses colorées d'où provenaient les échos assourdis d'une intense activité nocturne. L'un de ces bâtiments surpassait les autres par son luxe de mauvais aloi : ce devait être le palais Pitti. On apercevait les fenêtres richement découpées, formant dans la brume d'insolites figures lumineuses. Le gondolier, sortant de sa torpeur, dirigea son embarcation vers un quai violemment illuminé.

Candide fut accueilli par un homme chamarré qui lui fit signe d'avancer. Il le suivit à travers un lacis de couloirs et d'escaliers, jusqu'à une porte dorée, qu'il ouvrit majestueusement en s'inclinant. Lamartine arpentait nerveusement le dallage polychrome. « Ah ! vous voilà enfin. Je vous attendais. » Aucune trace de l'ironie légère du matin. Un ton ferme, sans couleur. « Asseyez-vous. » Candide obéit, se laissant tomber dans un large fauteuil aux formes grotesques. Lamartine se tenait immobile, face à la verrière qui occupait tout le fond de la pièce. Il semblait hésiter. « Ainsi, vous désirez devenir un parfait citoyen, » commença-t-il, en détachant soigneusement les mots. Puis, baissant la voix : « Que savez-vous des autorités ? »

Candide resta perplexe. « Heu... rien. Les autorités sont les autorités... Grâce aux autorités l'ordre règne sur les mondes innombrables. »

— « Je sais, je sais, épargnez-moi le reste. Cela, c'est la leçon, la litanie. Je vous félicite pour votre mémoire et votre esprit d'à-propos... mais supposons que tout cela soit faux... »

Candide s'était levé. « Faux ? Que dites-vous là ? C'est un crime, une insanité. Si j'avais su... »

— « Si vous aviez su, vous seriez venu... car vous brûlez de lier connaissance avec mes petits secrets. »

— « Non, et vous mériteriez que... que... »

— « Que vous me dénonciez. Allez-y. Il ne manque pas de boîtes à suggestions sur ces mondes historiques. Approchez, plus près, là : vous en avez une. Il suffit de l'ouvrir, d'appuyer sur ce bouton, et de parler. En direct avec... les autorités. » Candide s'était approché, fasciné. La boîte était dissimulée dans un énorme coquillage de nacre verte. Doucement, le vieil homme reprit : « Ecoutez-moi, laissez-moi vous raconter. Vous exploserez en temps voulu... et vous agirez à votre guise. »

Candide était furieux, mais au fond de lui-même il devinait une impérieuse sensation de curiosité. Il décida d'écouter... Et cela en valait la peine.

« Donc, » reprit le vieil homme, essoufflé, « permettez-moi de conclure : nous avons acquis la certitude que l'organisation des mondes historiques n'était qu'une mise en scène destinée à faire admettre aux milliards d'êtres vivants la nécessité de se soumettre à des régimes extrêmement divers et implacables. Ce qui n'était qu'un jeu de société désabusée est ainsi devenu un procédé courant de gouvernement. Les autorités, que nul n'approche, ont compris qu'elles ne pourraient jamais gouverner efficacement une telle masse d'hommes. Elles ont donc rendu obligatoire, et civique, le système qui consiste à égailler sur des mondes étrangers la plus grande partie des humains. Elles sous-traitent, en quelque sorte, avec les autorités locales de pacotille, que la règle du jeu, admise religieusement par tous, rend infaillibles. » Candide tentait d'analyser ses sentiments. Un mélange complexe de désillusion, d'amertume, d'admiration, provoquait en lui une sorte de nausée.

Le vieil homme poursuivait : « Ainsi, sous prétexte d'éducation par le réalisme, les trois quarts de l'humanité sont neutralisés et donc privés de tout moyen d'action. La portion admise à vivre définitivement sur la planète-mère, où résident les autorités, est soigneusement sélectionnée... purifiée... Le procédé, bien qu'admi-

rable, n'est pas nouveau. Les autorités — partielles — de l'ancienne planète-mère ont toujours su se garder des dangers en puissance. L'art de gouverner est éternel, ce sont les moyens qui évoluent... Mais nous, qui vous accueillons, nous saurons franchir le Rubicon. »

— « Le Rubicon ? »

— « C'est une très vieille histoire, véridique... et exemplaire. Je vous la conterai un jour. » Puis, après un long silence : « Me croyez-vous, maintenant ? »

Candide était surexcité. « C'est monstrueux, » dit-il d'une voix blanche. « Les mondes historiques, leurs décors, leurs foules, leurs dangers... tout cela ne serait qu'un vaste terrain de parcours pour citoyens excités... un parc à bestiaux où l'on sélectionne les meilleurs sujets, où l'on emprisonne les autres... afin que la paix règne sur la planète-mère ? »

— « Vous y êtes. Nous y sommes. Passez-moi ce jeu de mots. C'est la raison pour laquelle, lorsque vous revenez de votre stage d'initiation physique, le premier, les autorités ont l'extrême amabilité de vous laisser choisir le style de votre second stage. Cela en dit long sur vos tendances profondes... »

Candide réfléchissait. « Ce deuxième voyage... *Ils* le nomment stage de confirmation. J'étais fier d'avoir choisi une époque romantique... Quel naïf ! Je comprends tout. *Ils* ne nous font connaître que des schémas simplistes des époques reconstituées. »

— « Eh oui, ami, l'Histoire est une science dangereuse... »

Candide arpentait la salle. « Il faut faire quelque chose. Soulever l'opinion, mobiliser tous ces braillards... »

— « Tout doux, sauvage : ce n'est pas si simple. » Il souriait. « C'est bien pour cela que je vous ai demandé de venir ce soir. Mais parlons un peu de vous. Vous n'avez pu cacher votre amour de l'indépendance. Les autorités doivent donc se défier de vous. Vous êtes condamné... ne protestez pas : *ils* ne croient pas à la rédemption ; la nature humaine, pour eux, est une structure sommaire. Vous avez intérêt à ce que nous réussissions. » Lamartine se frottait les mains. « Voyons : pour commencer, il faudra déve-

lopper en vous ce merveilleux sentiment d'indépendance. Nous allons transformer les effets de l'éducation réaliste en utilisant les moyens que les autorités mettent complaisamment à notre entière disposition. Tout un monde. Nous avons tout un monde pour vous former. Dès ce soir, vous irez au théâtre, où le spectacle affinera votre sentiment d'agressivité. On y joue la dernière tragédie de Victor Hugo. Il est des nôtres. Son œuvre exalte en nous la conscience du moi. Vous verrez autour de vous l'équipe des jeunes qui mordent à belles dents. Ils vous plairont par leurs outrances et leur fatuité. C'est utile, la fatuité, cela vous projette dans l'aventure. Vous parlerez à Baudelaire, Berlioz, Delacroix, Bonaparte... Dites-leur que vous me connaissez, cela vous ouvrira les cœurs... A bientôt. »

Candide cachait mal son émotion. Il courut derrière Lamartine qui s'engageait dans la galerie fleurie. « Excusez-moi... je voudrais vous poser une dernière question : vous... comment se fait-il que les autorités ?... » Il se tut, embarrassé.

— « Que les autorités ne m'aient pas fait disparaître ? Question judicieuse, ami. » Il prit une profonde inspiration avant de répondre : « Voyez-vous, mon petit, moi, je suis un raté. Oui. Un inefficace, j'en ai fourni la preuve dès le début de ma carrière d'agitateur. Je suis devenu pratiquement invisible pour les autorités. Je ne croyais à rien. Je n'avais pas votre fougue... et, de plus, je pratiquais volontiers l'ironie. Epave flottante, j'ai pu franchir tous les écueils, atteignant ce bel âge qui vous en impose. Aujourd'hui je vivote... j'écrivote... je place mes œuvres filandreuses de porte en porte : je n'inquiète pas. Retenez ceci, petit : seuls les passionnés inquiètent les pouvoirs, s'ils sont, en plus, efficaces. »

Respectant le programme de formation mis au point par Lamartine, Candide sollicita et obtint un laisser-passer pour un troisième stage, dit de perfectionnement. Il lut sa carte : France, axe historique 1789. Epoque révolutionnaire ! Climat propice aux perfectionnements de toutes sortes.

Dès son intégration historique, il se rendit chez son précepteur. Il allait à pied par les ruelles montantes de la ville. L'habit à col rigide qu'il avait revêtu lui donnait une allure d'automate archaïque. Des cortèges hurlants parcouraient les rues. Hérissés de piques et d'armes tranchantes. Bonne école, pensait-il, action directe, décisions foudroyantes... réactions automatiques. Le vieux Lamartine ne s'était pas trompé : ici, on se battait tous les jours, on mourait et on tuait dans l'enthousiasme. Il se battrait lui aussi, apprenant à exiger de son corps le comportement qui impose. Il forgerait sa foi pour le grand jour où, tous ensemble, ils jetteraient bas les assises de la planète-mère.

La porte était vermoulue ; il frappa discrètement. Un maigre jeune homme ouvrit immédiatement, pâle et voûté dans une redingote élimée. Il regardait Candide d'un air morne. « Que voulez-vous ? »

Candide fut décontenancé. « Je voudrais voir Marat. C'est Lamartine qui m'envoie, il paraît qu'on aura besoin de moi ici... »

— « Ça m'étonnerait. Il est là-haut, dans sa baignoire. C'est urgent ? »

— « Oui, je dois repartir ce soir pour Vincennes. »

— « Bon. Montez, c'est au bout du couloir. »

Marat était laid, mais on l'admirait : il avait la foi. Il jeta un bref regard sur le visiteur intimidé. « Qui vous envoie ? » lança-t-il d'une voix coupante.

— « Heu... Lamartine, époque romantique. »

— « Ils n'ont pas encore eu sa vieille peau ? »

Candide était choqué. L'idole semblait trop typée. Il répondit avec assurance : « Non. Il m'a expliqué : ils ne se méfient pas de lui. »

— « C'est ce qu'ils disent tous. Puis un beau jour... couic. »

— « Monsieur Marat... »

— « Appelle-moi citoyen : ça fait plus vrai... en tout cas plus conforme. On pourrait nous écouter. »

— « Citoyen Marat, je voudrais servir. Lamartine m'a mis au courant. Je ne peux supporter qu'on nous trompe à ce point. »

— « Tu en verras bien d'autres, jeunot. »

— « Je pense que je puis être utile. A l'époque préhistorique j'ai eu... heu... mon dinosaure tout seul. »

— « Tout seul ? Et le social, qu'en fais-tu ? »

— « C'est ce que Lamartine m'a dit. J'ai commis une erreur. »

— « Ce qui signifie que tu es fiché. C'est tout ce qu'il trouve à m'envoyer, le vieux ? »

— « Il a dit aussi que, de toute façon maintenant, cela n'avait plus d'importance parce que la révolution était proche. »

— « Il a dit ça ? Splendide. Et qui fera la révolution ? »

— « Nous. »

Marat se renversa dans sa baignoire en riant aux éclats. Puis il redevint sérieux, brusquement. « Pas d'histoires. Je ne suis pas fou. Tu vas plonger dans la nature. Choisis le premier cortège qui passera dans cette rue, va te noircir le nez, fais tes preuves... et reviens me voir lorsque tes habits seront des loques. Les gandins, moi, je n'en ai que faire. As-tu un nom ? »

Candide bomba le torse. « Oui, depuis hier. »

— « C'est toujours ça de gagné. Cependant, méfie-toi : les autorités acceptent de te donner un nom le jour où elles te connaissent parfaitement... et un nom, c'est parfois une sentence. » Il partit d'un grand éclat de rire. Crispant. « Quel est ton nom, citoyen ? »

— « Robespierre, l'incorruptible. »

Marat eut une sorte de tic nerveux. Sa main s'était crispée sur le bord de la baignoire.

— « On te demande, citoyen Marat, je fais monter. » C'était le maigre jeune homme qui appelait du palier. Robespierre pensa qu'il était temps de se retirer. Il s'inclina sans mot dire devant un Marat toujours muet et se jeta dans l'escalier étroit. Il dut se plaquer au mur pour laisser passer une jeune et belle personne qui montait résolument. Le jeune homme, qui la précédait, ouvrit la porte de la salle de bains et annonça : « Une visite, citoyen Marat. »

— « Fais entrer, imbécile ! »

Elle commença d'une voix décidée : « Je m'appelle Charlotte Corday et je viens pour... »

Robespierre sortit dans la rue. C'était le 8 Thermidor.

Lamartine revenait d'un concert particulièrement brillant lorsqu'il apprit que les autorités le convoquaient sur la planète-mère. Il eut un instant de panique. Puis l'expérience de la vie publique lui permit de reprendre le dessus. C'est parfaitement lucide qu'il fut introduit auprès des représentants mécaniques des autorités. « Il va falloir jouer serré, » pensa-t-il fugitivement lorsque l'écran s'alluma.

Ce ne fut pas long. Lorsqu'il ressortit dans la lumière, il tenait une nouvelle carte d'affectation : grande et brillante, du genre de celles que les autorités réservaient aux esprits complexes. Il était satisfait de ses petites stratégies ; il avait joué de l'ironie avec brio, s'était montré particulièrement subtil dans l'exégèse des comportements... Il regarda sa carte de plus près. Affectation : Athènes, époque politique. Nom d'intégration : Socrate.

Le soir tombait sur cette zone de la planète-mère. Les rubans transporteurs, par milliers, formaient sur le ciel rouge la plus belle, la plus parfaite des toiles d'araignée.

PIERRE

BARBET

Des ossements dans une épave

D'UN geste brusque, Czirw arracha la bande qui venait de sortir de l'ordinateur. Il l'examina un instant, puis la plaça devant moi et s'écria : « Eh bien, ma chère Lwaa, nous ne sommes pas venus pour rien ! Cette planète est habitée... » Ce disant, il posa familièrement son bras sur mon épaule et, se penchant comme pour mieux voir, approcha sa tête de la mienne.

Instinctivement, j'eus un geste de recul : ce gros vicieux ne manquait jamais une occasion de me faire des avances... Je ne suis pas bégueule mais je n'aime pas Czirw ; d'abord, je trouve qu'il sent mauvais : un de ces jours je lui offrirai quelques litres de déodorant, et puis je déteste ses manières visqueuses. Si seulement il disait ouvertement ce qu'il désire, mais non ! Toujours des sous-entendus... Ah ! j'avais tiré un

© 1971, *Fiction et Pierre Barbet.*

mauvais numéro le jour où l'Office de Prospection des Planètes Habitables me l'avait donné comme équipier !

Enfin, le tout était de se tenir à distance. Après cette mission, je demanderais mon transfert sur un autre astronef d'exploration. Une chose était sûre : cette planète grouillait de vie et ses habitants possédaient là un endroit de choix pour prospérer. Restait à savoir s'ils étaient très évolués. Je suggérai donc : « Il va falloir les examiner avec soin, car leur présence à proximité de notre planète Ywwor risque de présenter un danger le jour où ils se décideront à explorer l'espace. »

— « Exact ! Mais avant tout soyons discrets. Si ces gens-là possèdent une technologie avancée, l'affaire sera du ressort de nos escadres. Un bombardement à saturation sera nécessaire ; une centaine de bombes au cobalt devraient suffire. Je vais déclencher le dispositif d'invisibilité. » Du coup il ôta son bras, ce qui me permit de respirer un peu, et s'en alla pianoter sur le clavier du tableau de bord.

Lorsque nous nous déplaçions sans cesse dans le temps sur une courte période, l'oscillateur temporel rendait notre astronef absolument indétectable. Toutefois, nos compensateurs pouvaient prendre des photos en gros plan, ce qui allait nous permettre de savoir où en étaient ces gens au point de vue scientifique. Une heure de vol en rase-mottes éclaircit la question. Pas de villes, aucune usine, pas la moindre trace de culture ni d'élevage : nous étions arrivés à temps !

— « Des sauvages, » constata Czirw, « mais tu as pu noter comme moi que pas mal d'entre eux ont déjà acquis la station debout. Une fois qu'ils sont devenus bipèdes, le cerveau peut se développer rapidement. Encore un siècle ou deux, et ils découvriront la roue. »

— « Oui, tu as raison, » approuvai-je. « Plusieurs espèces possèdent des mains préhensiles, ce qui les amènera à fabriquer des outils. Il n'empêche que j'aurais bien aimé savoir quelle race aurait accédé la première à l'intelligence : les carnivores ou les herbivores ? »

— « Voilà bien une réflexion de biologiste ! Quelle importance, puisque de toute manière nous devrons les supprimer... ? »

— « Je sais... Cela ne m'empêche pas de le regretter. Moi, je trouve le Conseil trop pusillamine : un examen systématique de ces primitifs pendant quelques centaines d'années éclairerait énormément le processus de l'évolution qui, malgré tout, reste mystérieux ! »

— « Et après ? Quel intérêt ? Nous autres Zzorgs avons déjà assez de problèmes sur notre propre planète sans aller nous occuper des autres. »

— « Hélas, tu as raison ! Seul un contrôle draconien de la natalité nous permet de survivre. Quel dommage de ne pas pouvoir transporter ici quelques millions des nôtres. Quel paradis ! Juste assez chaud, un état hygrométrique de l'air parfait, des plantes à profusion pour nourrir les herbivores... Des métaux en abondance... »

— « Bah ! Le Conseil enverra sans doute quelques colons comme d'habitude : le transport en masse d'une partie de la population d'Ywwor serait impossible ; il faudrait des milliers d'astronefs. Cependant, si tu le désires, je peux te faire affecter à la mission scientifique dont je ferai partie ; j'en ressentirais une grande joie. »

Tu parles, plutôt crever... songeai-je. *Seule avec ce gros satyre, non merci !* Je répondis pourtant d'une voix suave, car il fallait ménager cet obsédé sexuel qui avait des relations bien placées : « Oh ! ce serait merveilleux, Czirw ! Je crains, hélas, que ce ne soit impossible, car je dois effectuer un stage au laboratoire du professeur Sorx... »

Cet immonde salaud eut l'air si déçu qu'il me fit presque pitié. Il grogna d'un ton mélancolique : « Quel dommage ! Enfin, tu pourras peut-être me rejoindre après... »

Oui, cause toujours. Je ferai des pieds et des mains pour filer le plus loin possible de ta sale trogne de satyre... « Bien sûr ! » m'écriai-je. « Il suffira de patienter deux ou trois ans... »

Cela sembla le rasséréner : il pensait sans doute pouvoir trousser quelques émigrées, en attendant, pour se consoler ! Il reprit d'un ton badin : « En attendant ces jours heureux, il nous faut décider de la manière dont nous allons supprimer ces primitifs. Je songeais à une aspersion d'hormones stérilisant les mâles. Qu'en penses-tu ? »

Rien qu'à voir sa tête, j'imaginais le plaisir qu'il éprouvait à cette perspective, mais je le fis rapidement déchanter. « Tu oublies l'action rémanente de cette substance ? Nos colons risqueraient d'en subir les effets. »

— « Ah ! c'est exact ! Alors, que dis-tu d'un excitant qui les amènerait à s'entretuer ? »

— « Pas mal... Seulement nous n'en possédons pas un stock suffisant. »

Czirw vérifia méticuleusement cette assertion sur la mémoire de l'ordinateur, ce qui eut le don de me mettre hors de moi. Comme si j'avais l'habitude de dire des choses en l'air ! Puis il approuva : « Très juste. Décidément tu es aussi charmante que compétente, ma chère Lwaa ! J'avoue être à court d'idées : as-tu une suggestion à me faire ? »

Je fis mine de réfléchir, histoire de le faire languir un peu, puis je déclarai : « Cela me paraît assez simple : utilisons un défoliant. »

Ce gros butor ne réalisa absolument pas. Il prit un air profond et grogna : « J'avoue ne pas comprendre... »

— « C'est pourtant assez simple, » repris-je. « Avec un défoliant et un herbicide, les plantes disparaîtront pendant un an ou deux. Du coup les herbivores s'éteindront. Alors, comme les carnivores n'auront plus de quoi manger, ils se rabattront sur leur propre progéniture, puis s'entretueront... »

— « Subtil... » fit Czirw, admiratif. « Bien entendu nos réserves de ces produits chimiques sont suffisantes ? »

— « Evidemment, sans quoi je n'en aurais même pas parlé ! »

— « Et leur action est assez brève, ce qui permettra à nos colons de revenir s'installer ici ! Ma chère, il faut que je t'embrasse. »

Je dus à contrecœur subir le contact répugnant de ses lèvres lippues sur ma joue, puis nous nous mîmes au travail.

Le dispositif d'invisibilité fut stoppé et l'astronef commença à survoler les continents de cette malheureuse planète. Parfois j'apercevais un de mes pauvres congénères qui dressait la tête lorsque notre engin passait au-dessus de lui et je ne pouvais m'empêcher de m'apitoyer sur son sort... Décidément je n'aimais guère cette affectation : chaque année les nouveaux promus de l'Université devaient faire un stage dans la flotte et, en tant que biologiste diplômée d'écologie, j'avais dû partir sur un vaisseau prospecteur, au hasard dans la galaxie, pour une exploration systématique des étoiles de notre système. Une vie libre : personne ne savait où nous étions et personne ne s'en souciait, mais en contrepartie il fallait effectuer un génocide de mes semblables.

Notre appareil resta en orbite d'attente quelques mois afin de constater les effets des mesures que nous avions prises. Bien entendu, tout se passa comme prévu : trois mois suffirent pour liquider la faune gênante de cette planète.

Hélas, malgré les antigénésiques dont je l'abreuvais insidieusement, mon collègue ne cessa de m'importuner de ses avances. Chaque jour il se faisait plus pressant et, lorsque je me reposais, je devais m'emfermer à double tour dans ma cabine. C'est dire avec quel soulagement je vis arriver la date de notre retour.

Ma seule consolation consiste à enregistrer avec soin les péripéties de notre cohabitation sur une bande magnétique. Quelle honte pour les Zzorgs d'avoir donné le jour à un pareil individu !

Maintenant, nous avons mis le cap sur Ywwor. Plus que cinquante jours dans le subespace et j'en serai débarrassée... Heureusement, car j'ai les nerfs à bout ! S'il m'approche, je le détruis...

Les archives secrètes de la Confédération Solaire contiennent un certain nombre d'histoires assez curieuses et souvent effrayantes. Celle-ci est l'une des plus étranges.

Lors du troisième voyage effectué dans le subespace, le commandant Lodell repéra une épave dérivant non loin de son astronef. Il réussit à l'accoster et l'équipe envoyée à bord fit une extraordinaire découverte ; deux squelettes se trouvaient dans le poste de commande. Ils tenaient encore dans leurs mains des armes inconnues qui ne laissaient aucun doute sur ce qui s'était passé : ces astronautes s'étaient entretués.

Jusque-là, rien de vraiment sensationnel. Mais l'examen des ossements ne laissa aucun doute sur la race de ces navigateurs étrangers. Il s'agissait de sauriens assez proches des cératosaures, ces dinosaures carnivores, taille mise à part, car ils n'atteignaient guère que trois mètres de haut.

La plupart des instruments tombaient en poussière, ce qui prouvait qu'ils se trouvaient là depuis des centaines de millions d'années. Pourtant une bande magnétique découverte dans une cabine fut ramenée sur Terre et, après des années d'efforts, les linguistes réussirent à la déchiffrer. Elle apprit ainsi aux humains comment les grands sauriens avaient disparu de leur planète alors que rien ne permettait d'expliquer ce total génocide. Cela donna beaucoup à penser aux biologistes qui, pour la plupart, étaient persuadés que seuls les mammifères pouvaient donner le jour à des créatures intelligentes.

Il est vrai que bien des savants mettent en doute la traduction de la bande magnétique qu'ils qualifient de « belle infidèle ». Par contre, personne ne prétend que les photographies ramenées par le commandant Lodell aient été truquées. Les ossements, hélas, sont tombés en poussière dès qu'on y a touché, ce qui a interdit aux paléontologistes de les examiner.

Maintenant, tous les astronefs envoyés en exploration sont dotés d'un puissant armement, car les descendants des Zzorgs naviguent peut-être encore dans les parages de la Terre, et ce jour-là...

Mais il s'agit d'une autre histoire.

GEORGES GHEORGHIU

Un homme aux anges

« VOTRE nom ? »

— « Comte. François Comte. »

— « Prénom de votre femme ? »

— « Marie. »

— « Prénoms de l'enfant ? »

— « Eh bien, il faut faire plaisir à la famille, n'est-ce pas ? D'autant que... Enfin, je me comprends. Et j'ai décidé de lui donner les prénoms de tous ceux qui vivent encore chez nous : mon père, mon grand-père... »

— « S'que vous voulez que ça me fasse ? Alors, ces prénoms ? »

— « Eh bien, ça donne : Isidore comme son aïeul, Auguste comme son grand-père, François comme moi, et Marie comme sa mère. »

L'employé de mairie transcrivait d'un air las. « Isidore, Auguste, François, Marie... Comte... Tiens, c'est drôle, » fit-il en relevant la tête. « Ça me rappelle quelque chose. »

© 1971, *Fiction et Georges Gheorghiu.*

— « Eh oui, » dit l'heureux père avec un sourire triomphant. « Isidore, Auguste, François, Marie, comme l'Autre, le Grand ! » Sa conviction affichait les majuscules, car chez les Comte on était libre-penseur de père en fils, comme d'autres sont rois.

C'est ainsi que, parvenu à l'âge adulte, monsieur Isidore Auguste François Marie Comte ne renia pas la philosophie de ses ancêtres et devint membre actif de l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste (section française). Il aurait pu, comme l'Autre, le Grand, écrire un cours de Philosophie Positive, un Discours sur l'Esprit Positif, un Système de Politique Positive, et même un Appel aux Conservateurs. Il n'en fit rien, par modestie.

Quand il commença de perdre ses cheveux, il devint secrétaire du bureau de la section locale de la section française de l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste. Il l'était toujours quand il les eut tous perdus. En 1957, pour le centenaire de son illustre patronyme, il accéda à l'honorariat et son estomac fléchissait doucement par-dessus sa ceinture. Il ne pensait pas alors que la vie lui réservât d'autre surprise.

Or, ce matin-là...

Ce matin-là, monsieur Auguste Comte, dont nous oublierons tout de suite les trois autres prénoms qui ne lui servaient pas, leva ses yeux vers le ciel, ainsi qu'il arrive à n'importe qui de le faire à propos de rien, et eut la surprise d'y voir un ange.

Cela lui causa un choc.

Il ne voulut pas croire un seul instant à la réalité du phénomène, car passée la première émotion d'un étonnement quelque peu compréhensible, ses modes habituels de concevoir ou d'appréhender les faits lui revinrent aussitôt. Il accusa sa digestion lourde, car il avait banqueté la veille, sa fatigue visuelle, les soucis du bureau, tout, tous et n'importe quoi. Puis il se rendit à l'évidence, comme on écrit dans *France-Soir*, la plus improbable pour un homme comme lui : un ange se tenait immobile au-dessus de sa tête.

Ce n'était certes pas une vision rassurante. L'ange était imposant, hautain, énorme, impavide. Il ne ressemblait en rien aux compositions picturales ou sculpturales des artistes de la Renaissance, et moins encore à ceux qu'imaginent les mystiques rétribués à Hollywood aux dix commandements de Cecil B. De Mille. L'ange semblait plutôt sorti d'une fresque toltèque, avec son corps massif revêtu d'une sorte d'aube grise et sa tête démesurée aux yeux glauques et globuleux. Des rayons incarnats le couronnaient, lui constituant une manière de diadème. Il ne possédait point d'ailes, et monsieur Auguste Comte en éprouva quelque déception. Il eût préféré que cet ange-là fût en tout point semblable à ceux auxquels l'iconographie traditionnelle l'avait conditionné.

Mais, bien que monsieur Auguste Comte eût passé son existence à nier les anges et les dieux, aucun doute ne lui était cependant octroyé. Il s'agissait bien d'un ange, il est des choses que l'on sait sans qu'une seule explication fût à fournir.

Monsieur Auguste Comte regardait l'ange, planant à dix pieds du sol, presque au zénith de sa calvitie, et l'ange ne le regardait pas, ne paraissait pas même le remarquer. L'ange immobile ignorait complètement monsieur Auguste Comte, né en 1909 dans le Limousin. Il se contentait d'être là, majestueux, silencieux. Monsieur Auguste Comte se sentit un peu ridicule, avec son estomac visible, ses varices et son ornement hippocratique héréditaire, et il souffrait du contraste que l'ange lui opposait.

Auparavant, jamais Monsieur Auguste Comte ne se fût qualifié lui-même de « ridicule », personne même n'en aurait eu idée, et surtout pas ses amis de l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste, section française. Monsieur Auguste Comte était connu comme un citoyen honorable, payant régulièrement ses impôts, fidèle dans ses opinions comme dans ses amitiés.

Il était encore très tôt. Monsieur Auguste Comte aimait à se lever tôt et arpenter sa rue, une rue calme, sans voitures, sans commerçants, une vraie rue de province arriérée. Eût-on cru être si près de Paris ? Les oiseaux s'ébattaient d'un bout à l'autre de

l'année dans les branches des tilleuls et des platanes, en ce moment le printemps léger faisait reluire toutes les feuilles, toutes les écorces, toutes les herbes et les fleurs, et les volets des pavillons sans grâce de cette rue banlieusarde.

Monsieur Auguste Comte fut heureux que celle-ci soit encore déserte : il n'est pas facile d'expliquer à ses voisins la présence d'un ange au-dessus de sa tête. Il prit soudain conscience que les oiseaux n'emplissaient pas l'air, ce matin, de leur tapage habituel. Tout était silencieux et immobile, tout s'identifiait ou s'accordait à l'ange. Monsieur Auguste Comte ne s'imagina pas du tout que le Très-Haut l'avait distingué au point de lui dépêcher un ange. Monsieur Auguste Comte était du reste trop peu coutumier de la métaphysique pour cela. Au surplus, il ne concevait pas qu'un ange pût lui déclarer : « Monsieur Comte, je te salue, le Seigneur est avec toi, et le fruit de tes entrailles est béni. » Monsieur Auguste Comte eût même trouvé cela fort inconvenant.

En homme raisonnable, il pensa simplement que la présence de l'ange perturbait ses habitudes, et que celui-ci ne s'était pas dérangé pour le seul plaisir de le voir prendre le frais au sortir de chez lui. Monsieur Auguste Comte adressa donc à l'ange un petit signe de tête, pour lui signifier qu'il l'avait bien vu, et même, à la rigueur, qu'il le saluait. Apparemment, l'ange manquait de civilité, car il demeura immobile, ses gros yeux brillants perdus dans le lointain. La situation commençait à devenir gênante. Peut-être par mimétisme — mais Monsieur Auguste Comte n'en eut pas conscience — il croisa les bras. Puis il s'adressa directement à l'ange : « Que me veux-tu ? »

On objectera que, devant un visiteur de cette qualité, monsieur Auguste Comte eût raisonnablement dû employer le voussoiement, prononcer une phrase fort longue et bien scandée, qui puisse le cas échéant passer à la postérité, mais le fait demeure : monsieur Auguste Comte croisa les bras, dressa la tête, non par orgueil mais par nécessité, et questionna abruptement : « Que me veux-tu ? »

Son extraordinaire vis-à-vis était aussi peu loquace que civil. Il dédaigna totalement la question de monsieur Comte. Les rayons rouges ne modifièrent en rien leur brillance, les plis de l'aube semblaient être de pierre. Les oiseaux continuaient à se cacher dans les feuillures neuves, le soleil montrait tout doucement son gros visage des beaux jours, caressant les façades ternes et les tuiles délavées des toitures. Des volets claquèrent un peu plus loin, et les rites des hommes se manifestèrent : réveils au timbre grossier, ronronnements de rasages hâtifs, odeurs des cafés au lait envolées des cuisines. Nul ne savait que monsieur Auguste Comte venait de recevoir la visite d'un ange.

Monsieur Auguste Comte trouvait, quant à lui, que l'ange faisait bien le mystérieux. Après tout, monsieur Auguste Comte n'avait rien demandé au Ciel — et surtout pas la présence d'un ange — il avait son métier, des occupations, et si l'ange ne se décidait pas à parler, s'il avait l'éternité devant lui, monsieur Auguste Comte n'en pouvait dire autant. Qu'il lui explique donc ce qu'il venait faire dans sa rue, au-dessus de sa tête, sans quoi : au revoir, j'ai autre chose à faire.

L'ange n'entendait-il rien des discours que lui tint monsieur Auguste Comte ? Sans doute. Il ne dit, ne fit strictement rien. Excédé, monsieur Auguste Comte haussa les épaules et rentra chez lui pour prendre son chapeau, sa serviette, embrasser Hélène et gratter le chat derrière les oreilles. Il ne se retourna pas, ne leva pas la tête. Hélène n'était pas une femme curieuse. Ni poltronne d'ailleurs. Elle n'appelait personne au secours quand il fallait tuer une araignée, surtout si elle n'était pas trop grosse. Elle fut tout de même un peu saisie d'apercevoir un ange, horizontalement (les plafonds modernes sont bas), au-dessus de la tête de son mari. « Qu'est-ce que tu as donc là ? » s'exclama-t-elle.

— « Tu le vois bien, c'est un ange. »

Hélène remarqua que ce phénomène n'était pas très naturel, et monsieur Auguste Comte en convint. « Il est venu comme ça, de lui-même, ce matin. Il me suit partout et se refuse à prononcer le moindre mot. Que veux-tu que j'y fasse ? »

Hélène se vantait volontiers de son esprit logique. « Il t'est impossible d'aller au bureau en sa compagnie. Je vais téléphoner que tu es malade, que tu as le rhume des foins. »

Monsieur Auguste Comte acquiesça. Puis il pensa que l'ange finirait peut-être par se lasser de lui. Il descendit à la cave, remonta dans les chambres, grimpa jusqu'au grenier. L'ange planait sur lui, comme une feuille d'automne qui ne se décide pas à choir sur l'humus terminal. Même le coin intime, comme on disait autrefois, ne modifia en rien son comportement. Monsieur Auguste Comte se fatigua le premier. Il ôta son chapeau, rangea sa serviette, Hélène se rendit chez la voisine pour téléphoner, et l'ange suivait monsieur Auguste Comte absolument partout, comme s'il lui était relié par quelque invisible lien.

La matinée fut un désastre — au plein sens étymologique du terme : les astres n'étaient pas favorables. Hélène ne pouvait se retenir de regarder l'ange, ou son mari, à la dérobée. Cela fut cause que le rôti brûla et que les carottes attachèrent. Monsieur Auguste Comte tenta d'effectuer quelques menues besognes : cette journée saugrenue qui survenait, loin du bureau, ne fallait-il pas l'utiliser ? La prise électrique du fer à repasser, le plâtrage sous l'évier, absorberaient en outre toutes ses pensées. Hélas, hélas, hélas ! Il ne réussit qu'à faire sauter les plombs, salir la cuisine et perdre son temps. Aussi, comment avoir le cœur à ce que l'on fait sous l'égide d'un ange ? Une maxime de Confucius lui revint en mémoire :

Si tu rencontres un ami sur ton chemin, appelle-le joyeusement et serre-le dans tes bras ;

Si tu rencontres un ennemi sur ton chemin, appelle-le, et vide ta querelle ;

Si tu rencontres un dieu sur ton chemin, précipite-toi dans le fossé, de crainte qu'il ne te voie.

Monsieur Auguste Comte songea bien qu'un ange, même aussi majestueux que celui-ci, n'était pas un dieu. Il n'empêche qu'il donna raison, du fond du cœur, à ce Kong Fu Tséou que les affreux

Jésuites avaient latinisé. Ensuite, il pensa que ce pourrait être un fructueux thème de discussion lors de la prochaine séance de l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste, section française — mais comment s'y présenterait-il avec son ange ? Il s'abîma ainsi en réflexions diverses qui demeuraient stériles.

Hélène et lui ne mangèrent qu'à peine, se parlèrent encore moins. L'ange rasait le plafond, sa tête énorme contre le lustre. A la fin, monsieur Auguste Comte repoussa son assiette inutile. « Ce n'est plus possible, » s'écria-t-il, « ça ne peut plus durer. Et me faire ça, à moi ! »

— « Tu as raison, » enchérit Hélène en se levant à son tour. « Il faut le faire partir d'ici. Qu'il aille chez les voisins, chez l'archi-prêtre, tiens, il n'habite pas loin d'ici. Mais qu'il nous fiche la paix. » La vérité me contraint à avouer qu'Hélène se servit d'un mot plus sonore, et qu'il fallait que son émotion fût bien grande pour qu'elle manquât autant à sa réserve habituelle.

Hélène ouvrit toutes grandes les fenêtres, dans l'espérance qu'un courant d'air permette à l'ange de dériver à l'extérieur. L'ange n'en fut pas incommodé, les rayons de sa tête, toujours aussi rouges, se mêlaient harmonieusement aux bras de la suspension. Elle cria, intimant à l'ange l'ordre de partir, lui affirmant qu'il n'avait pas le droit de s'immiscer ainsi dans la demeure de gens respectables. L'ange ne manifesta nulle réaction, pas même d'impatience. Hélène se saisit finalement d'un balai : inutilement.

Lors, un grand abattement s'appesantit sur elle et son mari. La radio des voisins couinait une musique vibraphonique, électrique et sérielle, et ses lamentations aiguës ressemblaient à celles du chœur antique sur les gradins de Delphes. Dans un reniflement tragique, Hélène se retira dans sa chambre pour pleurer, et peut-être se lamenter sur le mode électro-delphique. Monsieur Auguste Comte feignit une fois de plus d'ignorer son inconcevable visiteur, puis il tenta de le vexer en se plongeant dans la saine lecture du Bulletin Humaniste de l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste (section française). Un seul coup d'œil lui apprit la vanité de ses

efforts : l'ange planait au-dessus de lui, marmoréen, fatal et encombrant.

Monsieur et madame Comte ne dînèrent pas, ne regardèrent pas la télévision. Ils n'osaient plus même se parler. Quand ils se rendirent dans leur chambre, l'ange les y suivit. Hélène eut l'espoir que l'ange détournerait ses yeux immenses et ronds, que sa pudeur ne supporterait pas le spectacle d'une femme se dévêtant en sa présence. Elle se déshabilla donc courageusement et regretta en même temps de n'avoir pas trente ans de moins, des courbes en plus — et la vanité de son sacrifice.

Par bravade, monsieur Auguste Comte décida d'être tendre, mais il maugréa bientôt sur la fragilité des espérances humaines quand approche l'âge de la retraite.

Ils s'endormirent enfin, baignés dans une lumière froide et rouge, et quand ils s'éveillèrent l'ange était toujours là.

•

Hélène dit : « Ces choses-là n'arrivent qu'à toi. » Rien de péjoratif ni d'agressif dans cette phrase. Une constatation, sans plus. Hélène, en fait, venait de se livrer à une enquête. Enquête fort discrète, et difficile ! Il est inimaginable de se rendre chez ses voisins pour leur demander, le plus naturellement du monde : « Et votre mari, comment va son ange ? » D'autant que les gens pourraient se méprendre et que cela causerait des complications infinies. Mais, de coups de sonde en confidences, il lui fallut bien en prendre son parti : seul monsieur Auguste Comte était doté d'un ange. Les informations à la télévision ou à la radio ne dénonçaient aucune apparition, pas même à Rome. « Mais qu'est-ce que tu as fait pour mériter une chose pareille ? » Et le regard soudain plein de soupçon : « Es-tu entré dernièrement dans une église ? »

Monsieur Auguste Comte se cabra. « Hélène ! » Une telle supposition le laissait sans voix. Il balbutia enfin : « Ai-je une tête à fréquenter de tels endroits ? » Hélène convint que non. « Et puis, » ajouta-t-il, l'index pointé vers le plafond, « est-ce qu'*il* ressemble à une bondieuserie de Saint-Sulpice ? »

« Qui aurait pu concevoir, » ajouta-t-il plus tard, « que je serais un jour affublé d'un ange ? Si jamais on l'apprend, on va transformer la maison en lieu de pèlerinage. Et on flanquera ma statue au milieu d'une fausse grotte, avec des béquilles et des chapelets ! » Il en frémissait d'horreur. Plus pratique, Hélène lui fit remarquer qu'avec les billets vendus à l'entrée, ils seraient tous deux assurés d'une retraite décente : après tout, monsieur Auguste Comte n'était pas assimilé aux cadres.

Précisément, un de ceux-ci vint s'enquérir de sa santé. Hélène le reçut sur le pas de sa porte, tandis que monsieur Auguste Comte et son ange se dissimulaient ensemble dans un placard, sous l'escalier. « Nous avons beaucoup de travail en ce moment, » affirmait le cadre. « Le directeur, monsieur Poinsot, insiste pour que monsieur Comte reprenne au plus tôt ses activités, demain si possible. Un rhume des foins, ce n'est pas si grave ! » Et il ne consentit à partir que sur la promesse d'Hélène que son mari se rendrait au bureau le lendemain matin.

— « Il faut donc que tout soit rentré rapidement dans l'ordre, » décida-t-elle. « Un ange, c'est religieux, ou sans cela ça ne serait pas un ange. Je vais chercher l'archiprêtre, tant pis si ça fait jaser les voisins. On trouvera bien quelque chose à leur dire. » Monsieur Auguste Comte était trop éprouvé pour s'opposer aux volontés de son épouse. Il accepta.

Hélène eut besoin de beaucoup de diplomatie pour décider l'archiprêtre. Cette histoire d'ange ne lui plaisait guère, il n'en avait pas l'habitude, et il ne se fit pas faute de noter que ni monsieur Auguste Comte ni sa femme n'appartenaient à son troupeau. Cette dernière phrase inspira Hélène : peut-être que le ciel en personne se manifestait pour que la brebis égarée rentrât au bercail ?

L'argument fut décisif et emporta la décision. Mais, quand le prêtre vit l'ange, il eut un haut-le-corps. Hélène n'avait pas manqué, chemin faisant, de l'avertir, mais jamais il n'eût pensé qu'un ange pût arborer une tête pareille. Il frémit en se représentant le

visage du démon, si un ange dans toute sa gloire se présentait ainsi. Il eût montré moins d'embarras, somme toute, devant Bélial ou Béhémoth. Quant à faire partir le céleste visiteur, inutile d'y songer. « Mon cher ami, » déclara-t-il en substance, « puisque le Ciel, dans son infinie bonté, vous a gratifié d'un ange, gardez-le. Songez que vous êtes la preuve tangible de l'existence de Dieu. »

Monsieur Auguste Comte argua que l'ange n'était que la preuve de l'existence des anges — pas même : de sa propre existence à lui, mais l'archiprêtre s'indigna devant cette hérésie, se prosterna devant l'ange, lequel ne l'avait pas honoré d'un sourire, et claqua la porte derrière lui.

— « Décidément, on ne peut jamais rien attendre de ces gens-là. Appelle-moi plutôt Duval : nous aurions dû commencer par là. » Duval était le médecin attitré de la famille. On le fit venir, sans oser toutefois l'informer à l'avance du genre de maladie dont souffrait monsieur Auguste Comte, lequel soupçonnait le Codex d'ignorer par surcroît l'*insania angelica.*

— « Vous en avez un drôle d'éclairage, » remarqua le Dr Duval quand il pénétra, le soir, chez son patient. Monsieur Auguste Comte se tenait en effet dans la pénombre, la pièce lui paraissant bien assez éclairée par la luminescence angélique. Les deux hommes se serrèrent la main. « Alors, comment ça va ? »

— « Pas mal, merci, et vous ? » répondit monsieur Auguste Comte avant de réfléchir. « C'est-à-dire... » ajouta-t-il aussitôt, et il leva le doigt vers le plafond, en un geste qui devenait coutumier. Au même moment, Hélène tournait le commutateur.

— « Tiens donc, » s'exclama le médecin, « qu'est-ce que vous avez là ? »

— « Vous le voyez bien, » maugréa monsieur Auguste Comte. « C'est un ange. »

— « En effet, en effet... Il est certainement hypermétrope, mais c'est un ange tout de même... Comment cela vous est-il arrivé ? »

— « Si vous croyez qu'on sait comment ces choses vous arrivent ! C'est comme le coryza. »

— « Vous avez essayé les compresses ? »

— « Ça ne servirait à rien, » murmura Hélène d'un ton découragé. « Même avec un balai on ne parvient pas à le faire partir. »

— « C'est ennuyeux, » dit le médecin. « Peut-être qu'un bon bain de pieds bien chaud... »

— « Enfin, docteur, » s'écria Hélène qui s'impatientait, « est-ce que vous me voyez, juchée sur une chaise et tenant une bassine bouillante à bouts de bras ? »

— « Et... en entrebâillant la porte, en vous glissant, vous parviendriez peut-être à l'empêcher de vous suivre ? »

— « Rien à faire, » coupa Monsieur Auguste Comte. « J'ai essayé. Il a l'air gros, comme ça, mais je ne sais pas comment il s'arrange, je le retrouve tout le temps au-dessus de moi. »

— « Bien sûr, » dit le docteur Duval. « Il doit avoir des trucs. Après tout, c'est un ange, n'est-ce pas ? »

— « Si vous croyez que c'est drôle, » soupira monsieur Auguste Comte.

— « Ces choses-là n'arrivent qu'à lui, » renchérit Hélène.

— « En tout cas, » reprit le médecin, « vous n'êtes pas un malade ordinaire. Mais peut-être possédez-vous quelque chose dans la maison qui ait pu l'attirer. Un morceau de viande qui traîne finit toujours par attirer les mouches. C'est peut-être pareil pour les anges. Vous n'avez pas d'images pieuses, d'encens, d'eau bénite quelque part ? »

— « Docteur, si je ne vous connaissais pas depuis longtemps, je ne vous permettrais pas de m'insulter chez moi. »

— « Je ne vous insulte pas, je cherche à comprendre. Il y a nécessairement une raison, ou il n'y a pas de bon Dieu. » Il coula un regard vers l'ange. Celui-ci ne semblait pas le moins du monde offusqué. « Il y a quelque chose en vous qui vous prédisposait à attraper un ange. C'est comme l'eczéma, on ne le trouve jamais que sur un terrain propice. »

Tous trois plongèrent dans une méditation abyssale. « Un psychanalyste, peut-être... » murmura le docteur Duval.

— « Il va me dire que c'est parce que je suçais mon pouce gauche à trois mois et demi, » objecta monsieur Auguste Comte. « Et puis, je dois travailler demain matin. »

— « C'est juste. Le temps presse. A défaut de découvrir la cause, il sera bon de supprimer l'effet. Laissez-moi réfléchir. » Ils le laissèrent. Le visage de Duval se colora soudain. « Eurêka, » s'écria-t-il comme Archimède ne le fit jamais. Il toussotta, se pencha à l'oreille de monsieur Auguste Comte et lui chuchota quelque chose.

— « J'y avais bien pensé, » avoua monsieur Auguste Comte. « Seulement, heu, à mon âge, n'est-ce pas, on se fait plus d'idées que de... »

— « Je vois, » murmura le médecin. « C'était une très bonne idée. » Il releva le front. « Je vais vous envoyer quelques petites pilules de ma fabrication. Vous verrez, c'est sans danger, mais ça aide bien. »

Hélène faisait semblant de feuilleter un livre. Monsieur Auguste Comte s'enquit : « Etes-vous certain, docteur, de leur efficacité ? Je veux dire : est-ce que ça le fera vraiment partir ? »

— « Mais naturellement, mon cher. La pudicité de ces êtres-là est bien connue. »

Les petites pilules de la fabrication artisanale du docteur Duval firent merveille. Hélène s'endormit quatre fois comblée, monsieur Auguste Comte quatre fois rompu, et au réveil l'ange était toujours là, immobile, silencieux, indifférent.

Monsieur Auguste Comte se rendit à la gare, son ange flottant au-dessus de sa tête. Les gens qui le croisaient ne le connaissaient pas : il avait pris la précaution de ne pas quitter son domicile à son heure habituelle, ce qui n'avait guère d'importance ; si près de Paris, des trains partaient toutes les dix minutes.

Il redoutait de devenir le point de mire général. Il le fut, mais sans grand inconvénient, ni Guy Lux ni Catherine Langeais n'ayant

intimé l'ordre aux téléspectateurs de s'émerveiller hautement de la présence d'un ange sur notre vallée de larmes. On s'étonnait quelque peu, mais à part soi, en catimini, crainte de ne pas paraître *in*. Seul le contrôleur échappa à un mutisme aussi universel que le suffrage du même nom, et encore ce fut pour réclamer le billet de l'ange. Comme celui-ci n'en possédait évidemment pas et refusait de répondre à son accoutumée, monsieur Auguste Comte paya l'amende à sa place, et l'incident fut clos. Ses collègues furent moins discrets : aussi le connaissaient-ils mieux. On le plaignit beaucoup d'une aventure si inattendue. Même mademoiselle Rose, la standardiste revêche, s'apitoya. Monsieur Dumas, le secrétaire-adjoint du directeur-adjoint, lui tapota l'épaule en murmurant : « Mon pauvre vieux, vous n'aviez pas mérité ça. » (Monsieur Dumas était un calotin). Par contre, monsieur Guillaumin, qui appartenait comme lui à l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste (section française) lui tourna délibérément le dos. Il l'accusait en son for intérieur d'avoir trahi la cause au bénéfice du Vatican. Monsieur Poinsot ne remarqua rien du tout. Il se borna à lui affirmer qu'il était heureux de le voir rétabli et posa à ses côtés un tas impressionnant de dossiers qui se trouvaient en instance comme tous les dossiers sur les cinq continents.

Monsieur Auguste Comte ne parvint pas, malgré la bonne volonté évidente de presque tous, à se concentrer sur son travail. L'ange y était pour quelque chose, c'est vrai. Mais pourquoi rejeter sur l'ange toutes les responsabilités ? Les prouesses nocturnes de Monsieur Auguste Comte n'étaient pas étrangères à sa distraction. Ses collègues lui trouvèrent les traits tirés, mais eux ne soupçonnaient que l'ange. Monsieur Auguste Comte se surprenait à le regarder, sournoisement, avec au fond de l'œil une certaine sympathie et l'amorce d'une complicité. Il ignorait qu'Hélène commençait à remercier le Ciel de lui avoir dévolu, à son âge, pareille aubaine et posait déjà, bien en évidence, la petite boîte de pilules du docteur Duval sur la table de nuit. Monsieur Auguste Comte n'osa pas se rendre à son restaurant habituel, craignant que l'ange n'en perturbât le service. Puis, avec l'agrément de monsieur

Poinsot, qui mit sur le compte d'un reliquat de rhume des foins les rêvasseries de son chef de bureau, il décida de rentrer chez lui.

Monsieur Auguste Comte se rendit à pied à la gare Saint-Lazare, suivi par quelques curieux et un automobiliste qui brûla un feu rouge. Il prit un billet pour l'ange, monta dans un compartiment presque désert, savoura sa quasi-solitude sous le regard atone de son céleste symbiote.

Ce soir-là, monsieur Auguste Comte et sa femme firent un repas aux chandelles, trinquèrent à la santé de l'ange et s'allèrent coucher. Monsieur Auguste Comte ne suça qu'une pilule, car il était un homme raisonnable sachant que l'on doit longuement savourer le bonheur qui vous échoit, dans l'attente de lendemains qui déchantent toujours.

Le lendemain matin, l'ange était toujours là, comme Narayana flottant sur les Eaux Primordiales. Monsieur Auguste Comte sifflait joyeusement en procédant à ses ablutions, il se coupa dans un accès de bonne humeur, sortit à son heure habituelle, et les oiseaux pépiaient plus fort que jamais dans les branches.

Cette fois, toute la rue, tout le quartier, l'accompagna à la gare, dans le train, jusqu'à la porte de son administration. Il est vrai que, la veille au soir, Catherine Langeais, Guy Lux et Léon Zitrone, avec le sourire amusé de gens qui n'en croient rien, avaient, sous toutes réserves, annoncé la nouvelle. Monsieur Auguste Comte ne déjeuna que d'un sandwich. Quand il sortit, les flashes des reporters l'éblouirent. Il leur fut arraché par les mains innombrables de la foule. Un fanatique qui s'était faufilé jusqu'à lui en profitait pour l'endoctriner au nom des Témoins de Jéhovah, mais sa voix fut bientôt couverte par l'orphéon de l'Armée du Salut. N'ayant jamais connu la popularité, monsieur Auguste Comte y prenait goût. Il saluait de la main droite, de la main gauche, de la tête, du torse, du mollet cambré, tout comme un chef d'Etat en visite au Québec. La télévision l'attendait à son domicile, l'ange se laissa photographier. En fait, il continuait

d'ignorer ce qui se passait sous lui, sauf qu'il devait survoler monsieur Auguste Comte.

Hélène remit à son mari le courrier le plus volumineux qu'il eût jamais reçu. De nouveau les Témoins de Jéhovah, les Adventistes, les Mormons, les Sectateurs du Feu, les Adorateurs de l'Ombilic, les Adeptes de l'Œuf et des Nouilles, tous réclamant, exigeant son cautionnement et celui de son ange — et même un télégramme de l'évêque de N'ga N'ga dans le Zombara-Moboumouland.

Monsieur Auguste Comte ne conserva que deux lettres. La première émanait de la firme Citroën, et lui proposait un contrat mirifique sous réserve qu'il accroche un panneau publicitaire sur la poitrine de l'ange : *Dieu et moi reconnaissons la supériorité de la DS*. Il écarta finalement ce projet qui lui sembla incompatible avec la dignité d'un ange et quelque peu blasphématoire.

La seconde, monsieur Auguste Comte ne l'ouvrit qu'en tremblant : il avait reconnu et l'enveloppe et le sigle de l'Union Pratique Cartésienne et Rationaliste (section française). Il redoutait le pire, et le pire survenait : en séance extraordinaire, les membres présents de l'Union venaient de l'excommunier. Monsieur Auguste Comte se souvint alors du sourire narquois de monsieur Guillaumin, il se sentit abandonné de la fraternité des hommes, coula un regard de reproche à l'ange impavide et, comme pour se venger de lui, refusa de prendre sa pilule.

Le lendemain matin, l'ange était toujours là, resplendissant comme un soleil d'été.

Or, cette nuit-là, Hélène eut un songe. Les hommes, les femmes, les enfants, sortaient silencieusement de leurs maisons, et au-dessus de chacun d'eux se tenait un ange rayonnant, à l'énorme tête où saillaient deux yeux glauques dénués d'expression, au corps massif vêtu d'une sorte d'aube grise qu'on eût dite de pierre. Les oiseaux s'étaient comme définitivement tus dans les branches du printemps. Le vent ne balançait plus tendrement les

feuilles toutes neuves. Même le soleil recommençait l'expérience qu'il fit pour Josué en des temps très anciens. Chacun se tenait sur le seuil de sa maison, immobile comme l'ange immobile, et l'on pouvait voir ainsi de rue en rue, de quartier en quartier, de ville en ville, par le cheminement des villages et des hameaux, des rangées et des rangées d'êtres humains pétrifiés sous des anges devenus incandescents.

Et petit à petit les murs fondaient sous leur rayonnement, il n'y eut plus bientôt que des squelettes de maisons près de platanes calcinés, et personne ne ressentait de chaleur, et personne n'osait ou ne pouvait bouger, n'osait ou ne pouvait parler. L'ange qui se tenait au-dessus de la tête d'Hélène décroisa ses bras, et ainsi firent tous les autres, de proche en proche, jusqu'au bout de la Terre. L'ange qui se tenait au-dessus de la tête d'Hélène emboucha une longue trompette faite d'un fémur humain, et le son qu'il en tira ressemblait à un déchirement des entrailles. Les derniers vestiges des dernières maisons s'effacèrent dans une brume terne.

Alors Hélène eut le sentiment, non de la fin du monde, mais de l'expression d'une injustice profonde, profondément imméritée. Elle cria dans son angoisse : « Mais pourquoi, pourquoi ? »

Pour la première fois l'ange lui répondit : « Nous sommes déjà venus sur cette Terre. Nous vous avons appris tout ce que vous savez. C'est de nous qu'il est question dans le Livre d'Enoch, mais nul parmi vous autres n'a jamais su le lire. Et c'est pourquoi nous vous supprimons aujourd'hui : parce que vous êtes incolores. »

Hélène prononça dans son rêve : « Mais il ne fallait pas nous créer ainsi. Sommes-nous responsables des fautes de la création ? Nous méritons de vivre, puisque nous sommes ! »

L'ange dit : « Vous appelez *cela* vivre ? Eh bien, vivez, et restez en enfer. »

L'ange étendit sa main, la brume s'évapora ; les maisons se reconstituèrent. Les anges disparurent mais les oiseaux ne chantaient toujours pas. Les oiseaux avaient perdu leur voix, il n'en

restait plus qu'aux hommes pour s'aborder l'un l'autre et demander : « Qu'est-il donc survenu pour que tout soit si calme ? »

Mais au petit matin, avec un soupir, Hélène oublia son rêve.

Il n'y avait personne dans les rues, personne à la gare où les trains ne passaient pas. Monsieur Auguste Comte pénétra dans un café désert, voulut téléphoner à son bureau, mais la sonnerie tinta longtemps là-bas, à l'autre bout de la ligne, sans que personne vînt décrocher. Pensif, il s'en retourna chez lui.

Hélène vaquait aux soins de son ménage et un autre ange, identique au sien, planait au-dessus d'elle. Hélène rayonnait, presque autant que son ange. Son mari lui décrivit sa surprise devant le monde si soudainement déserté. Un instant, l'esprit d'Hélène tenta de retrouver les images et le sens de son rêve, mais celui-ci s'enfonçait chaque seconde davantage dans les sables mouvants de l'inconscience, et elle fut incapable de l'en faire ressurgir.

— « Vois-tu, Hélène, nous ne sommes certainement pas les seuls. En ce moment, tout le monde doit avoir son ange. Tout le monde. » Il ajouta, avec rancœur : « Même monsieur Guillaumin. »

Monsieur Auguste Comte avait raison. Tout le monde avait son ange et, le premier mouvement de stupeur passé, tout le monde s'en accommoda très bien, si bien même que seuls les poètes et les amoureux restaient sensibles au spectacle grandiose que les anges et les hommes offraient sur toute la perspective des Champs Elysées. La mode se saisit des anges, comme elle se saisit de tout. Il y eut les coiffures à l'ange de Carissima, la jupe en saut de l'ange de Jyvendcher, mais on retourna bien vite à des incitations plus raisonnables d'où les anges étaient parfaitement absents, aussi absents qu'ils le furent toujours au-dessus de la tête de monsieur Poinsot, engagé pour cette seule raison, et à prix d'or, par les Etablissements Barnum.

Léon Zitrone, Guy Lux et Catherine Langeais finirent par ne même plus mentionner l'invasion céleste. Les hommes restèrent

ce qu'ils étaient avant, plus personne ne prêta aux anges la plus minime attention, si bien que lorsqu'ils disparurent aussi soudainement qu'ils étaient apparus, nul ne s'en aperçut tout de suite.

Seul monsieur Auguste Comte conserva son ange, mais très haut, très loin de lui. Quand les passants le remarquaient, ils lui lançaient d'amers sarcasmes. Il ne comprit jamais pourquoi.

FRANÇOISE
ASCAIN

La très haute ville

DAVIS habitait la Rue Polaire au n° 382, c'est-à-dire le 382e étage. C'était le quartier déshérité, celui qui ne voyait jamais le soleil. Du n° 1 au n° 400 il en était de même, puisque les rues étaient numérotées à la base de la première esplanade et aboutissaient tout en haut près des nuages.

Tous les dix ans, les habitants de la Très Haute Ville devaient changer de logement, chaque habitant ayant un logement correspondant à ses efforts. L'idéal serait d'habiter la Tour du Soleil ; la tour tournait tout doucement sur elle-même de façon à présenter toujours ses façades principales au soleil, mais là habitaient les membres du Grand Commandement. Ses parents n'ayant aucune chance d'être appelés à de si hautes fonctions, ils n'habiteraient donc jamais la Tour du Soleil. Il fallait se faire à cette idée. Davis

© 1971, *Fiction et Françoise Ascain.*

soupira. Il s'ennuyait. Il était seul, jamais il ne s'était senti si seul... Quand il retrouvait ses parents le soir et que ceux-ci recouvraient leur mémoire, ce qui leur arrivait de moins en moins souvent, ils parlaient quelquefois d'un temps lointain que lui, Davis n'avait jamais connu. Bien entendu, c'était chose interdite et un contrôle à l'improviste par radio était toujours possible... Quoi qu'il en soit, il aimait se faire répéter comment on vivait dans un village, dans une maison, dans une école. Surtout ça : l'école. Il aimait faire répéter ça avec tous les détails : le chemin semé d'enfants qui sautillaient cartable au dos, les bancs houleux des classes et les cris perçants des récréations... Comme il aurait aimé, lui aussi, s'asseoir sur un banc côte à côte avec un autre petit garçon, comme il aurait aimé courir dans les champs et pousser des cris joyeux en jouant au ballon... mais la plupart des enfants de la Très Haute Ville ignoraient jusqu'au nom de ces jeux démodés. Quant à l'école, elle se faisait différemment : par le cadran-ordinateur 001, obligatoirement branché, une voix monocorde donnait sur l'écran des explications détaillées sur le cours de maths ou de science, répondait aux questions du jeune étudiant et corrigeait à mesure sur sa table lumineuse les erreurs qu'il pouvait faire.

Deux fois par semaine cependant tous les enfants de cent étages se réunissaient sur l'esplanade O.S.E.N., immense place qui tenait toute la superficie de la ville et se répétait en trois plans superposés. Là, sur l'esplanade 3, la sienne, près de deux mille enfants étaient réunis et des jeux étaient organisés. Jeux de précision, d'adresse, de réflexes, puis chants, danses, mimes ; mais aucun jeu n'était laissé à leur libre choix, de peur qu'ils ne retombent spontanément dans les bêtes petits jeux d'autrefois qui, aux dires des autorités, auraient abruti plusieurs générations !

Davis qui chaque semaine attendait avec espoir ce jour des jeux en revenait chaque fois avec une tristesse au cœur. Il aurait voulu avoir un copain, un seul au lieu de 2 000, il aurait aimé bavarder et partager des idées avec un seul ami de son choix, mais ainsi que tous les autres il n'avait le droit que de prendre part aux jeux de tous et non de converser avec un seul. Toutefois une chose

l'intéressait sur l'esplanade 3. Surplombant les montagnes bleutées, les collines dorées, il aurait pu se croire assis sur un nuage, et puis, tout en bas — si loin, hélas — n'y avait-il pas chaque fois la rencontre amicale de quelques toits roses se détachant sur un fond de verdure ?... Plusieurs fois, les chefs de la Très Haute Ville avaient fait mention de ce village : sa présence était une offense à leurs yeux, la honte de leur organisation, disaient-ils, et au moins une fois par an ils parlaient de le détruire. Puis il y avait vote au sein du Comité Suprême, et on l'épargnait, non pour les quelques vieillards obstinés qui ne comprendraient jamais les bienfaits du progrès, mais pour les quelques enfants qui peut-être y vivaient et qui ne tarderaient pas à se présenter d'eux-mêmes devant le pilier d'ascension de la Très Haute Ville. Il n'y avait qu'à attendre. Après on détruirait le village, et cette tache sur la perfection du paysage serait à jamais effacée. Davis ne pouvait s'empêcher de penser à ce village. Il y avait encore des habitants, il le savait, quelques vieillards c'était certain, mais un petit garçon de son âge peut-être aussi ? Qui jouait au ballon ? Qui courait dans les collines ?... Désormais il y pensa sans cesse. Ah ! s'il pouvait s'échapper et courir vers lui... Son imagination débordait. Il le voyait déjà, ce compagnon, petit paysan démodé aux jambes musclées et au visage doré, à côté de lui si pâle et si long... Ils grimperaient aux arbres, ils courraient dans les bois, ils se baigneraient dans les rivières, ils réinventeraient tous les jeux bêtes où l'on rit si fort et ils s'affaleraient de tout leur long en criant toute leur joie...

Le désir devint si fort qu'il se mit à imaginer une évasion possible. Mais par où ? Bien que personne ne songeât à sortir de la Ville, les portes d'accès vers l'extérieur étaient tout de même fermées électriquement. A part un ou deux cas exceptionnels, aucun des habitants de la Très Haute Ville n'avait tenté de s'évader. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils étaient heureux ici, la vie matérielle leur était simplifiée, la nourriture et le logement assurés, et tout était organisé pour la plus grande perfection de leur intelligence. De plus les distractions ne manquaient pas, ni même les

voyages en hélivol ou interplane selon qu'on visitait une ville de cette planète ou d'une autre.

Rien n'était donc tellement surveillé, et pourtant aucune sortie n'était accessible... Prendre l'ascenseur de descente vers les usines souterraines, innocemment comme cela ? Mais comment franchir le pilier de sortie ? Se mêler un dimanche à un groupe de promeneurs ? Il n'y fallait pas songer. Les sorties organisées par groupes choisis de longue date n'étaient réservées qu'aux adultes sûrs, dont les références de loyalisme étaient parfaites, mais aucun enfant n'y avait droit avant l'âge de quinze ans, par crainte qu'une promenade à ras de terre ne fausse son imagination enfantine et ne lui donne des idées réactionnaires. Attendre la fête de la substitution ? En ce jour de liesse où les jeunes adolescents sont admis parmi les adultes, s'échapper devant tous ne présenterait-il pas des difficultés insurmontables ? Toute fuite paraissait impossible.

Davis réfléchissait. Il y avait l'escalier de secours, dont la porte était là, à deux pas de sa chambre comme d'ailleurs dans chaque appartement, mais elle était hermétiquement close. Fermée électriquement, elle devait s'ouvrir de même si quelque danger interplanétaire menaçait un jour les habitants de la Très Haute Ville. Sur ordre de l'ordinateur S.O.S., toutes les portes s'ouvriraient et tous partiraient alors par les escaliers extérieurs. Ne survivraient dans cette descente folle — dans le cas où les ascenseurs seraient en panne ou insuffisants — que les plus résistants et les plus agiles, chose effrayante et impossible à imaginer, mais cependant prévue.

Pour ouvrir cette porte, fallait-il se fier au hasard ? Subitement il se rappela un incident qui s'était passé il y avait un an environ. C'était le jour des jeux et il s'était trouvé seul dans un des ascenseurs qui le ramenait à son étage. Dehors des éclairs déchiraient le ciel et brusquement dans la Ville ce fut l'obscurité totale. Tous les appareils électriques s'étaient arrêtés et les ascenseurs également. Effrayé, il s'était d'instinct précipité sur la porte qui avait glissé sans effort sur elle-même. Il se rappelait bien : la porte s'était ouverte, libérant le passage. Aussitôt d'ailleurs des haut-parleurs s'étaient mis à préciser : « *Ne vous affolez pas, ne*

bougez pas, n'ouvrez aucune porte, ne touchez aucun cadran, dans un instant la lumière vous sera rendue. Ne vous affolez pas, ne bougez pas, ne touchez... » La lumière était revenue en effet très vite, tout cela n'avait duré que quelques secondes, mais ce qui était certain, c'est qu'au moins un instant, au moment même de la panne, le branchement trop lent d'un appareil de remplacement ou une erreur de circuit avait permis à la porte de l'ascenseur de s'ouvrir. La porte de secours, donc, pourrait peut-être s'ouvrir dans une même occasion. Eh bien, se dit Davis, j'attendrai la panne.

A partir de ce moment-là, il changea. Il devint plus affectueux avec ses parents qu'il pensait devoir quitter. Il s'intéressa de moins en moins à ses cours télévisés. Devant l'ordinateur 001 qui émettait les cours et posait des questions, il resta souvent sans parole : les lumières clignotantes de rappel à l'ordre vibrèrent souvent sur le tableau de bord de l'appartement 382. Puis on le crut malade ; des appareils compliqués décelèrent seulement une forte imagination ; à part cela, aucun organe atteint : Davis rêvait, Davis devenait un cas anormal qu'il allait falloir isoler. Heureusement, il s'aperçut de son erreur avant que la cote d'alerte de sa fiche d'observation personnelle fût atteinte ; il s'effraya alors de sa stupidité et fit en sorte qu'on ne le remarquât point, suivit de nouveau ses cours avec quelque intérêt, obtint des résultats moyens, alla sur l'esplanade 3 comme tous les autres, assista aux conférences, conversations publiques, cinéma en relief, mais toujours avec la crainte secrète que la panne n'arrivât ce jour-là. Il fallait si cela arrivait qu'il soit seul et chez lui pour tenter d'ouvrir sans témoin la porte de secours. Il fallait aussi qu'il soit fort pour descendre sans malaise les 382 étages... Les mois passèrent.

Beaucoup de mois. La fête annuelle de la substitution se renouvela deux fois, fête extraordinaire qui réunissait toute la Ville. Elle était organisée pour accueillir les jeunes au sein de la société de la Très Haute Ville et pour remercier hommes et femmes de 50 ans de leurs bons services et les rayer des listes des adultes en

leur disant adieu. Désormais, ceux-ci quittaient leurs familles et allaient s'installer dans les étages inférieurs où ils vieillissaient doucement et, disait-on, agréablement. Certains prêtaient leurs corps à des expériences pour le plus grand bien de l'humanité. En tout cas, on ne revoyait jamais ni les uns ni les autres.

A l'occasion de cette fête, toute la ville était illuminée. Sur toutes les esplanades, après les nominations, les remerciements, les discours, après la procession solennelle, on chantait et on dansait après une distribution de pilules dorées, et même ceux qui se quittaient à jamais ignoraient les pleurs. C'était une très grande joie pour tous de savoir que de nouvelles forces allaient se substituer à d'autres affaiblies. Cette année-là, bien qu'il en connût tout le cérémonial, Davis en ressentait aussi toute l'importance : son père faisait partie du groupe dont l'ultime sortie avait été décidée. Pour la dernière fois il allait donc, avec ceux de sa génération, en une grandiose salutation à la Nature, saluer la terre et lui dire adieu. Quant aux jeunes, en ce solstice d'été, ils quitteraient pour la première fois la Très Haute Ville en vue de la grande sortie d'initiation.

Le rassemblement se fit comme d'habitude vers 15 heures sur les esplanades. Il y eut les discours d'usage, les louanges et les blâmes, les promotions et les décorations, puis un des chefs du Grand Commandement lut tout haut la liste des hommes et femmes qui allaient être rayés des membres agissants de la communauté. L'un après l'autre, leur nom et leur chiffre une fois épelés, ils s'avançaient, s'alignant impeccablement devant les ascenseurs rassemblés. Quand ce fut terminé une ovation monta : « Gloire ! Gloire ! Repos et mort ! Hurrah ! » Il y eut un silence, puis de nouveau la voix du chef s'éleva, nommant cette fois les jeunes adolescents admis au rang des adultes. Comme ils se groupaient de l'autre côté de l'esplanade une ovation leur fut également faite : « Gloire, Gloire ! Honneur et vie ! Hurrah ! » Tous les ascenseurs descendirent alors les élus.

Davis perdu dans la foule s'approcha avec elle au bord de l'esplanade et prit place pour assister du haut de la Ville à la pro-

cession qui allait avoir lieu à terre. Après un long moment, il put voir se former deux demi-cercles impeccables. C'était les surveillants de la Très Haute Ville. Ils avaient mis leur costume métallique le plus lumineux ; vinrent s'introduire entre les deux demi-cercles les anciens habillés de rouge qui, en une barre sans défaut, formèrent le signe moins. Les jeunes, vêtus d'un rouge non moins éclatant, se disposèrent en une croix positive et parfaite. De très haut, ces deux signes rouges encerclés d'argent qui symbolisaient toute la société de la Très Haute Ville étaient saisissants. De la Ville on hurla, la musique retentit et les trompettes sonnèrent, et des milliers de fleurs artificielles, des milliers de fleurs rouges furent jetées aux élus. Pour toi, mon père, pensa Davis, et il lança ses fleurs. Sous le regard vigilant du service de surveillance, sous celui, orgueilleux, des membres du Grand Commandement, la procession s'ébranla. On la vit faire, lentement et solennellement le tour de la Ville, petits points minuscules traçant en cheminant les signes symboliques sans en ébranler l'ordonnance.

Soudain, on vit un point rouge se détacher du signe négatif, franchir en courant le cercle protecteur... Aussitôt le cercle d'argent se déforma, il y eut affolement, bousculade, ruée, éclair lumineux suivi d'un grand silence. On ramassa une forme rouge, on l'emporta... Pour toi, mon père, répéta Davis, et il jeta ses dernières fleurs. Sur les esplanades la musique s'était tue : ils le savaient pourtant que certains ne résistaient pas à l'épreuve. La joie chez certains jeunes, le regret chez les anciens, l'émotion pour tous avaient quelquefois raison de leurs forces. Beaucoup s'évanouissaient sous le choc émotif, criaient, pleuraient, tentaient de s'échapper.

Très vite, cependant, le cercle se reforma, englobant le Plus et le Moins. La procession reprit en une marche lente et majestueuse : la fête continuait. Discrètement, on ramena dans la Très Haute Ville ceux qui avaient failli ; avec des soins vigilants, ils ne seraient pas complètement perdus pour la société... Quant à ceux qui avaient résisté à l'épreuve, soit qu'ils eussent triomphé de leurs

émotions, soit — mieux — qu'ils n'en eussent point éprouvé, ils étaient portés en triomphe, et tandis que les anciens s'acheminaient ensuite vers leur nouvelle résidence, les jeunes en liesse s'enivraient de danses, de chants et de boisson euphorisante distribuée pour les grandes occasions.

Le lendemain de cette fête inoubliable, la ville reprit son aspect habituel. Après avoir rappelé à Davis que le moment était venu de prendre ses pastilles nutritives, le poste émit un cours, tardivement. D'ailleurs la vision en était mauvaise, sans doute à cause de la consommation intense et inhabituelle d'électricité qu'avait occasionné la fête. Le soir, il eut confirmation que son père avait été tué. Il rentra très tôt dans sa cabine personnelle de décontraction et s'allongea sans toutefois brancher encore les appareils de relaxation. Il pensa à la fête de la substitution... Cette tache rouge qui courait, courait puis s'affaissait... Lui aussi, donc... Il sourit : nous étions plus proches que je ne croyais...

Il allait presque s'endormir quand le haut-parleur de la Ville retentit soudain : « *Ne vous affolez pas, ne bougez pas, n'ouvrez aucune porte, ne touchez aucun cadran, dans un instant la lumière vous sera rendue. Ne vous affolez pas, ne bougez pas...* » Davis, tel un automate, bondit sur la porte de secours, la tira vers lui avec force et vigueur, mais elle s'ouvrit sans résistance... Il passa, la referma sur lui. En cet instant la lumière revint à l'intérieur de la Très Haute Ville. Le cœur battant à se rompre, il s'assit sur la première marche de l'interminable escalier, son corps tremblant comme une feuille.

Quand il se fut un peu calmé et réalisa ce qu'il venait de faire, il eut en même temps une grande joie et une grande peur. Une grande peur, car il pensa subitement que, s'il était pris par le service de surveillance, il serait exilé pendant des années sans aucun espoir de ne jamais avoir le droit d'aller à terre... Il regarda les projecteurs. Ils tournaient tranquillement, balayant les terres environnantes. Personne ne pourrait le voir tant qu'il longerait les escaliers extérieurs. Il s'agirait seulement d'agir avec adresse quand il franchirait l'espace nu qui le séparerait du petit village.

Il s'habitua peu à peu à la demi-obscurité : les feux intérieurs de la ville indiquaient suffisamment la courbe de l'escalier. Il se mit en marche. Tous les dix étages, l'escalier s'élargissait, se branchait sur d'autres de plus en plus grands à mesure qu'il descendait. Il pensa à sa cabine, là-haut, sans oser lever la tête, puis à sa mère. « Pourquoi, » dirait-elle, « mais pourquoi fuir une ville si pratique ?... » Donnerait-elle l'alerte avant demain matin ? Demain matin... Les jambes flageolantes, il reprit sa marche. Le temps passa. Les lumières de la Très Haute Ville s'éteignirent tour à tour. Seuls les projecteurs continuèrent à tourner, et les étoiles lui tinrent compagnie.

Du pilier central à la base même de la ville, la descente fut vertigineuse. La pente était raide, presque verticale, les marches hautes et incommodes. Davis se réjouit que ce fût la nuit. De jour, cette descente eût été mortelle, la fatigue, le vertige l'auraient fait s'évanouir, basculer au-delà des marches sans rampe ou glisser jusqu'en bas. La nuit atténuait les distances : il y avait un trou noir, un grand trou noir qu'il fallait éviter en se rejetant contre le mur, et dont il fallait à tout prix oublier la profondeur.

Puis il toucha le sol et s'écroula. Lorsqu'il rouvrit les yeux, les étoiles pâlissaient et l'aube se levait. Il était temps. Il lui fallut faire le tour des piliers de base pour retrouver le village qu'il ne voyait plus. Il foula de ses pieds quelques roses qui avaient été oubliées et en ramassa une. Une pâle lumière lui fit discerner çà et là des taches rouges qui n'étaient pas des roses... Enfin il vit là-bas, au pied d'une colline éclairée de soleil, des tuiles roses. Il courut.

Devant une toute petite maison, un vieil homme comme il n'en avait jamais vu, voûté, ridé, la chevelure abondante et blanche, coupait tranquillement du bois. Il le regarda et reprit son travail. Ensommeillée, blonde et dorée comme un épi de blé, une petite fille sortit sur le pas de la porte et le contempla gravement. « D'où viens-tu ? » dit-elle, pas autrement surprise.

— « De là-haut, de la Ville. »

— « Quelle Ville ? »

— « Mais celle-ci, là... » A leurs airs étonnés, il se retourna et ne vit qu'herbe jaunie, champs et collines à perte de vue...

— « Tu en as une jolie rose, » dit Chloé, secouant ses longs cheveux, « tu me la donnes ? Elle est belle... mais pourquoi elle a du sang, dis ? »

PIERRE

VERSINS

Les grandes manœuvres

Ils sont repartis enfin. Ils étaient gênants, à la longue. Ils s'imposaient, quoi. Et maintenant on les regrette. On s'y était fait. Ils apportaient un peu d'animation.

Et moi, je suis marquée. Les gens m'évitent, enfin ceux dont je ne voudrais pas qu'ils m'évitent. Et les autres, ceux qui s'intéressent trop à moi, je voudrais les voir moins insinuants.

Je l'appellerai A. Pour le distinguer de B et de C. A première vue ils se ressemblent mais pas quand on regarde mieux. Pourtant ils sont tous grands, tous jeunes, beaux (à mon goût) et forts. Mais A était plus beau que B ou C. Et à plus forte raison que tous les autres.

Ils sont arrivés la nuit, ils sont repartis la nuit. Comme un cirque. Quand le soleil s'est levé sur la colline, ils avaient monté leur chapiteau. Enfin je veux dire : ils étaient là, survenus

© 1971, *Fiction et Pierre Versins.*

sans bruit, sans fanfare. Soixante hommes en tenue légère, bleus comme la nuit d'où ils venaient.

Des gens ont parlé « éclaireurs », « commando », « force d'occupation » même. Soixante hommes pour occuper notre globe. Alors qu'un seul aurait suffi. A, par exemple. J'aimerais être occupée par A.

Je suis pleine de bon sens. Je n'ai été qu'une escale. Mais pourquoi ne rêverais-je pas ? Peut-être A rêve-t-il ? De moi ? Peut-être suis-je la seule image qu'il a gardée de la Terre ? Une fille de vingt ans, du soleil sur la peau et des étoiles plein les yeux. Parmi ces étoiles, où est la sienne ? Je ne le saurai jamais.

Et je vis en paix, pourtant.

Père a dit : « Qu'est-ce que c'est ? » J'ai répondu que je ne savais pas, que c'était un groupe de Sénégalais parachuté pendant la nuit. Il a pris son fusil et, du seuil, prudent, il a visé le plus proche. « Un pas de plus... » Il avait l'air menaçant. B s'est avancé, pas de promenade, regardant autour de lui comme s'il flânait. Il a saisi d'une main le fusil, est entré dans la maison et l'a remis à son clou. Père n'a pas prostesté. N'a pas fait un geste. « C'est drôle, » a-t-il dit. « Je suis fatigué. » Il est monté se coucher.

Une heure après il est descendu, est sorti, s'est immobilisé. Il a dit : « Qu'est-ce que c'est ? » Il a repris son fusil. B est revenu du même pas flâneur et lui a pris le fusil des mains, puis il l'a cassé sur son genou et l'a jeté dans l'herbe. Père est remonté, fatigué encore, se coucher. Quand il est redescendu, vers 11 heures cette fois, il a dit : « Qu'est-ce que c'est ? », il a cherché son fusil des yeux, a vu le clou vide et n'a pas insisté.

Entre-temps, les hélicoptères étaient passés. Ils avaient tourné autour de notre ferme et j'avais distingué quelques visages blancs penchés vers le groupe des bleus qui, allongés dans l'herbe, rêvassaient en mâchonnant des fleurs. A seul était debout près du puits, absorbé dans ses pensées. Par trois fois, je l'avais frôlé en prétendant aller quérir de l'eau que nous avons au robinet dans la cuisine. Mais lui ne le savait pas. Mes passages ne l'avaient distrait que fugitivement. Il ne m'avait pas suivie des yeux. La seconde fois, il me tournait le dos et pourtant il s'est écarté de mon che-

min, d'un pas à gauche, alors que je croyais le surprendre, et le voir au moins tressaillir.

Je ne les ai jamais vus étonnés.

Après les hélicoptères, quelques avions rapides. Ils rasaient le toit, suivis de leur grondement. Moi, je sursautais, pas eux. Ils restaient de pierre.

La ferme est en dehors du village, près d'une éminence de laquelle le soleil s'élève le matin. Quelqu'un avait dû les voir, et téléphoner la chose en ville. A midi une colonne de blindés encombrait la Grand-Rue, et un officier, un capitaine je crois, avait frappé à la porte de derrière. Il les observa un long moment de la lucarne du grenier, puis s'en alla.

Il m'avait interrogée : « Comment sont-ils arrivés ? »

— « Je n'ai rien vu ni entendu. »

— « A pied ? »

— « Je pense. Ils n'ont pas de véhicule. » Ils n'avaient rien, que leurs vêtements légers.

— « Qu'ont-ils dit ? »

— « Ils n'ont rien dit. »

— « Qu'ont-ils fait ? »

— « Ils n'ont rien fait. »

— « Rien ? »

— « Si. L'un d'eux a cassé notre fusil en deux. »

— « Comme ça ? »

— « Mon père l'en menaçait. »

— « Il n'a pas pu tirer ? »

— « Je ne sais pas s'il en avait l'intention. »

— « Ils ne vous ont pas brutalisée ? »

— « Non. Pourquoi ? »

— « D'où viennent-ils ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Vous ne leur avez pas posé de questions ? »

— « Non. Pourquoi ? »

— « Cela ne vous a pas intriguée ? »

— « Si. »
— « Et alors ? »
— « Alors, quoi ? »

Il a battu l'air des mains, excédé. Il est reparti. Ses questions, il n'avait qu'à les poser lui-même.

A la télé, ils ont parlé de nous. On voyait la ferme. Ils avaient pris leur film au téléobjectif, depuis la colline. J'étais là, puisant de l'eau sous l'œil inattentif de A. A ne regardait ni moi ni l'hélicoptère qui nous surplombait. Commentaire : « L'accorte fermière, intrépide et souriante (souriais-je ?), va quérir de l'eau sous la garde d'un envahisseur. »

C'étaient des envahisseurs. Nous étions leurs prisonniers, père et moi. Je leur ai téléphoné, ils m'ont répondu que cela ne me regardait pas, qu'ils connaissaient leur métier et, après tout, qui leur prouvait que j'étais moi ? J'aurais peut-être dû m'énerver.

Après cela, ils m'ont rappelée. Ils s'excusaient. Ce que j'avais à leur dire était de la plus haute importance. Mais je leur ai proposé un œuf de notre basse-cour, tout frais. Pourquoi ? Pour aller se le faire cuire. Ils étaient furieux.

Près du puits, toujours debout et immobile, A souriait aux anges. Quand je suis sortie, il a tourné son visage vers moi. Il avait des yeux très doux, j'ai vu. Et il souriait encore, inépuisablement. Mais un sourire vivant. Pas figé comme un sourire dont on ne sait plus à quoi il répond, qu'on laisse s'évaporer tout seul sans le suivre. Non. Un sourire qui savait pourquoi il était là, si durable. Parce que, sans doute, la raison en subsistait. J'ai tout de suite aimé ce sourire. Je le lui ai fait savoir en souriant aussi. J'étais assise sur le muret du potager. J'y suis restée, inoccupée, jusqu'à 4 heures. Père refendait du bois, devant le bûcher, avec sa belle cognée italienne. De temps à autre il s'arrêtait, s'appuyait à demi sur le manche et rêvait en considérant A. Il ne me regardait pas mais il sait que je suis toujours là. A sa portée.

Vers 5 heures, B et C se sont levés. Ils se sont dirigés vers A, et vers moi, donc. Ils marchaient, très souples, beaux comme des

arbres. Ils sont passés près de moi et m'ont souri aussi. Mais c'est A que je préfère.

A les a suivis jusqu'au milieu du pré. Il s'est allongé aussi. Il a cueilli une fleur et l'a portée à sa bouche.

A la tombée de la nuit est revenu le capitaine, avec un plus haut gradé, un colonel sans doute car le temps des généraux n'était pas encore là. Et deux civils. Ils sont entrés par derrière sans frapper. Père les a très mal accueillis. Le colonel a ouvert la bouche, l'air méchant, puis s'est ravisé. Un civil s'est excusé de l'intrusion.

Ils se sont permis de nous poser des questions. Mais que pouvions-nous répondre ? Père enfoui dans le silence, ils se sont tournés vers moi. Alors j'ai dit qu'ils avaient des visages d'innocents, étaient bleu sombre de peau peut-être mais bleu ciel d'âme, qu'ils étaient plutôt des arbres que des combattants, qu'en guise d'armes ils avaient à la bouche des fleurs, et que de toute manière il était si simple d'aller demander là-bas réponse à leurs questions. Je ne voyais pas pourquoi on s'en prenait à moi.

— « Mais nul n'a pu les approcher, » dit alors le colonel. « Que votre père et vous ! » Il a énoncé cela comme si nous étions complices, mais non, nous étions un pont, un contact entre ces hommes bleus et la Terre. J'ai eu l'air très étonnée, aussi l'étais-je. Je n'avais pas remarqué de mur entre A et moi. Juste une distance. Et quand B avait, des mains de Père, pris notre fusil pour le rependre au clou puis le briser, par deux fois ses doigts avaient touché ceux de mon père.

Il faisait nuit claire. J'ai ouvert la porte de devant et j'ai marché vers la prairie en pente. M'entendant venir peut-être, A s'est dressé puis s'est levé. J'ai fait mon chemin entre les corps éparpillés et je suis allée vers lui. Il me regardait venir. Avait-il l'air perplexe ? La seule lueur de la lune ne permettait pas d'en être sûre. Mais il m'a souri et m'a laissé le toucher. Une main sur son épaule, je l'ai bien examiné. Il ne bougeait pas, respirant très lentement, comme s'il se retenait.

Il y a eu un juron derrière moi. J'ai tourné la tête vers la ferme. Les deux militaires étaient sur le seuil, tâtant l'air de notre cour

avec des doigts précautionneux. Une vitre, en apparence, les empêchait d'avancer, ils l'exploraient.

A s'est mis à rire calmement puis, de la main, il m'a repoussée avec douceur. Quand j'ai dû lâcher l'épaule tendre, quand j'ai dû, sous son regard, reculer d'un pas, il s'est rallongé et m'a fait signe de partir.

J'ai enjambé quelques corps étendus sur l'herbe et je suis rentrée dans la maison. L'un des deux civils m'a prise par le coude comme s'il pensait que j'étais lasse, que j'aurais du mal à franchir seule le seuil. Mais c'était pour voir si son bras pouvait passer l'obstacle. Il le pouvait. Alors il s'est jeté par la porte ouverte vers la cour et il s'est heurté à une substance invisible, élastique, qui l'a envoyé jusqu'au four à pain. Il est tombé. Il s'est foulé le poignet, il le méritait bien.

Et soudain A était là. Parmi nous, dans la cuisine. Il n'a rien dit et personne n'a bougé. Il m'a regardée d'un air rieur et s'est dirigé vers le civil. Un pas. Il lui a saisi le bras, sa main a glissé sur l'avant-bras puis le poignet où elle s'est attardée, et la main. Et il l'a lâchée. Le civil a poussé un soupir. A a disparu en me montrant sa joie.

J'avais un peu peur soudain. Cela a vite passé. Je n'avais qu'à penser à A qui riait dans la nuit bleue pour rire aussi d'aise. Et la tête renfrognée de père, les visages furibonds des militaires, des civils, ne me peinaient guère. J'étais satisfaite.

C'est alors que j'ai pensé aux Grooms. Mais ce n'étaient pas des Grooms, qui parlent en général les langues de la Terre. Eux ne parlaient pas. Et j'ai compris pourquoi les militaires étaient sur les dents. Ils n'avaient pas oublié les Guerres Incertaines, ni l'Informateur Total ni l'Echiquier des Dieux. Et ils croyaient que tout allait recommencer, ces combats exténuants contre des ombres qui sont là et puis ne sont pas là et sont de nouveau là quand on les croit parties. Ils avaient peur de recommencer une guerre sans morts.

La nuit passée là-dessus ne leur a pas porté conseil. Dès l'aube ils ont envahi la ferme. Ils étaient trente au moins, du grenier

jusqu'à la cave où ils tentaient de creuser une mine. Ils avaient voulu forcer l'obstacle avec les chars les plus lourds de leur armement dérisoire, ils avaient lancé des bombes qui n'éclataient pas, ils avaient la face d'hommes qui n'ont pas dormi et qui ne savent pas pourquoi, ou qui du moins ne veulent pas en accepter la raison. Pour un peu, le colonel aurait gémi.

Il me semblait qu'on n'avait nul droit d'attaquer ainsi un groupe d'hommes qui ne faisaient rien de mal.

— « En apparence, en apparence, » me rétorqua un civil. « Ils sont dangereux. »

— « En quoi ? »

— « En ce qu'ils sont là et qu'on ne peut les chasser. »

— « Pourquoi les chasser ? »

— « Parce qu'ils sont là. »

J'ai attendu un moment et puis une idée m'a frappée. « Vous aussi, vous êtes là. »

— « Pardon ? »

— « Oui. Vous êtes là, comme eux, chez nous, et je ne vous chasse pas. »

— « Il ne manquerait plus que cela ! »

Mais aussi, cette prairie où ils étaient, ne nous appartenait-elle pas ? N'étaient-ils pas en quelque sorte mes hôtes ?

Il paraît que non. Que votre propriété n'est plus à vous dès lors qu'il plaît à l'Etat d'en juger autrement. Ceux qui possédaient les champs où les guerriers de la première grande guerre ont creusé tranchées et boyaux n'ont jamais eu leur mot à dire. On y plantait des cadavres désormais.

L'ennemi est là, chez moi, et je n'ai plus qu'à me taire. Même si cet ennemi ne m'est pas inamical. Tout au contraire.

— « Et puis nous vous protégeons. »

— « De qui ? »

— « D'eux. »

— « A qui font-ils du mal ? »

Le civil, de la gêne plein le front, a réfléchi, et il a trouvé ceci :

« A l'idée même de propriété. Si tout le monde... »

J'ai coupé : « Si tout le monde était gendarme, tous les gendarmes mourraient. »

— « Ah ? Pourquoi ? » a-t-il demandé d'un air imperturbable.

— « Parce qu'ils n'auraient rien à manger. »

Il a retourné l'argument dans sa tête plusieurs fois, très sérieusement, comme si c'était utile, nécessaire, et il l'a trouvé intéressant, voire sans faille. Cela ne changeait rien.

« Mais que font-ils là ? » s'entêtaient à demander les gens, civils et militaires. Dans le village même on murmurait. Ils s'énervaient tous et leurs pensées tournaient à vide.

— « Je crois qu'ils attendent, » ai-je dit à Père qui m'a regardée sans paraître entendre.

S'ils entendent nous réduire en esclavage, ils en ont les moyens. S'ils désirent qu'on les aime, on les aimera. Si c'est nos trésors qu'ils convoitent en secret, ils les obtiendront. Un geste. Je pense qu'ils peuvent tout, ou presque tout. Nous ne sommes, devant eux, que peu de choses. Et ils le savent si bien qu'ils attendent. Mais ne se trompent-ils pas ? Serons-nous mûrs quelque jour ? Pour qu'ils nous cueillent.

Ils attendent qu'on leur offre. Qu'on se donne. Qu'on ne lutte pas, au moins, contre eux, c'est un de leurs premiers buts. Je sais. Qu'on les aide à nous aider, peut-être est-ce aussi dans leurs projets, mais pas pour l'instant, je crois. Je ne sais pas tout. Et ce que je connais d'eux, j'y crois à peine. Des images dérobées, ou me seraient-elles imposées ?

J'aimerais vivre pour A. Un second soleil s'est couché derrière la maison depuis leur apparition, et un troisième soleil s'est élevé sur eux le lendemain. J'étais dans la cour, à les deviner. Ils étaient debout, éparpillés, et chantaient ensemble, sans que le son porte loin. Un chant sans paroles, un bruit de vent dans les branches, un hymne à la discrétion. J'ai fermé les yeux quand le soleil a effleuré le grand sapin.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, ils n'étaient plus là, mais le

silence. J'ai caché de mes mains mon visage un instant, ils étaient là de nouveau et ils chantaient sans remuer les lèvres. Je n'ai pas pensé avoir rêvé. Ni que mes yeux me trompaient.

J'aimerais que A me touche, que ses mains s'appesantissent sur moi, et que mes épaules cèdent, que mes genoux ploient, que mes bras ne pendent plus vers la terre qui n'en a que faire. Que mes joues s'empourprent un instant et que mon ventre se creuse. Qu'un souffle embue mes cheveux dès le matin, que mes yeux renvoient la nuit d'une peau sombre. J'aimerais cela et tant d'autres choses que les mots peuvent transcrire, mais il ne les lira pas.

J'ai fait quelques pas vers A, C m'a écartée d'un geste et je suis revenue vers la maison, vers mon père et ces hommes odieux qui portent la mort dans leur bouche et dans leur tête. Ils me haïssent ouvertement mais ils croient avoir besoin de moi.

Moi je n'ai pas besoin d'eux.

Je ne les hais pas.

C'est à peine s'ils me gênent. Comme un obstacle à éviter, une porte que l'on doit ouvrir pour aller plus loin. Moi je veux aller vers les hommes bleus et surtout vers un. Est-ce donc si étonnant, que tous me regardent d'un œil rond lorsque je traverse le village en allant aux commissions ?

Et le grand Fureau me regarde de travers, mais c'est naturel. Il y a longtemps qu'il veut unir ses propriétés aux miennes ou le contraire, mais je ne veux pas. C'est son petit frère qu'ils ont envoyé, Blaisot.

— « Je peux venir chez toi ? »

— « Il y a beaucoup de monde, Blaise. »

— « Je sais, fille, j'ai des yeux. Mais ils veulent que je touche un monstre. »

— « Un monstre, Blaise ? »

— « Un homme bleu. Ils en ont peur. »

— « Toi pas ? »

— « Pourquoi j'en aurais peur ? Ils ont l'air gentils. »

— « Ils sont gentils. »

— « Tu vois ! Je peux venir ? »

Il est venu. Je n'avais aucune raison de l'en empêcher. Il est un peu bête, sauf quand il s'agit de se glisser, sournois, vers moi pour lancer sa main vers ma poitrine (je peux toucher ?) ou vers mes fesses. Il croit que c'est ainsi qu'on plaît aux femmes. A 12-13 ans, c'est permis, ce l'est moins aux 22 ans de son grand frère. Comme dénicheur d'oiseaux, braconnier d'écureuil, aussi, il se pose un peu là. Mais il n'est pas méchant. Et c'est peut-être parce qu'il louche qu'il a l'air sournois.

Nous sommes entrés par derrière. Arrivés à la cuisine, j'ai ouvert la porte de la cour et j'ai dit : « Vas-y, Blaisot. Et que Dieu t'ait en Sa sainte garde. »

Il m'a regardé, interloqué. Mais il est insensible à l'humour. Si ce sont des « monstres » venus d'ailleurs, Dieu n'a pas prise sur eux. L'imbécillité !

Blaisot a franchi la porte, il a fait un pas, deux pas, hésitant. Il s'est arrêté, il s'est retourné, il m'a regardé, il louchait à peine. Il avait l'air misérable et nu. Je lui ai souri en signe d'encouragement. Il a haussé ses épaules maigrichonnes, il a remonté son pantalon, il a fait un pas, deux pas encore.

Il a vacillé, a failli tomber, comme sous un coup, est revenu en courant. Sa joue gauche était d'un rouge flamboyant. Je crois qu'ils lui ont donné la gifle maîtresse de son existence. Mais je n'ai pas vu tomber la gifle et ils étaient au moins à vingt mètres de lui. Il m'a dit l'avoir sentie. Et pas qu'un peu...

Le colonel l'a pris à part, mais je doute qu'il en ait tiré beaucoup. Il pleurait et reniflait. « Plus souvent ! » l'ai-je entendu dire. Il s'est enfui et de trois jours je ne l'ai pas revu.

C'était là leur seconde expérience. Une grosse tête, à Berne, avait pensé. Moi je ne pensais qu'à A. Non que la ferme aille à vau-l'eau. Je faisais ce qu'il fallait quand il le fallait, mais c'était automatisme pur. Et mon père et moi ne nous parlions ni plus ni moins.

Je vois le raisonnement : une fille passe, c'est la pureté qui passe. Essayons l'enfant, essayons l'idiot, essayons le vieux savant à cheveux blancs, la sœur de charité, tous êtres purs et simples...

Comme il n'y a pas d'idiot dans le village, j'attends le vieux savant et la petite sœur des pauvres. Quant à ma pureté, à ma simplicité, on en reparlera. A se fait sans doute moins d'illusions que le colonel à ce sujet. A moins que les yeux n'aient un langage différent suivant le monde.

Et j'ai plus changé en ces trois jours que dans les vingt années qui précédaient.

La nuit suivante, ils ont rêvé des formes. Je crois que le son est tout. C'était un murmure qui créait. D'abord une brume. Je ne dormais pas, j'étais accoudée à ma fenêtre, au premier, et je dominais le pré. Une brume lente et molle s'enroulant sur elle-même en une spirale ascendante. Puis la brume s'est solidifiée en un coquillage nacré, éclairé de l'intérieur, et à chaque étage des ombres passaient. J'ai vu A et C monter jusqu'au sommet. Je les entendais chanter à bouche close et j'étais en paix avec moi-même. J'avais envie de vivre là et le capitaine, survenu derrière moi, ne m'a pas gênée. Je ne lui ai pas demandé comment il avait osé. Le coquillage palpitait, et ce n'était pas de la lumière seulement. Il changeait de forme. Il s'est fait losange un temps, comme un diamant géant, il éclaboussait le pré d'éclairs de toutes les couleurs, et la façade de la ferme. Je devais fermer les yeux de temps à autre, éblouie. Etait-ce à mon intention ?

Dire les choses, c'est leur accorder une certaine existence. Il y a des gens, dès qu'ils croient, ce qu'ils croient existe. Pour eux. Et s'ils parlent, s'ils en parlent, cette chose dont ils parlent acquiert un peu de réalité. Peut-être dans l'infini, quelque part, la parole crée ? Le murmure crée ? Le craquement crée ? Le cri crée ? La clameur, les pleurs hauts, le rire aux éclats ? Peut-être sont-ils ainsi ? Peut-être ont-ils transporté leur foi ici ? Sur la Terre...

Ou serait-ce pour moi seule ? Non. Le capitaine, près de moi, voit aussi les formes se défaire, évoluer, il entend les variations du chant, si c'est un chant, de l'hymne constructeur. Je le sais à sa respiration, qui subit les changements que ses yeux voient, à ses sursauts à chaque saute brusque. Quand l'obscurité s'étale, il retient son souffle. Quand l'éclat devient insoutenable, il halète. Il

soupire lorsque ce qu'il voit est beau au point de me faire gémir. Est-ce pour moi seule, tout cela ? Ou une de leurs fonctions, tout simplement ?

Ils s'exprimeraient par la musique et par les formes. Une musique extrême, des formes extrêmes. Parfois c'est insupportable : le murmure s'enfle jusqu'à envahir le ciel comme la voûte d'une cathédrale vide. Avec des cris sibilants qui percent l'air de flèches lumineuses. Des vagissements, parfois, des plaintes, des coups. Des coups sourds, profonds, qui font vibrer la ferme entière. Et je vibre aussi.

Ou bien ils agissent. Je ne verrais de leurs actes que des sous-produits. L'apparence. Ce serait l'écume de la mer ? La feuille que le vent agite ? Leur tout-à-l'égout, peut-être même. Et je trouverais bouleversants leurs immondices. Le produit serait hideux lui-même. Une huître, ce n'est pas tellement beau.

J'ai dû imposer silence au capitaine que le colonel avait rejoint. Ils sont allés chuchoter dans le couloir. Puis ils sont partis. J'ai continué à regarder, à écouter. Je n'ai pas ouvert mon lit. La nuit entière. Sur le matin, les dernières formes, des cristaux étincelants qui transperçaient le ciel, se sont affaissées sur elles-mêmes, en une lente décomposition rythmée par un grondement lourd qui s'effaçait en s'élevant, qui planait sur la ferme au tout premier soleil et cassa net, d'un coup sec, comme une branche morte de l'hiver passé, lorsque le disque fut visible en son entier.

Mais l'intelligence est-elle un sous-produit de l'homme ? Plutôt la sensibilité. Enfin une certaine forme de la sensibilité. Quelque chose qu'on utilisera plus tard, peut-être, comme les aberrations électroniques. Et eux l'utiliseraient ?

Je précède.

Car j'ignore tout. Je sens, crois sentir des liens. J'organise. Je régente, légifère où il n'y a peut-être rien. Et le vrai, et l'essentiel, je ne le percevrais pas. Je serais aveugle et sourde, si ce n'est aux ultrasons, aux infrarouges d'une culture inconnue. Je précède parce que je suis un être humain pour qui l'intelligence compte. Oui,

mais je subis d'abord. Une expérience. Des faits. J'enregistre. De ma fenêtre bien située, je vois et j'entends. J'imagine une causalité, et si la causalité n'était qu'un leurre ? Si j'étais une alouette ?

Je chanterai la nuit prochaine, moi aussi. Moi avec eux. Moi avec A. Je créerai des formes, une au moins. Un entrelacs. Un symbole éminent, évident, émouvant. A me résoudra.

A 8 h 1/4, le savant fou. Il a heurté à la porte, de la cour. Il se couvrait les oreilles de ses mains. « On m'a parlé d'une barrière électrique, ou de quelque chose d'élastique, » m'a-t-il dit, « mais ce n'est pas ça, ce n'est plus ça. Ils utilisent les sons pour briser la résistance. J'ai voulu dépasser le bûcher, par là, je n'ai pas pu. Je souffrais trop. Et ma souffrance augmentait depuis la route. Ils la dosent à merveille, exquise. Epuisante. Sans faille ni faiblesse. »

— « J'aimerais savoir... »

— « Professeur Baruch. Aucune parenté, que je sache, avec Spinoza, à moins que par les femmes... » Il rit d'un rire candide. Il m'énerve.

Je vois A devant le puits, qui fait des signes incompréhensibles avec ses mains. Mais ce n'est pas à moi qu'il s'adresse. J'aimerais, pourtant. Baruch suit mon regard. « C'est votre amoureux ? »

Il ne vivra pas longtemps aux alentours, ce vieil imbécile prétentieux. « Non, mais !... »

— « Oh ! pardon, » dit-il en se rapetissant. « Je ne voulais pas... »

Je me suis effacée devant lui. Il a rencontré dans la cuisine le colonel qui arrivait par derrière. « Alors ?... »

Je leur ai dit « Au revoir », mais c'est par politesse, c'était « Adieu » que je pensais, et je les ai guidés par le couloir jusqu'à la porte. Ils ont hésité, ont fait comme un pas pour revenir, outrés, et n'ont pas insisté. Quand je me suis retournée, A était dans la cuisine. C'est lui qui leur a fait peur. Reste la petite sœur des pauvres.

A m'a regardée un long moment, je ne bougeais pas, puis il est parti dans le soleil. Je l'ai regardé du seuil. Je ne chanterai pas

cette nuit. Il allait vers la prairie. A mesure qu'il passait près d'un corps bleu allongé, ce corps bleu disparaissait, s'évanouissait, seule sa trace, son poids absent, couchait encore les herbes. Il écrivait une ligne sinueuse sur le pré, frôlant un à un tous les corps bleus étendus, assoupis peut-être, brisés par leur nuit de veille, et il les renvoyait au néant, ou plutôt chez eux. Quand il n'est resté que B et C, debout au milieu du pré, A s'est retourné vers moi, il m'a fait un signe de la main, et tous trois ont disparu.

J'ai compris ce signe.

Il fait plus froid maintenant.

J'ai fermé la porte de la cour.

MICHEL
ROSENCRANZ

Monsieur seul

Je n'ai pu terminer mon travail qu'à quatre heures. Chaque jour, maintenant, j'en attends la fin avec une impatience que je ne peux même plus dissimuler. J'ai rabroué Hector. Je rabroue tout le monde. Il se dandinait devant moi, l'air vaguement réprobateur, avec dans la bouche le « Mais monsieur... » près d'éclore.

La fenêtre du bureau donne sur la grande artère. Dehors, il y a foule. Il y a toujours foule : des cohortes de gens qui déambulent sans fin. Les vacances de la Quinzaine de Prospérité ont commencé. Achats : 1°) les petits fours ; 2°) le châle pour mère ; 3°) les confetti et les pétards.

Tout le ministère des Statistiques fait des heures supplémentaires. La fête fait augmenter les besoins, la production, et les statistiques sont à

© 1971, *Fiction et Michel Rosencranz.*

remanier continuellement. Fabrication de vin synthétique : 7 millions de bouteilles (+ 20%). Demandes pour une croisière spatiale : 35 000 par jour (+ 25%). Petits fours : 3 millions d'unités par jour (+ 95% depuis hier).

C'est cela qui est insupportable : cette impression d'être frustré de sa vie. Dans mon bureau, j'étouffe de ces heures qu'on me vole. Mais au-dehors ? Le travail fini, je suis rendu à moi-même. Moi-même. Depuis des années, cela se résume à ce malaise, à ce sentiment oppressant d'inutilité, qui me pousse chaque soir à fuir — tout fuir : les êtres, les choses — à me calfeutrer chez moi, avec la nostalgie de quelque chose d'autre, l'intolérable et absurde envie d'être malgré tout ailleurs.

Dehors, j'étouffe plus encore. C'est cela, ma vie : cette angoisse et cette vacuité. Quand tout paraîtra irrémédiablement inutile, ce sera la solitude vraie, totale. Peut-être la mort.

Ce à quoi je ne me dérobe pas encore : les réunions du Parti. C'est obligatoire.

J'avais, ce soir, moins envie que jamais de retrouver mon appartement. Il est maintenant entièrement insonorisé, nanti à souhait de téléviseurs, débordant de moquettes et de rotondes de délassement. Plus le moindre semblant d'aménagement même à y imaginer. Je suis rentré quand même. Il y a une petite carte d'invitation dans la boîte aux lettres : les Ambrosi donnent une réception. Toilette, s'habiller : une heure. Soirée : deux heures. C'est autant d'arraché à moi-même, à l'ennui.

La réception aussi suintait l'ennui. Petits fours (achetés dans l'après-midi), jeunes gens du ministère des Statistiques, comme moi. Ils ont d'ailleurs le même gilet de flanelle rose. Tout le monde, cet été, porte un gilet de flanelle rose : c'est un label. Label d'aisance et d'ennui. On danse, Mademoiselle Ambrosi est ravissante, pleine de labels d'un peu partout. Elle me présente son fiancé. Il

a un gilet qui n'est pas rose (c'est trop juvénile). Il travaille au ministère des Statistiques. On redanse. Pas de robots à musique : les Ambrosi n'en louent que quand le secrétaire du Parti est là.

Le lendemain, dîner chez madame Hose (semaine faste). Depuis qu'elle est veuve, elle paraît renaître. Elle babille sans arrêt, tout en me tendant des petits fours (achetés la veille dans l'après-midi). Sa cousine Hélène est passée au Comité de Recherches des Loisirs. Ces écharpes pailletées du magasin III — en crytol — sont une merveille. Je mange consciencieusement des petits fours.

Le dîner est excellent, comme d'habitude. Madame Hose a tous les derniers modèles de cuisinières automatiques. Veuve, elle est prioritaire sur toutes les listes de livraison. Madame Hose va changer ses meubles : liste prioritaire. Délicieux oiseau.

Après le repas, elle insiste pour que je monte dans sa chambre : elle veut me montrer la « chose ». La chose est superbe, en effet. C'est un androïde mâle, une extraordinaire machine à plaisir, dernier modèle des usines de Mâcon-ville, modèle A2 série « blonds », livré depuis deux semaines (listes des veuves prioritaires). Seuls les gens mariés y ont aussi droit, quoique dans le cas, dûment certifié, d'insatisfaction d'un des conjoints, m'explique — avec réticence — madame Hose. Car madame Hose en est presque silencieuse. Il doit lui faire très bien l'amour.

Impossible, ce soir, de faire quoi que ce soit. J'ai beau avoir mis en marche mes trois téléviseurs, ils ne suffisent pas à chasser un fantasme, toujours le même : madame Hose dansant frénétiquement une sarabande grotesque. Une madame Hose nue et grasse (est-elle vraiment aussi replète ?) qui monte en tournoyant jusque dans sa chambre où elle s'empare — avec avidité — de son androïde à plaisir, modèle A2, série « blonds ».

Comme toujours, cohue indescriptible devant le magasin Roum. Il faut acheter les derniers petits fours avant le dîner de prospérité demain soir. File A : alimentation. La production de vin synthétique est passée à + 30%. On lancera beaucoup de confetti : + 55%. File B : vêtements, lingerie.

Ils sont là-haut, tout en haut, dans deux entrepôts interdits au public : ma carte du ministère des Statistiques m'en a ouvert les portes. Lui aussi est là : ce vieux sentiment de gêne qui me torturait, adolescent. Depuis qu'il y a deux jours, j'ai décidé d'aller voir le rayon des androïdes à plaisir, je le sens croître en moi, s'installer, me posséder. C'était cela : une envie adolescente du fruit défendu. Peut-être aussi le goût un peu morbide de les voir là — les femelles en chien de fusil, les mâles étendus — gisant dans leurs caisses ? La vieille vendeuse qui m'accompagne me regarde à la dérobée, de temps à autre. Je fais semblant de compter.

J'ai erré, ce soir, longuement dans les rues en sortant de mon travail : il y a longtemps que ce ne m'était pas arrivé. Dans la grande artère, les gens se retournaient sur une vieille femme édentée, monstrueuse. La laideur est maintenant une rareté, depuis la fondation de l'office Bléniaud de chirurgie esthétique. Celle-là porte une laideur sans remède : celle qu'on a décidé d'oublier et qu'on a oubliée.

Pour la première fois depuis longtemps aussi, j'ai eu envie de me rendre au Centre des Loisirs : trois files d'attente en bloquaient l'entrée. Queue aussi devant le Palais de la Vision Nox. Queue devant chez Tun. Queue partout. Je suis rentré chez moi.

C'est une nuit très étrange. Mes nuits, je les neutralise par un sommeil de bête, à la fois pesant et ouaté. Mais cette nuit a été pleine d'une espèce de jubilation ; avec des rêves qui tournoyaient, sans cesse, comme dans cette lanterne magique qu'on voit au

Musée IV. Et puis quelque chose d'autre, enivrant, si fugitif que je l'avais oublié à mon réveil.

Au bureau, je me suis souvenu. Tout à coup. Absurdement : je regardais le presse-papier. Je suis allé vers la fenêtre. La tête me tournait.

Je n'y ai plus rêvé. Mais j'y repense, sans arrêt. Quand je sens que la pensée va naître, je cours à la cuisine avaler gloutonnement tout ce qu'il y a dans le réfrigérateur. Mais elle est tapie partout : jusque dans cette aile de poulet.

Je le ferai. L'envie maintenant me submerge de dénouer cette solitude, de sortir de moi-même. De vivre. Enfin.

En marchant dans la rue, aujourd'hui, j'ai tout à coup oublié les gens. Ou plutôt non : oublié qu'ils sont poids, contrainte. C'était une impression indéfinissable : ils existaient mais ils n'avaient plus d'épaisseur. Non pas annihilés, mais inoffensifs. Depuis que ma décision est prise, il me semble être allégé et presque délivré. Je n'arrive plus à raviver mes vieilles irritations.

Je pensais que ce serait insupportable. Je m'imaginais devant le portail, vaguement gêné d'abord, puis tout à coup saisi de panique, prenant — grotesquement — mes jambes à mon cou. Mais non. J'ai franchi le portail du secrétariat aux mariages sans même un tressaillement. D'ailleurs, l'hôtesse est charmante. Elle m'explique ; une fiche : toutes vos coordonnées ; une autre fiche : toutes ses coordonnées. Coordonnées A et B complémentairement triées dans la machine électronique : mariage réussi à 100 %.

Je l'ai vue. Jolie, oui. Nous avons dîné ensemble au Tealary. Elle mange avec application. Moi aussi. Douce (aurais-je donc des qualités d'autorité ?). « Non, je n'ai pas vu la pièce... un travail accaparant : avec la Fête, la production qui augmente... petits fours : + 50%. Un travail *jusque-là* accaparant. » Elle sourit. Joli sourire, oui. Elle me parle de son travail : elle encadre une brigade de jeunes pionniers : il y faut beaucoup, beaucoup de calme. Au Palais de la Vision, pendant la projection, je lui ai pris la main avant de lui donner un baiser, qu'elle me rend. Avec douceur.

Nous nous sommes mariés il y a un mois. J'ai tenu à ce qu'il y ait peu de formalités. Et que tout soit rapidement fait : c'était devenu une obsession. La cérémonie a été brève, sans pompe : pas même de représentant du Parti. Peu d'invités : les Ambrosi naturellement. Flanqués du nouveau fiancé de mademoiselle Ambrosi (aurait-elle recours au tri électronique ?). Et madame Hose, les bras chargés de paquets, de petits fours et de confetti.

Jamais de heurts entre nous. Geneviève et moi, nous nous entendons très bien. Elle est, je crois, éperdument amoureuse. Elle m'adore : elle me le répète sur tous les tons, au réveil, au coucher, à table. Elle me passera tout.

Elle me passera ça.

Ce soir, j'ai ouvert le dernier tiroir de la commode, dans le salon, là où sont mes papiers. J'ai farfouillé dans les siens — ma main tremblait un peu. J'ai rempli la fiche de commande d'un androïde mâle, modèle A2, série « blonds ». Elle signera.

Dans deux semaines, il me sera livré.

MARTINE

THOME

Les hommes d'Algol

Je t'ai rencontré un soir de février, alors que j'errais sans but sur un continent morne, traînant après moi ma peine. Plus rien n'avait de sens. Je sentais d'immenses vagues de désespoir s'abattre en silence sur mon rivage. Elles livraient contre moi un assaut furieux, me laissant aussi vide après leur passage que si l'essence de mon être m'avait quittée.

Il avait regagné son univers dans lequel je n'avais su entrer, restant timidement dans le sas, risquant un regard dans l'atome central, sans oser trop m'y aventurer, non par crainte de me perdre, mais par respect pour lui.

Je pris conscience que tu m'observais, alors. Sans doute le faisais-tu depuis longtemps déjà, mais trop absorbée dans mes propres problèmes, je n'y avais pas pris garde. Dans ton regard, je lus beaucoup de douceur, beaucoup de tendresse

© 1971, *Fiction et Martine Thomé.*

aussi, un rien de curiosité noyé dans un flot de solitude. Tu t'es approché de moi et sans un mot tu as marché à mes côtés. Nous cheminâmes longtemps ainsi, mêlant nos deux solitudes, nous donnant l'illusion désormais que nous n'étions plus seuls sur ce globe hostile. Petit à petit j'ai appris à te connaître. Ton visage était étrange, très changeant selon les heures ou les angles sous lesquels on l'observait. Par moments presque ingrat, à d'autres bouleversant de jeunesse, une flamme traversant tes yeux et les faisant briller d'un éclat presque insoutenable. J'aimais jouer dans tes cheveux. Ils étaient si souples, d'une texture étrangère et d'une couleur indéfinissable où le noir se mêlait au brun, au roux. Je les caressais longtemps, des heures durant, tandis que nous nous reposions d'un de nos périples à travers la cité ou les champs. J'aimais aussi passer un doigt tendre et discret sur les côtes de ton pant de velvet. Les premières fois, tu semblas surpris, mais très vite tu t'abstins de me poser des questions. J'éprouvais à ton contact — rien qu'en ta présence même — un étonnant sentiment de bien-être, de repos, de calme. Il y avait des années que je ne m'étais plus sentie si apaisée. Ta voix, elle-même, m'émouvait profondément, surtout quand tu m'appelais au vidéo. Tu avais alors une façon à toi de me dire : « Bonjour, c'est Igor » qui restait gravée en moi pendant des heures après ton appel.

Je ne me rendais pas compte moi-même de toute l'importance que tu avais prise pour moi, à mon insu. Sans jamais avoir l'air de t'imposer, tu occupais une place de plus en plus grande en mon esprit et, lorsque nous étions séparés, mes pensées s'envolaient chaque jour plus fréquemment vers toi.

Une nuit le vrombissement du vidéo me réveilla en sursaut. Dès le contact établi, j'entendis : « Bonjour, c'est Igor. »

— « Bonjour, » dis-je tout endormie, « que se passe-t-il ? Quelle heure est-il ? »

— « Je ne sais pas. Je ne sais plus. Il vient de m'arriver une chose terrible. Je ne peux pas t'expliquer. Il faut que tu viennes, immédiatement. »

J'ai senti que c'était grave, et pourtant je n'avais rien compris. Le temps de sauter dans mon glisseur qui prit presque de lui-même le chemin qui me menait vers toi, je me retrouvais à ta porte. J'introduisis machinalement ma carte dans la serrure qui fonctionna instantanément. Tu m'avouas plus tard avoir ôté tous les programmes sauf le mien, de sorte que j'étais la seule à pouvoir entrer chez toi. Mais je l'ignorais alors. Tu étais étendu dans un clair-obscur et tu ne semblas pas m'entendre entrer.

— « Me voici, Igor. Que t'arrive-t-il ? »

— « C'est affreux. Ils m'ont oublié. »

— « Qui t'a oublié ? »

— « Ils sont venus. Je les ai entendus, sans erreur possible. Ils étaient tous là. »

— « Mais de qui parles-tu ? »

— « Wromgs, et Smirka, Kthor aussi et Wzoth, même Rzoouv... »

— « Tu ne m'en as jamais parlé. Ce sont des amis à toi ? »

— « Ils sont partis. Tu ne comprends pas ? »

— « Explique-toi. Tu dis qu'ils t'ont oublié, mais puisqu'ils sont venus, ils ont donc pensé à toi. »

— « Je ne serai pas là pour la ponte. »

— « Quelle ponte ?

— « Ils m'ont pris mon enfant. »

— « Je ne savais pas que tu avais un enfant. Où est ta femme ? Je ne l'ai jamais vue ici. »

— « Là-bas, bien sûr. Où veux-tu qu'elle soit ? »

— « Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Ton enfant, est-ce un garçon ou une fille ? »

— « Comment le saurais-je puisqu'ils me l'ont pris ? »

— « Tu ne l'as donc jamais vu ? C'est encore un bébé ? »

— « Je n'arriverai pas à temps. »

— « Mais où n'arriveras-tu pas ? »

— « Chez moi. »

— « Tu es chez toi, Igor. Explique-toi. Que se passe-t-il ? »

— « C'est pourtant clair. Je viens de te le dire. »

— « Igor, regarde-moi. Que t'est-il arrivé ? J'entends ta voix, si j'étends ma main vers la tienne je sens ta main, et pourtant j'ai l'impression que tu n'es pas à mes côtés. Tu sembles parti dans un monde étrange. C'est comme si nous parlions tout en étant chacun dans un univers différent. Tu réponds à ma voix, mais pas à mes questions. Que puis-je faire pour toi, Igor ? Tu m'as appelée, je suis venue. Tu as l'air de souffrir mais je ne sais pas de quoi. Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider. »

— « Ils sont partis sans moi. Je ne pourrai jamais les rejoindre. »

— « Tu ne sais donc pas où ils allaient ? »

— « Ils rentraient chez nous. »

— « Chez vous ? Mais où es-tu donc, ici ? »

— « J'étais en mission. »

— « Où habites-tu ? »

— « A Brozk, sur Algol. »

— « Igor, s'il te plaît... Je ne joue pas. Je veux t'aider. Je suis venue pour cela. »

— « Ils sont partis sans moi. Ils sont venus me le dire. »

— « S'ils étaient là, pourquoi ne les as-tu pas suivis ? »

— « Mais ils étaient déjà partis lorsqu'ils sont venus me le dire ! »

— « Igor, qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas dans ton état normal. Je vais faire venir un médecin. Tu ne peux pas rester ainsi. »

— « Un médecin ? Pour quoi faire ? Puisque je te dis qu'ils sont partis, tu n'as donc pas compris ? »

— « Justement. Je vois bien que je ne peux rien toute seule. Ce n'est plus de ma compétence. Ne t'inquiète pas, va. Les choses s'arrangeront. Laisse-toi soigner, c'est tout ce que je te demande. »

— « Je suis seul désormais. Epouvantablement seul, à jamais. Je n'arriverai pas pour la ponte. Ne me regarde pas ainsi ! Va-t-en ! Sors d'ici ! Ils reviennent... Je veux être seul pour les recevoir. Mais sors donc, qu'attends-tu ? »

Quand je me suis éloignée, je t'ai entendu hurler soudain. C'était

des cris rauques, inarticulés, comme je n'en avais jamais perçus. Un seul mot était audible : la ponte. Revenir pour la ponte. J'entrouvis discrètement la porte. Tout ton corps était arqué, comme si dans un dernier sursaut tu voulais t'évader de ce monde. Pour entrer dans quel autre ?

J'ai fait venir l'ambulance. Je ne pouvais rien.

Tu es resté en clinique trois mois. Tous les jours je suis allée te voir. Au début, c'était terrible. Nous parlions. Mais nous étions chacun dans un univers. Le dialogue se poursuivait, semblable à la dernière conversation que nous avions eue chez toi. Les mots étaient ceux de tous les jours, mais lorsqu'on les assemblait les uns avec les autres, ils ne voulaient plus rien dire de cohérent. Tu luttais contre je ne sais quel ennemi. J'ai vu ton corps s'arquer à nouveau. Tes cris inhumains ont résonné une fois encore à mes oreilles. Tu te débattais, tu voulais à tout prix être là-bas pour la ponte. Et puis, un jour, je t'ai trouvé calme, trop calme. Que t'avait-on fait ? Tu n'as plus jamais parlé de tes amis ni de la ponte, tu t'es appliqué à faire exactement ce qu'on te demandait, à te montrer aux yeux de tous sous le jour sous lequel on s'attendait à te voir. Tu t'es si bien comporté qu'ils t'ont laissé sortir au bout de trois mois, avouant que, malgré les nombreuses analyses et les contrôles, certains aspects de ton cas leur échappaient. Pourtant il n'y avait pas de raison de te garder plus longtemps hospitalisé. Tu étais cliniquement guéri. Que demander de plus ?

Tout naturellement tu es venu vivre avec moi. J'attendais depuis si longtemps cette heure. Je savais maintenant que je t'aimais. J'avais cru comprendre qu'il en était de même pour toi et je rêvais de l'instant où nous serions enfin seuls et où tu me prendrais dans tes bras. J'avais remarqué une certaine contradiction entre tes propos et tes gestes, mais j'avais mis sur le compte de ta maladie l'étrangeté de ton comportement et ta froideur apparente, qui ne coïncidait pas avec ce que je lisais souvent dans tes yeux.

Un jour, j'ai fini par te poser la question : « Dis-moi, Igor, est-ce que tu m'aimes ? »

— « Tu en doutes ? »

— « Je ne sais pas. Tu es si froid avec moi. »

— « Si froid ? »

— « J'attends depuis des mois un geste de ta part, un simple geste, comme celui de mettre ton bras autour de mes épaules. J'aimerais sentir le poids de ta main sur mon bras, il me serait doux. J'aimerais poser ma tête au creux de ton cou, où les hommes ont une place réservée pour accueillir la femme qu'ils aiment. J'aimerais sentir l'odeur de ta peau contre la mienne. »

— « Quel rapport cela a-t-il avec l'amour ? »

— « Igor, pourquoi te moques-tu ? »

— « Je ne me moque pas, je ne te comprends pas. »

— « C'est pourtant simple. Si tu savais ce que tu es devenu beau... »

— « Mais tu parles de l'amour ! »

Je restai sans voix. Et puis : « Qu'est-ce donc, pour toi, l'amour ? »

— « Tu ne le sais pas ? Tu n'as pas senti depuis des semaines que j'essaie de pénétrer en toi ? Mais j'ai cru que tu ne m'aimais pas, car malgré tous mes efforts je n'arrive pas à entrer en communion avec ton cerveau. »

— « Avec mon cerveau ? »

— « J'ai rêvé au jour où nous accorderions nos pensées, où nous serions tous deux ensemble à écouter la même musique, à penser aux mêmes choses, à nous communiquer nos expériences, nos rêves, nos désirs, où tu m'ouvrirais enfin tes pensées comme je t'envoie les miennes depuis longtemps déjà. Mais tu n'as pas l'air d'apprécier la pensée. Je me heurte à tes barrages, qui empêchent toute communion réelle. Pourquoi restes-tu fermée à mon amour ? »

— « Fermée ? Mais je t'aime, Igor ! Je viens de te le dire ! »

— « Alors laisse ma pensée entrer en toi. Ouvre-toi, détends-toi. Depuis que j'ai quitté Algol, je n'ai plus jamais partagé mes pensées. »

— « Tu as bien dit Algol ? »

— « Oui, c'est ma planète. C'est de là que je viens. Mais maintenant je sais que je n'y retournerai jamais. Mes amis sont partis sans moi, un accident au dernier moment. Ils n'ont pu m'attendre, c'est pourquoi ils sont venus me prévenir ensuite. »

— « Igor... tu m'as déjà dit cela. Rappelle-toi. »

— « Je sais. Ce jour-là j'étais épouvanté. Je t'ai appelée, que pouvais-tu faire ? Il était trop tard et tu n'as pas compris. Tu as pensé que je délirais, alors que j'étais lucide, très lucide. »

— « Mais enfin, Igor, rappelle-toi ! Tu as fini par perdre connaissance. Tu hurlais... »

— « Je hurlais de solitude, je n'acceptais pas qu'ils partent. J'ai essayé de les rejoindre mais n'y suis pas parvenu. L'effort avait été trop grand. Je ne suis pas arrivé à m'arracher à la Terre. Si, sur Algol, nous pratiquons la transmission de pensée, d'abord entre hommes et femmes qui s'aiment — c'est même la seule façon que nous ayons de « faire l'amour » comme vous dites sur Terre — et puis entre amis ou encore entre compagnons de travail, il nous est très difficile d'accéder à la lévitation. Cet art n'en est encore qu'à ses balbutiements. Bien que nous ayons groupé nos forces, mes amis et moi, pour que je parvienne à les rejoindre, nous avons échoué. »

— « Pourquoi sont-ils partis sans toi ? »

— « Un accident de machine. Le pépin stupide, imprévisible. »

— « C'est donc par transmission de pensée qu'ils sont venus te prévenir de leur départ ? »

— « Comment l'auraient-ils pu autrement ? Mais ils étaient déjà trop éloignés de la Terre pour que je puisse leur répondre. Ce n'est qu'en se groupant qu'ils ont pu m'atteindre. Une fois prévenu, j'ai suivi leurs directives pour les retrouver, mais comme je viens de te le dire, nous avons échoué et ils n'ont pas reçu mon message. »

— « Pourquoi ne sont-ils pas revenus te chercher ? »

— « C'est impossible. Notre mission était terminée. Les ordres sont stricts : on ne revient jamais sur un monde dont l'exploration est achevée. Ce serait trop dangereux et pour nous et pour les habitants de ce monde, qui doivent ignorer notre passage. »

— « Pourquoi me révèles-tu tout ceci ? »

— « Parce que je t'aime et que je ne retournerai jamais sur Algol. Je voudrais parvenir avec toi à une parfaite harmonie de pensées. Ainsi seulement je m'adapterai pleinement à la vie sur la Terre, je m'intégrerai à ton monde. C'est toi qui feras tomber les barrières qui existent encore entre la Terre et moi. C'est toi qui me permettras de retrouver un sens à l'existence, qui me feras renaître vraiment à la vie. »

— « Qu'est devenu ton enfant ? »

— « Je ne pourrai jamais en avoir, puisque je ne suis pas revenu à l'époque de la ponte. »

— « Sur Algol, vous n'avez pas des enfants lorsque vous le désirez ? »

— « Non. Si apparemment les hommes et les femmes de la Terre sont constitués physiquement comme les Algoliens, en réalité notre mode de reproduction diffère. Nos femmes sont ovipares. Mais la ponte n'a lieu qu'une fois par année — nos années comportent cinq cents de vos jours — puis nous fécondons l'œuf, un peu à la manière dont les poissons ici déposent la laitance. »

— « Vous ignorez donc l'union des corps, l'amour physique ? »

— « Totalement. La ponte et la fécondation ne sont pour nous que des actes nécessaires à la continuité de l'espèce. Mais il ne viendrait à personne l'idée de rabaisser son partenaire en le ravalant à ce niveau. »

— « Le plaisir n'a rien d'humiliant. C'est notre manière à nous, Terriens, d'entrer en contact, le plus parfaitement possible, avec l'être que nous aimons. Je t'apprendrai le plaisir et tu m'enseigneras l'art de te transmettre mes pensées. Mon corps aussi hurle de solitude. Je voudrais jouer dans tes cheveux, t'effleurer les mains, être caressée par toi, sentir tout mon être vibrer sous tes doigts, et mourir et renaître à chaque instant d'amour. »

— « Si je t'ai laissé jouer dans mes cheveux, c'est que j'avais vu d'autres humains le faire. Mais, pour moi, ce n'est qu'un simple geste. »

— « Il me paraît aussi étrange de ne pas t'émouvoir que tu as peine à concevoir que mon esprit ne s'ouvre pas à tes pensées. Mais quand tu es à mes côtés, je me sens capable de soulever des montagnes. Si nous unissons nos volontés, peut-être arriverons-nous, moi à connaître la télépathie et toi à apprendre tout le bonheur que peuvent procurer à chacun deux corps qui s'aiment et sont attirés l'un par l'autre. C'est probablement la seule manière d'abolir la solitude dans laquelle chaque être demeure muré, la seule manière de se comprendre vraiment, de réaliser une symbiose du corps et de l'esprit. »

Pour toi ce fut la découverte d'un monde qui t'était demeuré inconnu jusqu'à ce jour. C'était un émerveillement, semblable au mien lorsque je sentis pour la première fois ton esprit pénétrer le mien, ta pensée s'insinuer parmi la mienne. Une explosion de joie, un éclatement, un éblouissement où mille lumières scintillaient en toi. Nous avions enfin accès à la connaissance, ce n'était qu'un premier pas, chancelant encore, il nous mènerait très loin, à des profondeurs inconnues auprès desquelles la distance de la Terre à Algol est infime.

CLAUDE

BOLLE

Une pierre tomba du ciel

La houle oscillait au rythme des forces assoupies au cœur de l'étoile.

Le cataclysme se déchaîna. Effroyable.

L'équateur solaire jeta des flammes dans l'espace. Une lame écarlate s'enfla, se souleva, se tendit vers le ciel. L'une d'entre elles mordit le vide sur une distance couvrant vingt Terres. Puis déchira le cordon infernal qui la reliait encore au globe stellaire.

Ainsi libérée, flottant comme un vaisseau, bientôt écartelée par les forces de gravitation, elle finit par se scinder en sphères incandescentes qui s'éparpillèrent en tournoyant autour du Soleil.

Ainsi naquirent les neuf planètes du système solaire.

« Ainsi naquirent les neuf planètes... »

Voix posée, sereine, indifférente au grondement de l'océan.

© 1971, *Fiction et Claude Bolle.*

Valse du vent. Soleil incisif dessinant des ombres agressives sur une terrasse au carrelage usé. Voix monotone emportée dans une ruelle ouverte sur la plage. Volets battant sous la tempête.

Ville morte. Le sable cingle ses murs écaillés, crépite, s'ouvre en éventails, se replie en fils d'or, ondule. Et, fébrile, la tempête à travers la grand-rue dévide rageusement son écheveau de sable inépuisable qui décrit des arabesques sur l'asphalte. La voici hurlant dans la carcasse d'un autobus effondré, lacérant avec insistance l'affiche où une bouteille de limonade anémiée ne cesse de s'écouler.

La voix surgit, régénérée. Miracle de la réamplification.

Elle s'agrippe à une maison qui crache par ses fenêtres sa tuyauterie dépiautée. Elle inonde la Place du 28 août.

28 août. Un jalon dans l'histoire de l'homme.

L'homme ? L'homme oublié des pierres sans mémoire.

La voix s'élève, imperturbable.

Sa voix.

Le soleil ne l'incommode jamais. Ni le vent. Le vent éternel. Son coffre de plastique protège ses deux bobines qui pivotent dans leurs alvéoles comme les yeux d'un automate. Son antenne chromée défie le ciel.

Implacable, le magnétophone raconte le maître jeu de l'univers.

« Ainsi naquirent les neuf planètes du système solaire... »

Il énumère les grandes hypothèses soulevées par l'homme à la recherche de son origine : les astres, étoiles et planètes, issus sans doute de la condensation de l'univers en étranges grumeaux.

Il raconte comment, il y a quelque deux milliards cinq cents millions d'années, la Terre, globe lumineux, incandescent, vit son éclat s'atténuer et se couvrit d'une couche opaque plus froide.

En cette époque reculée, nulle conscience n'était là pour enregistrer les grands bouleversements qui allaient déchirer notre monde.

La croûte s'épaississait, se renforçait, atténuant les déchaîne-

ments possibles de la nature. En vérité, c'était le calme avant la plus terrible des tempêtes.

Le Soleil orchestrait le drame. Sa puissante attraction souleva deux fois par jour — des jours de quelques heures seulement — la surface de la Terre qui ondulait comme un ventre gigantesque. Pendant cinq siècles, le sol s'éleva et s'abaissa tous les jours à midi et à minuit, provoquant à chaque amplitude d'effroyables déchirements qui, en un instant, eussent tué une population comme celle de la France.

Et ce fut le cataclysme. Une partie de la surface monta plus haut que de coutume, traversa les vapeurs qui l'enveloppaient et, portée par son élan, s'arracha totalement à l'astre. Ainsi lancé dans l'espace, cet amas rocheux se mit à graviter autour de la Terre. La Lune venait de naître.

« La Lune venait de naître... »

La voix soudain s'étrangle. Son débit ralentit, les mots s'empâtent, les phrases s'embourbent dans les tons graves, meurent dans un soupir.

Soupir répercuté dans la ville entière, noyé dans le vent. Avec colère, le souffle atmosphérique roule dans un rugissement d'express.

Sur la plage, une feuille de journal, revenant insolite du passé, vient se plaquer sur le miroir solaire coiffant l'appareil. Ses lambeaux l'enlacent et battent avec fougue. Etreinte absurde.

Privé de la lumière nourricière où il puise son énergie, le robot s'est assoupi.

Le bras de papier, tatoué de manchettes, maintenant se déchire. Le vent l'agite comme une marionnette et l'oblige à saluer le carrelage avant son départ vers l'inconnu.

Mais, à peine libéré, le chiffon s'accroche sur une main. Une main figée. Celle d'un homme effondré près de l'appareil.

Un cadavre gît, en effet, sur la terrasse. Il tressaille sous le rythme des rafales. Son visage sourit de ses yeux de sable au ciel sans nuage. Il dort d'un sommeil décisif, le magnétophone, son œuvre ultime, posé à ses côtés.

Il attend son linceul de sable. Mais le vent sans cesse le lui arrache.

Il attend de se décomposer. Mais aucun animal ne lui a survécu en ce monde aseptisé où l'Inerte parodie maintenant la Vie.

Ciel vide et bleu comme la bêtise des gens. Vent râlant contre les dépouilles des hommes recroquevillés comme de monstrueux corinthes. Mers glauques et vitreuses, sans plancton et sans espoir.

Où règne la Vie ? Où sont les hommes et leurs œuvres ?

Eteints sont les hauts-fourneaux. Anéantis, Bach et les pyramides. Les express ont rouillé sur leurs voies de garages et les fusées ont achevé de se disloquer sur leurs rampes délabrées.

Mais une feuille jaunie danse toujours. Misérable et dérisoire vestige du grand feu d'artifice dont le bouquet fut l'homme.

Sur la plage, le lambeau de journal a bondi, libérant ainsi la batterie solaire. La lumière inonde à nouveau le robot. Généreuse. Bienfaisante.

Et la voix s'éparpille sous les gifles de l'air. Profonde. Sépulcrale d'abord. Puis la voici raffermie, revenue à ses descriptions. Epique. Grandiose.

Paroles vaines, obstinées, racontant la naissance de la Lune. Car — faut-il le rappeler ? — l'arrachement de la Lune à la Terre secoua la surface de notre monde au point qu'il se déchira, se fendit, et dans les crevasses séparant ses vastes débris, la lave suinta, gonfla et s'épancha sur le sol, modelant ainsi les futurs continents. Dans les fosses béantes intermédiaires, l'eau allait bientôt se déverser.

L'eau pourtant, n'existait point sur Terre. Mais d'épaisses couches de vapeur et de cendres cachaient éternellement le Soleil. Des milliers et des milliers d'années s'écoulèrent sans que l'intense chaleur régnant au sol ne permît à la vapeur d'eau de retomber en pluie sur terre.

Un jour, cependant, une petite sphère liquide se détacha de la masse nuageuse et fonça, souple et translucide, vers le sol. Elle vint s'y aplatir, modeste, et aussi vite effacée par la tiédeur des roches.

Première goutte de pluie.

D'autres la suivirent. Et bientôt, il se mit à pleuvoir lourdement. Il plut des jours, il plut des semaines. Il plut violemment. Des mois, des années s'ajoutèrent aux années sans que cessât jamais ce cataclysme hors de mesure.

Guidées par la pesanteur, les eaux se ruèrent goulûment vers des régions toujours plus basses, entraînant dans leur élan, pierres et rochers qu'elles roulaient vers les précipices. L'eau agissait comme une meule géante, omniprésente, universelle, ravinant toujours plus profondément les vallées jusqu'aux grandes cavités intercontinentales où elle s'accumulait sans répit. Avec une lenteur inexorable, elle monta dans ces réservoirs qui grandirent, gonflèrent, s'élargirent au-delà de toute mesure jusqu'à devenir un jour des mers et enfin des océans.

Inlassable, l'élément liquide charriait vers la mer les matières arrachées au sol. Cette poussière ainsi drainée contenait toutes les richesses minérales de notre globe. Surtout le sel.

Le sel. Mêlé au sable, il griffe au passage la carcasse de l'appareil insensible. Mais, imperturbable, le robot poursuit sa litanie. Sans hâte, sans accroc.

Solidement conçu, bien protégé des intempéries, il déchire le pack du temps comme l'étrave d'un brise-glace.

Rien, hormis l'ombre, ne peut l'empêcher de raconter maintenant comment le sel contenu au cœur de la terre, lancé jusqu'au ciel par les volcans sous-marins, retombait sur les continents et comment les cours d'eau, l'entraînant ainsi vers la mer, salèrent davantage les océans.

Combien de fois le mince ruban magnétique a-t-il parcouru son long circuit ? Nul ne le sait et il ne se trouve sur Terre une seule oreille, une seule âme pour entendre cette oraison éternellement répétée.

Ainsi parle-t-il une fois de plus de cette période glorieuse où les nuages, enfin allégés, se dissipèrent quelque peu, se déchirèrent lentement, laissant entrevoir un morceau de ciel bleu. Pour la

première fois, les rochers, encore ruisselants de pluie, rutilèrent sous de timides rayons de soleil.

Aucun être humain n'était là pour admirer ce spectacle, aucun poète pour s'émerveiller de ces premiers jeux de lumière et d'ombre sur les pierres, aucun oiseau non plus pour se réjouir de la fin du Déluge. Cette fantastique évocation était jouée en salle vide. Sans témoin.

Pourtant, au fur et à mesure de l'écoulement des millénaires, notre monde se préparait à une fracassante succession de scènes grandioses.

En se refroidissant, l'écorce se contracta, se plissa. Des monts gigantesques s'élevèrent résolument jusqu'aux confins de l'atmosphère. Les forces qui érigèrent ces monuments se déployèrent avec lenteur. Pourtant, quand les pics eurent achevé leur croissance, le vent, la pluie, la glace et la neige s'employèrent à les éroder du haut jusqu'à la base. Aujourd'hui, il n'en reste plus aucune trace. Trois fois, des vagues de roches se soulevèrent jusqu'à 8 000 mètres au-dessus des mers, dressant leurs chaînes altières, vastes comme des continents. Trois fois, les éléments les firent disparaître complètement. Du troisième plissement, il ne subsiste que de modestes fondations.

Et dans le crépuscule, l'instrument égrène son discours. Obstiné, son timbre descend sur la ville lunaire, sur ces rues profondes comme des tranchées, sur ces places obscures comme des cratères. Aux immeubles patinés, aux fenêtres béantes, aux gouttières déchirées, aux toits squelettiques, le robot raconte comment le décor suprême fut mis en place pour l'entrée finale de la vedette qui allait bouleverser le monde ; la vedette qui allait l'adoucir parfois et aussi le colorer d'humanité : la Vie.

Jour solennel où la Vie fut apportée par le ciel. Le ciel qui, toujours, étreint la Terre.

L'aérolithe mâle tomba dans les flots.

Et une fois encore, le ruban d'oxyde de fer révèle aux pierres endormies comment, de ces débris célestes, les premières cellules vivantes, filles de la semence cosmique, proliférèrent dans la ma-

trice océanique, recouvrirent la mer d'un manteau de plancton, la meublèrent bientôt de monstres ; comment, un jour, ces êtres partirent à l'assaut des continents.

En de longues et émouvantes périodes, il relate comment, sur le sol devenu plus accueillant, le fleuve de vie préparait le berceau de l'Elu, attendrissant vallées et plaines d'une végétation plus abondante.

Et voici la fin du message.

L' « homme », répètent les diffuseurs.

L'homme entre en scène, l'évolution, enfin, s'accomplit et se retrouve elle-même : être Homme.

Homme, étoile aux mille branches, kaléidoscope, facette sur le rubis de la vie, modalité du Réel.

Homme, sentinelle partie à la relève de Dieu.

Les haut-parleurs se sont tus. Vent dans les charpentes dénudées, gémissements dans les fils arrachés.

Minute de recueillement. Un sang d'espoir bat soudain dans les veines des choses, tressaillant, attentif, avide d'un message. Message éternellement ressassé : « La houle oscillait au rythme des forces assoupies au cœur de l'étoile... »

Sur l'asphalte, tableau noir tourné vers le ciel, l'ombre du soir s'allonge, effleure une marelle dessinée à la craie. Elle recouvre les jambes, pliées en chien de fusil, d'une fillette endormie.

Caresse de l'air sur l'or de ses cheveux.

Ombres de la balustrade, étirées sur la terrasse. Soleil boursouflé de fatigue plongeant une épée de feu dans la mer qui bouillonne.

Le ciel s'éteint, indifférent au sort du monde.

Privé de sa nourriture lumineuse, le robot balbutie puis, dans un dernier hoquet, s'endort.

Et le vent continue de hurler, et la mer de mugir et la marée d'assaillir la rive.

Lune ronde, impavide dans le soir. Sa lumière effleure le miroir du magnétophone, cimier du dernier des automates. Nectar de lune, elle se laisse boire et s'accumule des heures durant.

Alors, au cœur de la nuit, le robot, d'une voix à peine audible, irréelle, entame son étrange dialogue. Aux morts, il chuchote la gloire des temps vivants. L'héritier mécanique de l'homme rêve tout haut.

Il rêve jusqu'aux petites heures. Puis s'assoupit, épuisé.

Quand l'horizon enfin s'enflamme, il a retrouvé son timbre clair qui s'en va rebondir sur les murs du silence.

Et l'évocation insensée recommence, se répète, machinale, et pourtant réglée par le cosmos lui-même, comme jadis la première goutte de pluie, la première déchirure dans le ciel, la première naissance. Et il dit une fois encore comment une pierre tomba du ciel. Dix fois le jour, la voix émue raconte l'instant prodigieux où la vie, dans un aérolithe, descendit sur l'ovule terrestre. Et chaque nuit il le dit dans un souffle.

Cette nuit encore, il le répète.

Soudain, les cieux s'entrouvrent, s'arrachent du nord au sud, de l'est à l'ouest. Dramatique et céleste césarienne.

Une boule de feu en jaillit, inonde la ville, la plage, la mer. Le sol frémit, l'air tressaille, les habitations tremblent. Le monde ébranlé craque de toutes parts, le sol crépite, gémit. Contorsion d'apocalypse.

La terrasse, lézardée, secoue son cadavre. Des pierres éclatent sur les façades, font sonner les dernières vitres en mille carillons plaintifs. L'une d'elles a transpercé l'instrument de plastique dont les bobines, indifférentes, continuent de tourner.

Dans ses entrailles, pourtant, un déclic. Et brusquement, les diffuseurs ont cessé leur évocation.

Fin du grand discours cosmique. Silence.

Un chant nouveau, maintenant, a pris sa place, chant de l'autre piste, branchée sur le monde. Chant d'espoir.

Lever de soleil sur une mer apaisée. Brise du matin, riche de promesse. L'astre s'élève, majestueux. Et les ombres s'en vont se cacher sous leurs objets.

La terrasse, criblée, brille d'un éclat intense. La marée lèche le sable, sans hâte.

Tout est calme.

Sur la ville, les haut-parleurs chantent encore, chantent toujours. Chant du passé, chant d'avenir. Chant du merle, heureux, insouciant.

Du haut d'un balcon délabré, l'oiseau chante sa joie.

Du haut de l'hôtel de ville osseux, l'oiseau du printemps se réjouit. Son timbre émouvant caresse le marché sous le soleil et embrasse la petite fille près de sa marelle. Tendrement.

Et sur la terrasse qui resplendit, enfin, le cadavre de l'homme commence à se décomposer.

D'AULNAY

La grande vie

« FAIS pas ça, nom de Dieu ! » a gueulé papa. Mais je me suis pas arrêté. J'en avais rien à foutre. Il avait qu'à pas se ramener comme ça derrière moi. C'est mauvais pour tous les deux quand je bouffe devant lui. Lui, ça le dégoûte et moi ça me gêne encore un peu.

Il est parti en dégueulant. Je l'ai entendu descendre les marches de l'abri, alors j'ai continué à bouffer. Dieu que j'avais faim ! Puis je suis allé boire à la mare, là où il y a de la vase, c'est meilleur, ça me nettoie et ça a bon goût.

Après ça, j'ai regardé le soleil à travers mes poils. J'aime bien le soleil dans ce ciel vert. Le ciel bleu d'autrefois ? Je m'en souviens pas, j'étais trop petit.

J'ai bâillé puis j'ai descendu dans la mare. Je m'y suis roulé. C'était bon. Quand je suis ressorti, je me suis secoué et j'ai

© 1971, *Fiction et D'Aulnay.*

éclaboussé partout. Ça me fait marrer de faire ça. Ça a fait marrer aussi Josiane qui descendait de l'arbre.

— « Ça va ma grande ? »

— « Ça va Jeannot, » elle m'a fait. On s'aime bien tous les deux. Elle a dix-sept ans, moi j'en ai quatorze. On le sait parce qu'on se souhaite toujours nos anniversaires. Elle a toujours pris soin de moi depuis que j'étais tout petit. Il paraît d'ailleurs que c'est elle qui m'a descendu dans l'abri quand c'est arrivé il y a dix ans. Ça je veux bien le croire.

La bombe est tombée pas trop loin. De temps en temps on va voir le trou. C'est tout nu, pas marrant.

Papa est arrivé après l'explosion, m'a dit Josiane. Il tenait maman dans ses bras et il gueulait. Depuis, il arrête pas de gueuler. Mais ça sert à rien. Maman est toujours bouffée par les champignons. Ça s'accélère même en ce moment, le processus, dit Josiane. C'est plus maman, c'est une masse spongieuse qu'il faut gratter trois fois par jour. Y a longtemps que je dors plus dans l'abri, à cause de la couleur que ça prenait. Ça me donnait faim. Je peux quand même pas bouffer ma mère.

« Tu sais, » m'a dit Josiane, « il était quand même prévoyant, papa, avec son abri. »

— « Pour ce à quoi ça nous a servi, » je lui réponds.

— « Dans les premiers jours, ça nous a bien servi. »

Moi je veux bien la croire. Je sais bien que papa était pas con. Y a qu'à voir toute la cendre des bouquins qui reste dans les ruines. Et puis comme tout est arrangé sur nos terres. Il paraît qu'il avait tout fait, tout prévu comme ça parce que justement il craignait la guerre. Ça lui a servi à rien. Et maintenant il dégueule en me voyant bouffer. Il gratte maman avec des doigts pourris. Et il s'écarte de Josiane.

Là, je le comprends parce que ma grande sœur est dangereuse. Pour lui ; pas pour moi. Je l'aime bien, ma grande sœur. J'adore la regarder et me frotter contre elle. Mais elle me dit toujours de rentrer mes piquants. Elle est mince et brune. Mais sa chair est

dure comme l'acier. Elle est nue comme moi, mais vachement ronde à certains endroits. J'adore la regarder le soir quand on est près du feu. Sa peau prend des teintes cuivrées et ses grands cheveux noirs qui traînent par terre la font ressembler à une fleur ténébreuse.

Josiane me dit : « Tais-toi, y a un gars qui se ramène. » Elle en frémit toute, les yeux fermés, les narines dilatées. Je l'admire mais je regarde vers l'abri. Je lui dis : « Vaut mieux pas rester ici, si papa se ramenait ! »

Alors bon, on s'en va dans la forêt à la recherche du gars. Quand elle a faim, y a toute sa peau qui tremble. Je me glisse à travers les arbres, les buissons, et j'aperçois une forme blanche... tout nu qu'il est, lui aussi. A vrai dire y a longtemps qu'on n'en a pas vu un habillé.

Josiane s'avance vers lui. Je me cache. Je regarde. J'écoute. « Bon Dieu ! » il dit. C'est un jeune gars brun couvert de poils sur les joues. Il a les mains qui tremblent. Il la regarde. Ça je le comprends. Il prend le trot vers elle. Il s'excite en courant. Il l'attrape et ils tombent à terre tous les deux.

C'est là que ça devient intéressant. Je me rapproche et je regarde. Ça dure des heures. Une fois, ça a duré toute la journée. Josiane, elle bouffe pas souvent, alors elle aime bien digérer. Elle se le cramponne. Elle lui fait entrevoir des choses inouïes. Et puis, comme elle dit, elle lui bouffe sa vitalité. Et quand elle a fini, il reste pas grand-chose du gars.

Aujourd'hui ça a pas duré trop longtemps. C'est l'après-midi et je sais qu'elle veut se laver avant le soir. Quand elle a fini, je m'approche du sac vide qui traîne par terre. Je le renifle.

— « Reste tranquille, » me dit Josiane, « c'est pas bon pour toi. » Je veux bien la croire. Puis je vois son regard curieux qui me fixe. Elle me dit : « T'as changé. T'es devenu un homme aujourd'hui. »

Je me sens tout drôle, c'est vrai. Je sais pas si c'est de les avoir vus. « Mais tu sais, mon petit frère, » elle ajoute. « T'as pas à avoir peur de moi. Je te ferai rien. On se protège mutuellement. » Elle

me pose la main sur le dos et j'en ai des frissons partout. Je veux bien la croire. Quand on me voit généralement, on fout le camp en criant.

Ça m'embête parce que je vais avoir besoin des filles maintenant. Josiane, c'est une chouette sœur. Elle comprend tout. « T'en fais pas, » elle me dit. « Je t'aiderai. »

Je lui donne un coup de langue sur les pieds. Elle aime ça. Ça la chatouille.

On revient à la maison. En arrivant, on entend des gueulements. C'est papa. Maman est toute décomposée en plusieurs morceaux. Moi je salive.

Josiane ramasse tout dans une caisse et puis elle va jeter ça. Je la suis pas pour pas avoir d'envie.

Papa gueule toujours et puis il me regarde et je vois quelque chose de drôle dans ses yeux : une petite lumière. « Mes pauvres enfants, » il dit, « ce qu'on vous a donné. » Et il prend son élan et se fait péter le crâne sur le coin du mur. C'est le mieux qu'il avait à faire. Je suis content de son courage.

Je sors de l'abri et je vais retrouver Josiane. « Ah ! » elle soupire, « c'est fini maintenant, les problèmes. »

Alors là je la comprends. On n'a plus d'attache, on va pouvoir faire ce qu'on veut, quand on veut.

Mes enfants, c'est la grande vie qui commence. J'en hurle à plein gosier. Josiane me monte sur le dos et je démarre au grand galop vers les collines mauves de l'autre côté du fleuve.

DANIEL

WALTHER

Et une touffe d'herbes amères pour Ganymède

Au Moyen Age, dans ce temps que les historiens voulaient de ténèbres, des hommes couraient les routes et déploraient en chansons la misère de l'époque, la cruauté des princes et la vanité des guerres.

Au Moyen Age de la Bombe et de la Fusée, des baladins se servent des mêmes armes pour vitupérer le Grand Suicide et le Frénétique Non-Sens du Cauchemar Organisé. Au plus grand de ceux-là, Bob Dylan, cette légende est dédiée.

1

Il passait sa vie dehors, sur les routes, dans la tempête et dans la pluie, dans la grêle et dans le soleil ; vivait au rythme des saisons ; se levait avec le jour, pleurait avec le vent ; se couchait pour dormir au hasard du chemin et, quand il se réveillait, se réjouissait d'être vivant.

© 1971, *Fiction et Daniel Walther.*

Il chantait, quand on l'en priait, des airs très vieux avec des paroles languissantes d'un autre temps. C'était un étrange troubadour.

Autour de lui,

se dressait le monde en béton-verre-chrome-acier-chlorure-de-vinyle-amélioré,

semblable à son propre pastiche,

un monde où les calculatrices électroniques fabriquaient les lois, codes moraux et innombrables interdits que suppose une civilisation avancée.

Mais lui

ne s'était pas souvent soucié de la justice : il chantait ses chansons, pensait ce qu'il pensait et fuyait les villes à cause des terribles crises de claustrophobie qui lui jetaient les yeux hors de la tête.

LES VILLES ! Ces entassements écrasants où l'on n'avait pas assez de ses deux yeux pour pleurer, pas assez de ses deux poings pour cogner sur les murs !

Alors, un matin, il était parti au hasard. C'était une faute mais point encore un crime et on pouvait espérer passer entre les mailles du terrible filet de la justice.

Par deux fois, on l'avait arrêté, interrogé, jeté dans une cage et longuement psychanalysé.

Il avait fait à chaque fois le vide dans son esprit et on l'avait relâché au bout de deux et six mois d'incarcération.

Aujourd'hui encore, il se demandait comment il s'y était pris pour ne pas perdre la raison dans sa cellule dont il ne sortait que deux heures par jour.

Peut-être s'était-il tenu en équilibre sur les bords de la folie à force de composer des chansons à l'intérieur de sa tête. Une foule de chansons bizarres, onomatopéiques, heurtées, dont il n'avait plus retrouvé trace dans sa mémoire dès sa sortie de prison.

Il passait sa vie dehors, sur les routes, loin du cauchemar des villes, dans la tempête et la pluie, dans la grêle et le soleil, vivant

au rythme des saisons et chantant à la sauvette pour gagner un peu d'argent.

Un matin, en se réveillant, il sentit le bout pointu d'une botte lui chatouiller désagréablement les côtes. Il ouvrit lentement les yeux et vit deux gendarmes penchés sur lui. Il se dressa sur un coude et leur sourit car il était d'un fort bon naturel.

— « Debout ! » fit sèchement le gendarme qui l'avait houspillé.

— « Bien sûr, naturellement... tout de suite... » dit-il, et il se leva aussi vite qu'il put et ramassa sa guitare.

— « C'est confisqué, » dit l'autre gendarme en tendant sa main gainée de cuir noir et luisant.

— « Confisqué ? » demanda-t-il d'un ton un peu choqué.

— « *Confisqué !* » hurla le gendarme qui lui arracha la guitare d'un geste brutal et dit : « En avant marche, allons-y ! »

« Y », c'était une tour de justice édifiée provisoirement en rase campagne et grouillant d'une intense activité. Car, en ces temps bénis, la justice se trouvait partout et se déplaçait agilement en fonction du crime. Pour traquer plus sûrement les criminels, on avait inventé les tours de justice : c'étaient de hautes constructions démontables avec toutes sortes de casemates, de chambres de torture et de salles pour les interrogatoires. On pouvait aisément les transporter par camions et une foule d'automates spécialisés les montait toutes chicanes comprises en moins d'une demi-heure. Au centre de ces bâtiments de rêve, un cerveau électronique triait crimes et délits, prononçait les sentences et livrait les coupables aux bras d'acier ou de simili-chair des bourreaux patentés. Ces mécaniques ultra-perfectionnées valaient tous les orfèvres en la matière et elles ne risquaient guère de se laisser aller à la pitié.

FICHE SIGNALETIQUE

NOM : Brunn
PRÉNOM : Ruby (?)
AGE : 32 ans

SEXE : déterminé masculin
GENRE : humain
DATE DE NAISSANCE : 2 mars 2002
LIEU DE NAISSANCE : Dorn (?) — Terra
DOMICILE : sans domicile fixe
PROFESSION : sans profession avouable
RELIGION : panthéiste (?)
Q.I. : faible
SIGNES PARTICULIERS : aux 2/3 analphabète, cicatrice sur la joue droite
PEINES SUBIES ET MOTIFS : 2 et 6 mois de réclusion pour vagabondage

— « C'est bien vous, ça ? »

— « Oui, c'est bien moi, » dit-il en se forçant à sourire encore.

Le fonctionnaire se leva et ébranla la table d'un solide coup de poing. Ruby se dit qu'il s'agissait certainement d'un humain puisqu'il réagissait aussi violemment. « Nous allons être forcés de sévir, cela ne peut plus durer ! »

Ruby ouvrit de grands yeux. « Qu'est-ce que j'ai *encore* fait ? » demanda-t-il.

— « Vous le savez aussi bien que moi ! Cette fois-ci ce sera la piqûre, et hop ! »

... Et hop !

Jadis, bien des siècles avant la naissance des villes d'acier, les dieux gouvernaient le monde. Ils étaient assis au sommet d'une montagne noyée dans la brume, l'Olympe, et passaient le plus clair de leur temps à boire, à manger et à faire des enfants illégitimes. Parfois ils jetaient des regards salaces sur le monde et pourchassaient les beaux rejetons des hommes. Un jour, Zeus, le président-directeur-général des dieux, remarqua le fils de Tros et de la nymphe Callirrhoé, et ce jeune et splendide bâtard lui sembla trop original pour parcourir les chemins poudreux de la plaine. Il

se changea lui-même en aigle et emporta le jeune homme vers les pentes mystérieuses de la montagne sacrée.

... Et ce fut ainsi que Ganymède devint l'échanson des dieux.

2

On le suspendit par les bras dans le trou venteux qui descendait tout le long de la tour de justice. Il souffrit atrocement durant toute l'interminable plongée, ne comprenant toujours pas pourquoi on prenait tant de peine à s'acharner sur lui.

Les androïdes-bourreaux se laissèrent du temps...

Ils ne ressentaient rien, ni haine ni compassion, mais on leur avait enfoncé les subtilités de la cruauté humaine dans les méandres archi-complexes de leur cerveau artificiel.

Enfin, enfin, enfin, il chut dans les bras d'un fauteuil de torture, les épaules broyées, les poignets mordus jusqu'à l'os par les chaînettes voraces.

— « Vous chantez la LIBERTÉ ! »

— « Vous chantez la PAIX ! »

— « Vous chantez l'AMOUR ! »

...vous chantez, c'est tout ce que vous savez faire !

— « Je ne sais pas, je ne sais pas ! »

Des menottes lui encastrèrent les mains dans le fauteuil de métal. « On va vous rafraîchir la mémoire ! Ecoutez ! Ouvrez bien vos oreilles et dites-moi quel est l'auteur de ces prétentieuses cochonneries ! »

Sa propre voix lui jaillit dans les tympans et il se demanda comment ils avaient pu faire pour enregistrer les comptines réprobatrices qu'il chantait en secret à ceux qui voulaient les entendre.

Une affolante nausée lui tordit les mâchoires, sa bouche s'ouvrit toute grande et il se mit à crier : « Oh ! je vous prie, laissez-

moi m'en aller ! Je vous prie, je vous prie, je vous prie, je ne sais pas de quoi vous voulez parler ! »

La lumière lui éclata au visage comme un pétard et il constata qu'il était assis au centre d'une fosse ronde aux murailles nues, sans porte ni fenêtres ni...

Un diable lumineux surgit d'une invisible boîte à malice et lui agita sa guitare sous le nez tandis que des griffes minuscules mais tellement aiguës s'enfonçaient toutes à la fois sous ses ongles. Cela lui rappela en pire les fourmillements douloureux au bout des doigts, en hiver, au temps de son enfance, quand il pétrissait des boules de neige.

— « Ah ! tu ne sais pas de quoi nous voulons parler ! »

Une voix énorme roula dans la fosse cylindrique :

« LA PIQÛRE !!! LA PIQÛRE !!! FILS DE PUTE !!! »

Et, oh ! il savait — même s'il essayait à présent de jouer au débile mental ! — ce que signifiait le sinistre mot piqûre. Une condamnation à s'en aller dormir dans l'espace interplanétaire jusqu'au moment où il se réveillerait seul, dérivant dans une nacelle abandonnée, sans cartes ni boussole, quelque part dans l'infini glacé. C'était un jeu cruel, un jeu qui trouvait sa fin en soi, qui n'avait d'autre raison d'être que la cruauté.

— « Vous voulez plaisanter ! Je n'ai fait que des petites strophes de rien du tout ! Vous n'allez tout de même pas me piquer ! »

L'androïde lumineux fracassa la guitare sur ses genoux qui brillaient comme des phares et il lui sembla qu'avec ce geste il lui brisait le cœur, puis les cercles de métal étincelants dégagèrent ses avant-bras et le fauteuil se renversa de lui-même, le projetant brutalement sur le sol dallé. L'androïde se pencha et sa main phosphorescente agrippa le poignet de Ruby qui hurla sous l'impact de la douleur. « Ce sera vite fini, à présent, » dit le robot. Puis il ajouta après une courte hésitation : « Encore quelque chose à dire ? »

— « Oui, oui, oui, j'ai encore un tas de choses à dire, et d'abord que j'ai le droit de parler avec un homme, de m'expliquer, de passer devant un *vrai* tribunal ! »

Alors le robot de lumière le saisit par le devant de sa chemise trempée de sueur et par sa ceinture fantaisie et le traîna tout gesticulant vers la muraille où s'ouvrit presque aussitôt une porte trapézoïdale fort adroitement dissimulée.

Ruby vit une salle brillamment éclairée remplie d'êtres souriants et immobiles, avec, tout au fond, un lit muni de sangles de cuir et...

3

Il ne dérivait pas. Il tombait. Le hasard de la cruauté des hommes et des machines l'avait projeté dans la zone d'attraction d'une lointaine petite planète, une toute petite planète comme il en existe des centaines de milliards dans les innombrables archipels de l'univers. Peut-être mourrait-il tout de suite en touchant le sol, peut-être tomberait-il en douceur et pourrait-il survivre quelque temps. Rien n'était fonction de sa volonté. Ni la vie ni la mort ; ni l'espoir ni le désespoir. Il tombait. On ne lui avait laissé aucune chance. Mais ils avaient veillé à ce qu'il pût voir le paysage se rapprocher de lui, afin qu'il fût à même de goûter la vertigineuse approche de la mort, de l'éclatement final. Et c'était naturel dans une société où tout était devenu un art *sine peccatis.*

Des montagnes escarpées s'offraient pour le recevoir et il détourna les yeux, suppliant quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur de sa tête de bien vouloir lui faire perdre au moins connaissance juste avant l'inévitable choc.

Puis, d'une manière tout à fait imprévisible, sa chute se trouva freinée, les montagnes au-dessous de lui s'immobilisèrent, les nuages rentrèrent dans l'ordre et se remirent à filer horizontalement. Un doux balancement rectiligne commença d'agiter l'appareil et Ruby comprit que, jusqu'à nouvel ordre et pour des raisons qu'il ne pouvait pas encore s'expliquer, il ne mourrait pas.

Tout doucement les monts en dents de scie se rapprochèrent de lui, se couvrirent de neige, puis de détails rocheux bien précis, d'arbres...

Une fois même, un énorme oiseau prit son envol, passa tout près de la nef qui flottait toujours doucement dans l'atmosphère de la planète inconnue. Un plumage d'encre s'agita dans le ciel, se jeta bien vite dans la cachette d'un nuage. Ruby peu à peu se remit à respirer normalement. Il se sentait encore passablement ankylosé car le gel n'avait pas tout à fait quitté ses phalanges. Il souffla dans ses doigts comme il le faisait jadis par les hivers glacés qui le surprenaient sur les froides routes de la Terre, et ce geste familier lui serra le cœur.

« REGARDE, GANYMÈDE, LES DIEUX TE REPÊCHENT COMME UN GARDON FRÉTILLANT DANS LA GRANDE NASSE DE L'UNIVERS. TON FRONT SE COUVRE DE SUEUR ET TES MAINS TREMBLENT. TU NE VAS PAS MOURIR MAIS TU IGNORES ENCORE CE QU'IL VA EN ÊTRE DE TA VIE. TU NE SAIS PAS QUELLES SONT LES VÉRITABLES INTENTIONS DE ZEUS ! SONT-ELLES BONNES ? SONT-ELLES MAUVAISES ? »

La nacelle se posa en douceur et souplesse entre deux éperons rocheux crénelés comme des crêtes de coq en colère et vraisemblablement effilés comme des rasoirs, dans une sorte de canyon éclaboussé d'une lumière rougeâtre. Ruby secoua lentement ses mains, étendit ses jambes, respira profondément et revint petit à petit à la vie.

Dans le ciel brillait un épais soleil pourpre poinçonnant de gouttelettes de feu les larges traînées nuageuses striées d'ombres violettes.

Ruby mit en marche les appareils de mesure et les sondes atmosphériques et constata que la pression extérieure était pratiquement la même que sur Terre, que la température ambiante oscillait autour de 25° centigrades — ce qui lui sembla « bien comme il faut » — et que l'air se révélait parfaitement respirable et tonique. Il actionna donc le mécanisme d'ouverture de la porte du sas.

Il se leva avec peine et sa silhouette s'encadra dans l'écoutille hexagonale, chancelante, encore dans le flou de la terrible anesthésie que Ruby avait dû subir là-bas sur la Terre, dans cette effroyable tour de justice.

L'ennui dans tout cela, c'était qu'il ignorait totalement où il se trouvait et quel genre d'accueil lui réservait ce planétoïde inconnu.

Une longue mèche de cheveux lui pendait dans la figure et la combinaison qu'on lui avait fait endosser le faisait cruellement souffrir de la chaleur. Il devait faire bien pauvre mine...

Devant lui s'étendait une chaîne de hautes montagnes et, à ses pieds, il apercevait une vallée jaune, violemment éclairée par le soleil. Mais nulle part il ne pouvait discerner de signes de vie. Un silence envoûtant régnait sur ce décor d'herbe dorée, de rochers miroitants et de neiges immaculées.

Il se souvint de ce que disaient ses « frères » les hommes sur ce qui se passait dans l'univers : « C'est une immense caverne de voleurs ! Chaque recoin cache un couteau ouvert. Nous avons voyagé, beaucoup voyagé, et notre existence n'a jamais tenu qu'à un fil ! » Ils disaient cela et leurs mains s'ouvraient et se refermaient comme pour étrangler quelqu'un de vague et d'informe.

C'était ce que racontaient les hommes. Pourtant ce monde-ci ne lui semblait pas hostile : il n'y avait là ni villes, ni bruit, ni tours de justice, ni chevalets de torture, rien que ce magnifique et profond silence.

Il fit quelques pas en avant et trébucha sur une pierre, ricana nerveusement. Son corps ne lui obéissait pas encore et ses gestes demeuraient raides et maladroits. Puis le vent se leva, frais, presque amical, et lui brassa les cheveux avec une affectueuse application. Il ouvrit toute grande la bouche, dilata les narines, aspira cet air piquant et parfumé. Ses pieds crissèrent dans une herbe lancéolée, rêche et poussant dru. Une herbe sauvage. Et il se souvint de la Terre et de sa longue solitude.

Etait-ce bien prudent de s'éloigner de l'appareil ? Il ne possé-

dait ni armes ni bagages et ne savait pas quand tomberait la nuit ni où il trouverait un abri... Il s'arrêta, indécis, les mains pendant le long du corps, silhouette grise sur le fond bleu laqué du ciel.

« NE CRAINS RIEN, GANYMÈDE, NOUS TE VOYONS D'ICI ! NOUS TE SUIVONS DES YEUX ET AUCUN DE TES GESTES NE PEUT NOUS ÉCHAPPER ! »

Dans un soudain accès de lyrisme, Ruby regretta sa guitare brisée par l'androïde lumineux et un frisson le parcourut quand il revit en pensée la table chromée, les sangles de cuir et la longue aiguille d'acier qui s'approchait de son bras en faisant gicler déjà deux petites gouttes sombres. Puis soudain une grande douceur descendit en lui et, reprenant confiance, il marcha à longues enjambées vers les montagnes.

Elles étaient si hautes que leur sommet se perdait dans les nuages et il se souvint des vieilles, vieilles civilisations de la Terre qui se nichaient dans les vallées imprenables des Andes et adoraient Pachachamac le Soleil Vivant. Il se mit à chanter une mélopée lourde de nostalgie avec des paroles tragiques et étincelantes. Peut-être même, sans s'en douter, essayait-il de s'attirer les bonnes grâces des dieux qui vivaient dans le sanctuaire de la montagne.

Un éclair lumineux traça un escalier de feu dans le ciel et un oiseau géant jaillit du flanc du mont le plus élevé. Sous les pieds de Ruby, l'herbe se froissait avec un bruit d'étoffe. Et l'aigle envolé de la montagne se mit à grandir, à remplir l'espace de toute son envergure soyeuse, et d'oiseau devint aéronef qui se posa sans heurt, comme un gros insecte, à quelques mètres de Ruby qui comprit que les dieux s'étaient dérangés jusqu'à lui. Une soudaine angoisse se mit à lui mordiller le cœur quand une voix douce lui demanda de s'installer à bord et de chasser ses dernières craintes.

Il s'avança lentement vers l'oiseau artificiel et il comprit que l'univers naïf et paisible qu'il avait patiemment construit à l'intérieur de son esprit avait son pendant dans ce monde. Il était le microcosme d'un rêve dans le macrocosme d'un autre rêve à la semblance du sien.

Il s'installa dans le siège, confortablement, et l'aéronef prit son

envol vers la montagne dont le sommet se dissimulait dans les nuages.

4

L'INTÉRIEUR de l'aéronef était douillet et bien climatisé. Il s'étira, complètement rassuré à présent, et regarda les vallées ocres et les profonds canyons rocheux défiler sous l'appareil. Il aurait aimé chanter à présent et rendre hommage à l'air et au vent, à la liberté et à la vie. Puis les nuages se coulèrent autour de l'oiseau mécanique et noyèrent toute chose dans une confusion livide semblable à une rosée surnaturelle.

Et, quand le voile de brume et de silence se déchira, il contempla les dieux eux-mêmes et il les reconnut : ils se tenaient au centre d'un vaste plateau rocheux, sur un immense damier de marbre, parmi un péristyle de colonnes émeraude, et le vent jetait le désordre dans leur longue chevelure. Il vit leurs gestes alanguis et leurs vêtements lâches qu'une courte brise faisait bouffer à son plaisir. Les femmes, hiératiques, se muraient dans une pâle dignité tandis que les hommes souriaient à demi comme s'ils se racontaient des histoires. Ruby les reconnut : ils étaient là, tous ceux qu'on avait chassés de la Terre, qu'on avait expédiés dans la nuit de l'oubli et de l'espace afin qu'ils y perdissent la raison puis la vie... Mais étaient-ce bien eux, n'étaient-ce pas des dieux indigènes retirés dans la tour d'ivoire de leurs rêves profonds au sommet de la montagne couronnée de nuages ? Ruby était en proie à une grave incertitude. Devait-il se prosterner ou au contraire demeurer droit comme un I ? Devait-il sourire ou rester grave ?

Un homme barbu s'avança vers lui et lui tendit la main. « Salut, vieux, » dit-il en anglais, et Ruby trouva que c'était une drôle de façon de s'exprimer pour un dieu. « On t'a vu venir, » poursuivit la divinité barbue, « et on t'a repêché avant que tu

ailles te perdre dans la vallée. La vallée, c'est un endroit où il faut faire attention où on met ses pieds. »

— « Ah ! » s'étonna Ruby qui ne pouvait pas imaginer que ce monde paisible pût receler quelque danger.

— « Oui, » dit le dieu barbu, « cette vallée est la vallée du désespoir et de la mort et personne n'en revient jamais. Jadis quelques-uns des nôtres s'y sont aventurés... et nous ne les avons pas revus ! »

La foule des dieux pâles, aux longs cheveux, le dévisageait avidement, et il voulut savoir où il se trouvait. « Quelque part dans l'espace, vieux ; nous n'en savons guère plus que toi. Nous sommes tombés du ciel et nous nous sommes posés près de cette montagne... et cette montagne nous offre l'hospitalité, la nourriture et des drogues hallucigènes... »

Ruby se dit que les dieux étaient bien singuliers et qu'ils parlaient une langue difficilement compréhensible. « Viens, » déclara Zeus, « nous avons préparé une fête pour te recevoir. » Ils s'avancèrent vers le centre du plateau et Ruby vit qu'on avait dressé une table en fer à cheval avec des lits disposés alentour. Les hommes et les femmes murmuraient derrière eux tandis que Zeus passait un bras sous le sien et le guidait avec une majestueuse lenteur vers les lieux du banquet. Mais Ruby se demandait toujours pourquoi il n'arrivait pas à se réjouir de l'issue apparemment heureuse d'une aventure si tristement commencée.

Tout à coup, un hurlement monta de la vallée, fractura l'épaisseur des nuages, et Ruby sentit littéralement ses cheveux se dresser sur sa tête. La pression des doigts de son compagnon se fit si forte sur son avant-bras qu'il ne put réprimer un cri de douleur et de surprise. « Qu'est-ce que c'est, mon Dieu ? »

— « Ce sont ceux de la vallée... ce sont nos ennemis ! » Il vit que le visage de Zeus était recouvert d'un film de sueur et il comprit qu'il arrivait aussi aux dieux d'avoir peur. « Assieds-toi, mange et bois. »

Tout le monde s'installa et les dieux dévorèrent Ruby avec des regards fiévreux qui le firent frissonner d'une effroyable appré-

hension. Ensuite des esclaves vinrent les servir et il constata qu'il s'agissait d'êtres grossiers, vêtus de laine épaisse et chaussés de bottes de mauvais cuir brunâtre.

— « Que faisais-tu *là-bas* ? »

— « J'allais sur les routes et je chantais. »

— « Et que chantais-tu ? »

— « Je chantais contre les villes, les prisons, la guerre et tout... et tout... »

— « Et tu as chanté ainsi jusqu'au sacré jour de la piqûre ! »

— « Oui. »

Le dieu sourit et remua sur sa couche. « Ici, c'est autre chose, » dit-il. « Sur cette montagne, nous sommes en sécurité ; nous sommes libres ; nous pouvons faire exactement ce que nous désirons et rêver tous nos rêves. »

— « Qui sont ces gens ? » demanda Ruby en désignant les serviteurs vêtus de laine et de cuir. Mais Zeus haussa les épaules.

— « Aucune importance, » dit-il, et dans ses yeux brilla une étincelle de mépris mêlé de peur. Cette sèche réponse surprit Ruby qui préféra pourtant se taire, craignant de déplaire à ceux qui l'avaient si fraternellement reçu. « Et maintenant, vieux, on va fumer quelques bouffées ensemble, histoire de fêter ton arrivée parmi nous ! » Les esclaves distribuèrent de longues pipes gracieuses et un tabac étrangement parfumé. « Vieux, mets-t'en plein les narines, il n'y a que *ça* de vrai, là-bas, ici ou ailleurs ; il n'y a que *ça* pour oublier ! »

Ruby aurait bien voulu demander ce qu'il devait oublier mais il n'osa pas. Peut-être ses bras tirés dans son dos et la corde le promenant lentement vers le fond des ténèbres, peut-être l'androïde lumineux brisant sa guitare sur son genou, peut-être le fauteuil aux bracelets de métal ou bien l'infernal lit d'acier chromé. Peut-être la froide giclée du poison dans ses veines. Peut-être les routes de la Terre et les femmes rencontrées au hasard des chemins, peut-être la nuit, le vent, le soleil, la maladie et la souffrance, peut-être le fait qu'il avait été un homme !

Un serviteur lui présenta une longue tige enflammée et il aspira prudemment une première bouffée. Une sensation agréable se glissa au creux de sa tête et il tira régulièrement sur sa pipe, les membres pénétrés d'une douce langueur. « Vas-y, fils, vas-y ! » murmura Zeus. Ruby vit une route, et sur cette route, il se regardait marcher avec sa guitare sur le dos, sale et boueux, la chevelure graissée par la sueur, les épaules rentrées à cause de la pluie. Et il se dit que ce n'était pas une vie pour quelqu'un qui veut prendre ses responsabilités. Une fille jaune parut et l'attira dans la cour d'une ferme coopérative en lui disant : « Y a que ça de vrai, là-bas, ici ou ailleurs ! » Mais elle ne parlait pas de la même chose que Zeus. Puis l'univers devint rouge et se remplit de clameurs et de hurlements tandis qu'il chavirait jusqu'au centre d'un monde en ignition, plongeait dans des limons multicolores et des laves brûlantes. Il poussa un cri qui résonna longtemps, longtemps, longtemps...

Même la montagne était rouge et les nuages avaient disparu. Les dieux hébétés regardaient dans la direction de la vallée, et de la vallée ocre montaient ce qu'il jugea être d'inlassables cris de colère. Il n'aurait su dire, à présent, s'il rêvait ou s'il se trouvait encore en état d'éveil.

5

PLUSIEURS semaines passées parmi les dieux l'amenèrent à la stupéfiante conclusion qu'ils s'ennuyaient à mourir et qu'ils se nourrissaient péniblement d'herbes hallucigènes et de pis-aller. Et plusieurs semaines passées à rôder autour des esclaves le firent entrer dans le secret des dieux.

Ils étaient venus jadis quand le monde les avait chassés comme des malpropres et ils s'étaient installés sur cette montagne. Avec les débris de leur science et de leurs astronefs, ils avaient bricolé une piètre civilisation de cocagne. Quelque chose qui justifierait

leur existence, mais leur existence n'était pas indispensable à la vie de ce monde. Ils avaient cadenassé leurs rêves rouges à l'intérieur d'un cordon de mitrailleuses lourdes arrachés aux sabords des vaisseaux de l'espace et ils se défendaient contre *ceux d'en bas* du mieux qu'ils pouvaient.

En bas, régnaient les « monstres » qui parfois, comme les Titans, montaient à l'assaut de la montagne au mépris des grêles de balles crachées par les nids de mitrailleuses juchés dans les avant-postes rocheux. Parfois quelques agresseurs légèrement blessés tombaient aux mains des dieux qui, s'ils tuaient à distance avec énormément de facilité, s'enorgueillissaient de trop de délicatesse pour recourir au meurtre pur et simple et se contentaient de les réduire en esclavage.

Les dieux étaient malheureux et seuls.

Les dieux étaient des pantins.

Le hasard seul l'avait fait tomber parmi eux, le hasard ou le calcul de quelqu'un d'autre, de l'immense cerveau électronique qui se cachait dans la vague géométrie du ciel.

Malgré les prévenances de ses nouveaux compagnons, Ruby n'était pas heureux...

Et il commença de regarder la vallée avec des yeux d'envie. Assis sur les bords du plateau, il contemplait au loin, par-delà la frontière des nuages, les moutonnements jaunes de l'herbe et se souvenait des paroles de Zeus : « Cette vallée est la vallée du désespoir et de la mort et personne n'en revient jamais. Jadis quelques-uns des nôtres s'y sont aventurés... et nous ne les avons pas revus ! » Il y en avait donc eu parmi les dieux que le vide de leur existence avait poussés à tout abandonner pour aller se jeter tête baissée dans les pièges inconnus de la « vallée des monstres » ! Comme la tentation était violente de s'enfuir, de dégringoler le long des pentes de la montagne vers la mystérieuse étendue d'herbes jaunes ! Pourtant des sentinelles veillaient, avec un air faussement absent, et il savait qu'on leur avait donné de strictes consignes.

Il chantonnait doucement en arrachant des touffes de gazon

mêlé de fleurs. La vieille claustrophobie menaçait de le reprendre : ici c'était trop petit pour lui, trop triste et trop étroit, et la fumée hallucinogène le rendait plus malade que content. « Foutue saloperie ! » se surprit-il à dire. Il essaya vainement de se faire une idée des dangers guettant dans la vallée et il se demanda jusqu'à quel point les dieux étaient capables d'un jugement sain et équilibré. Puis il se souvint de l'horrible cri venu vers eux du fond des ténèbres, aux premières heures de son séjour sur la montagne, et l'insinuante peur de l'inconnu lui retomba sur les épaules.

Des pas sonnèrent sur les dalles derrière lui et, avant même qu'il se fût retourné, la voix d'une sentinelle s'éleva : « Faut pas rester là, vieux. C'est dangereux de regarder la vallée de cette manière-là, très dangereux ! »

— « Oui, oui, » dit-il, « je ne voulais rien faire de mal. »

L'autre le regarda attentivement puis il secoua ses longs cheveux dans un mouvement de tête un peu équivoque. « Tu ne fais rien de mal, vieux, rien de mal. » Il se mit à rire d'une manière que Ruby jugea sale et s'éloigna en balançant son fusil d'un air négligent.

Ce fut le lendemain que Ruby se mit à saigner du nez et à se trouver mal. On lui envoya une femme pour s'occuper de lui, mais il la renvoya car il détestait que quelqu'un le vît souffrir. Quand la jeune déesse se fut éloignée après lui avoir doucement caressé le visage, il sentit ses pommettes se durcir et les larmes lui jaillirent des yeux. C'était vraiment trop petit ici, trop étroit, et il n'aimait pas le goût de la fumée d'herbe. « Je veux descendre dans la vallée, je veux partir, » se répétait-il avec acharnement, presque avec colère. « Qui sont ces gens qui passent leur temps à fumer du foin et à trembler dès qu'ils regardent *en bas* ? » Il frissonnait de fièvre et, quand il vit Zeus soulever le rideau qui fermait la porte de sa chambre, il s'écria : « Laissez-moi descendre dans la vallée ! »

— « Bien sûr, mon vieux, bien sûr... Tu ne te sens pas bien ? » Et il ajouta stupidement : « Ça doit être le changement d'air... »

Ruby avait la bouche pleine de sang. « Laissez-moi partir, » dit-il.

« Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas heureux ici, je suis malade ! »

— « Mais oui, » dit Zeus, « tu es malade... Nous en étions tous là au début, c'est l'altitude, je te dis, mon vieux... » Il saisit l'épaule de Ruby et se mit à la secouer, à la secouer sans fin, comme si la solution de tous les problèmes avait résidé dans ce simple geste. « Ecoute, je vais aller te bourrer une pipe d'herbe et ça ira mieux. »

Ruby n'avait jamais été spécialement contrariant sauf dans ses chansons. Il avala une gorgée de sang, hoqueta et dit : « S'il vous plaît, laissez-moi seul ! »

Zeus soupira : « Comme tu voudras, vieux, comme tu voudras. Tu es sûr que tu ne veux pas fumer un peu ? »

— « Non, » dit Ruby, et sa tête se mit à rouler de droite à gauche puis de gauche à droite. « Non, laissez-moi ! »

Zeus haussa les épaules, souleva le rideau de la porte, hésita un instant et sortit.

Ruby se força à la patience et attendit la nuit.

6

Il se sentait mieux à présent et les quintes de toux avaient presque cessé. Il guettait les bruits du dehors, se demandant avec angoisse si on avait placé une sentinelle devant la maison qui l'abritait. Sa décision était prise : dès cette nuit, il fausserait compagnie à Zeus et à ses acolytes. Il s'inquiéta de savoir si, passé le plateau soigneusement entretenu par les dieux, il parviendrait à déjouer les pièges de la montagne : neiges, crevasses et vents furieux... Ne valait-il pas mieux remettre sa tentative au lendemain ? Puis la peur soudaine de mourir là, tout de suite, le cœur bloqué net, étouffé par sa captivité, le reprit et il alla regarder au-dehors. La nuit était presque tombée, les lunes bleuâtres se montraient déjà dans le ciel, argentant les cubes de métal où demeuraient les dieux et silhouettant les colonnades sur la pénombre de l'espace. Et il n'y avait personne en vue.

Il s'emmitouffla dans une couverture sombre et attendit. « Maudite montagne, maudite montagne, » répétait-il. Le ciel s'obscurcit rapidement et, avec la nuit, le calme descendit sur Ruby, et il eut l'impression qu'un cri prolongé montait vers lui du fond de la vallée.

Il marcha à longues enjambées vers le bord du plateau.

— « Bouge pas, vieux, » dit une voix douce.

7

« POURVU que je ne l'aie pas tué, pourvu que je ne l'aie pas tué ! »

Mais quand la balle siffla près de sa tête et qu'il entendit du remue-ménage du côté de l'endroit qu'il venait de quitter, il se sentit soulagé.

Il avait été surpris par sa propre force, par la façon dont il avait frappé... Quand la sentinelle s'était écroulée, une vague de terreur l'avait submergé : « Je vais être puni, je vais être puni, foudroyé par la mort à l'endroit même où je me trouve ! » Mais rien ne s'était passé, tout reposait dans le silence, et sans un regard pour sa victime il s'était mis à courir en direction de la vallée. Un terrible sentiment de culpabilité l'écrasait. Les dieux avaient été bons pour lui ; ils l'avaient recueilli, traité comme l'un des leurs, et maintenant il ne trouvait rien de mieux à faire que de les trahir de la plus odieuse manière, de les blasphémer par son inqualifiable conduite.

Il trébucha dans la neige épaisse, tomba à de nombreuses reprises, se retint aux rochers, roula, cria, se releva, se remit à courir, à courir, à courir... dans un nuage compact de nuit et de sang. Dans le ciel noir, les lunes minuscules éclairaient vaguement la scène, parsemant la pente de la montagne de parcimonieuses flaques de clarté. Et il ne s'arrêta pas de courir, se tordant les chevilles dans les creux des pierres, s'enfonçant jusqu'à mi-cuisses

dans de traîtreuses congères tandis que les balles continuaient de siffler méchamment autour de lui. Sa respiration haletante lui tirait la langue entre les dents et une insistante douleur lui brisait la poitrine, lui brûlait les poumons, lui martelait les tempes. Il courut encore environ une demi-heure puis il s'abattit d'un seul coup comme un arbre, face contre terre, et ne bougea plus.

Dans sa tête, quelque part, au sein d'un orage aux sept couleurs du prisme, un aigle géant s'envola, plana au-dessus de son corps allongé dans la neige moelleuse, et il se poussa hors du rêve dans un cri de colère : un avion descendait vers lui, l'encerclant dans l'auréole de lumière citron de son projecteur. « Non, » cria-t-il, « non ! » Il se retrouva en train de courir le long d'une terrasse rocheuse, les oreilles bourdonnantes et la bouche amère. « Oh ! non, oh ! non, oh ! non, » suppliait-il tout en trébuchant vers la vallée maudite sous la lumière grêle du projecteur de l'avion.

« GANYMÈDE, REVIENS ! QUE VAS-TU FAIRE DANS LE PAYS DES MONSTRES ? N'ENTENDS-TU PAS LEUR HORRIBLE VOIX QUI DÉJA S'ÉLÈVE JUSQU'A TOI ? »

Ruby n'entendait rien. Les rumeurs qui montaient des ténèbres n'étaient dues qu'aux jeux sauvages du vent et elles ne résonnaient que d'une manière bien dérisoire dans sa tête. Il courait.

« REVIENS, GANYMÈDE, IL N'Y A PAS DE SALUT POUR NOUS AUTRES DANS LA VALLÉE DES MONSTRES ! »

Il courait. Il descendait tout droit, se débattant au beau milieu d'un brouillard rouge, hachant la nuit avec de grands moulinets furieux des bras et poussant parfois des cris perçants qui roulaient de neige en rocher, réveillant dans la montagne des échos retentissants.

« REVIENS, GANYMÈDE, REVIENS CAR NOUS AVONS BESOIN DE T O I ! QUE FERIONS-NOUS SANS T O I, GANYMÈDE, T O I QUE NOUS AVONS RECUEILLI SUR LES FLANCS DE LA MONTAGNE ? NE VEUX-TU PAS REVENIR AVEC N O U S FUMER LA BONNE FUMÉE D'HERBE ET OUBLIER ?... »

Il courait. Rien n'avait plus d'importance que sa course folle et désordonnée vers la vallée obscure, vers ce trou noir où il pré-

voyait de vagues présences, lointaines, si lointaines encore. Il leva la tête vers le ciel, mais celui-ci était vide de tout oiseau fabriqué et seules y brillaient, d'entre les aventurines spatiales, les deux petites lunes de la planète inconnue.

Bien plus tard, il s'allongea dans l'herbe, cherchant son souffle, et, vaincu par la fatigue, s'endormit pour de bon.

Ce fut le plein jour de la planète qui le réveilla avec de grandes gifles de soleil en pleine figure. Son corps était engourdi par le froid de la nuit et il ne comprit pas tout de suite où il se trouvait. Il lui fallut tourner la tête et apercevoir au loin le sommet de la montagne encapuchonnée de brouillard pour que lui revînt le souvenir de sa fuite insensée. « J'ai trahi les dieux, » se dit-il, repris soudain par l'horreur de sa situation, « j'ai trahi les dieux et je n'ai plus d'autre route que l'enfer ! »

Il se releva pourtant et, tournant le dos à la montagne, se remit à descendre tant bien que mal vers la vallée jaune. Sa marche incertaine dura longtemps. Il avait la bouche gonflée de soif et l'estomac retourné par la faim. Chaque nouveau pas tordait son cœur à pleines mains, transperçait ses poumons d'une brûlure pointue. « C'est la punition de mes fautes, c'est le châtiment de mes transgressions ! » se disait-il. Mais il n'en continuait pas moins de se hâter vers la vallée des monstres.

Bien longtemps après, presque à bout de forces, à demi mort de fatigue, de soif et de faim, le corps rompu par une souffrance tenace, la gorge grésillante de sang, il les aperçut...

Ils montaient vers lui du fond de la vallée ocre. Certains étaient courts sur pattes ou lourds des membres, d'autres trop maigres et trop osseux, mais pour des monstres ils ne lui semblèrent guère plus inhumains que ceux qui avaient ordonné qu'on le suspendît par les bras dans le trou venteux de la tour de justice et qu'on lui enfonçât sous les ongles de minuscules flèches d'acier. Il sentit son cœur battre encore plus fort et une dernière vigueur agiter ses jambes, puis un immense espoir le remplit tout entier lorsqu'une voix grave s'éleva vers lui du fond de la vallée.

Et cette voix disait : « Sois le bienvenu parmi les hommes ! »

NATHALIE

HENNEBERG

Portés disparus

C'ÉTAIT un jour comme les autres, les batteries nucléaires ébranlaient les continents. Une cataracte de fer et d'acier se déversait. En haut, dans le grondement du métal, les vibrations ultra-soniques, la puanteur douceâtre des gaz, s'avançait la mort blindée, toxique, explosive. Les soldats venaient de nettoyer la tranchée, dans le sang et les cadavres jusqu'au ventre, et maintenant, sous leurs déguisements atomiques, accroupis ou étendus, ils essayaient d'entrer dans la terre ; leurs corps pétrifiés, tassés, changés en momies, perdaient la faculté de sentir et leurs cerveaux n'étaient plus que de la terre (comme ceux des morts très anciens).

Il n'est pas vrai qu'à de tels moments un cerveau pense à un coin du sol, à un cerisier ou à Marie-Jeanne. A n'importe quoi. Ceux qui pensent essaient de se

© 1971, *Fiction et Nathalie Henneberg.*

relever — et ils meurent déchiquetés, crevés d'éclats.

Tout ce qui reste de l'univers, c'est — dans la boue, le sang, les excréments — l'épaule d'un camarade écroulé près de vous, et qui n'est sans doute qu'un cadavre...

Soudain : « Nom de nom ! C'est la bombe Z... qui ne laisse pas de traces ! »

— « On sera tous... »

— « ... portés disparus... »

Un soleil de mort, noir, coupe la voix comme un fil. *Et c'est la sensation de chute — dans le néant.*

1

LEEN, cheveux fluorisés, couleur de cattleya labiata, et corps gainé uniquement d'écailles d'or, essayait pour la troisième fois de s'introduire dans la structure fine du disque, juste à l'endroit où le Martien sinurisait le ptérosaure, lorsqu'elle éprouva la plus grande surprise de sa vie. Cela fut précédé d'un sifflement d'air glacé et d'un ultime écho du bang-super-lumière. Le disque de collation éclata en mille aiguilles et les parois lumineuses oscillèrent. Leen eut la chance de s'en tirer à peu près indemne. S'extrayant avec peine des débris du suspense extraplan, elle dit seulement : « U-uh ! » et se trouva face à la plus invraisemblable statue d'argile grise, assise un peu au-dessus de son divan de relaxation. Sur rien. Une seconde plus tard, cependant, elle avait trouvé le niveau réel. Une statue en forme de pyramide, légèrement luisante, couronnée d'une boule et pourvue d'une trompe d'insecte. Des éclats de métal et toutes sortes de débris innommables pleuvaient de toutes parts. Leen voulut s'enfuir et resta pétrifiée : elle était vedette, donc fragile. Cependant, l'apparition levait ses bras (ce qui était censé être ses bras) avec une lenteur robotique et, apparemment, dévissait sa propre tête. Ce n'était qu'un casque. Un visage surgit alors, jeune et barbouillé de sang. « Un visage incroyable, » pensa Leen, « pareil aux fresques très antiques où s'em-

mêlent des monstres et des anges. » Des tempes étroites, un menton volontaire, des lèvres fermes. Les cils invraisemblables de longueur étaient roussis, la bouche saignait et haletait légèrement.

« Hu-hu-u ! » acheva Leen suivant les meilleures sophistications des élites artistiques. « Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans mon stérédio ? » Une fraction infinitésimale de seconde — et le personnage braquait sur elle un engin bizarre. Un *frg'r*. Ou un leptozon de poche. Et il la visait !

Leen se montra digne des élites et, en particulier, de la cellule-famille OOAX870. « Baissez ce... cette chose, » fit-elle distinctement, d'une voix enjôleuse. « Nous ne sommes pas au cintel. Vous vous trouvez chez moi — au stéré XZ9. On n'y fait ni films de guerre ni autres vieilles lunes romantiques ! »

— « Des lunes ro... ? » La voix, sur un registre bas, était d'une chaleur et d'une brutalité extraordinaires. Jamais Leen n'avait enregistré une telle musique depuis les vieux cinéramas de Deraï. « Vous voulez dire qu'on ne se bat plus ?... »

— « Parfaitement, » affirma Leen, péremptoire. « C'est démodé comme le vieil astre ! Qui donc a eu l'idée de vous costumer ainsi ? On est en 3707, par Pluton ! »

Elle allait dénigrer férocement la section archéologique de la Cinécité, quand la voix douce et brutale l'interrompit : « En 3707 ? Vous vous payez ma tête ou quoi ? »

(Peut-être payait-on jadis — en des temps antiques — leur tête aux condamnés avant de la couper ? Ou était-ce un figurant du très ancien Européen, devenu fou ?...)

— « Le bloc est à gauche de vous, » dit Leen, brève. « Voyez la date. »

Sans dévier l'engin d'une ligne, il loucha. Jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi étonné. Une seconde plus tard, son regard balayait le stérédio — ses plaques en cristallon, ses lits de repos bas et ses bacs de tradescanties. Il s'arrêta au mur discollé où s'écranaient les viz et dit avec un profond soupir : « Je rêve... » Ses yeux revenaient à Leen en tenue de travail. Il ajouta : « Pardon ! »

— « Yapak (1) », rétorqua la jeune fille sèchement. « Je me demande seulement comment vous êtes entré ? Les parois sont hermos. »

— « Je me demande aussi. »

— « Enfin, » reprit-elle, agacée, « qui êtes-vous ? D'où sortez-vous ? Quelle époque ? »

— « Je m'appelle Rock Ewald, caporal d'infanterie de la Marine. Etats-Unis de l'Europe, XXIe siècle. »

Leen, la météorite montante de la Compagnie de Disques Vivants Ltd, faillit s'évanouir comme une vulgaire demoiselle romantique et courut se pendre à son vidéo.

Communication XXXXX. Top confidentiel.

— « *Dany ! Danybot !* »

— « *Mmm... Choupette ? Guzi-gula ?* »

— « *Pas d'obscénités. Cellule-sœur OOAX870. Rapplique ! J'en ai un dans mon stéré.* »

— « *Un quoi ? Zorl ? Impresario ?* »

— « *T'es schwark. Qu'est-ce qu'on a dit hier à la coupe dernière ?* »

— « *On dit tant de choses à la coupe dernière...* »

— « *Qu'on manquait d'inspiration !* »

— « *C'est une plaisanterie ?* »

— « *Bien sûr. Ce que j'ai ici est aussi une plaisanterie.* »

— « *C'est... ?* »

— « *Un-que-je-ne-peux-pas-dire.* »

— « *Sans blague ?* »

— « *P'raît.* »

— « *On ne te monte pas l'astronef ?* »

— « *Peu prob.* »

— « *La preuve ?* »

— « *La preuve ?* »

— « *Il...* il a des cils ! »

(1) « Il n'y a pas de quoi. »

Un silence. Puis : « Quel siècle ? »

— « Le XXIe. »

— « J'arrive. » Clapotement rapide. « Laisse pas sortir. Sous aucun prétexte, t'entends ? C'est peut-être notre grande chance de cellule-famille... » Une autre pause, puis : « L'Œil Fed est-il renseigné ? »

— « Pas celui du conduit. Il... enfin, il s'est matérialisé sur mon divan ! Et il a grillé tous les circuits internes. »

— « Phu-u-u ! Formi-fab ! T'approche pas, Leen. Je veux dire du divan : il est peut-être radioactif ou zuicé. Et fais effacer l'intercom. Leen ! Compris ? »

Intercommunication effacée.

Leen revint à l'enregistreur en déroute. Toujours au milieu de la pièce, la statue d'argile essuyait lentement du revers de sa main le sang et la boue sur un visage d'adolescent. « Blessé ? » demanda-t-elle, avec une nuance d'intérêt dans la voix, comme n'importe quelle femme de n'importe quel siècle. L'apparence de Rock rendait d'ailleurs tout possible : elle ouvrait les portes aux réminiscences — tranchées, fusées hurlantes, combattants héroïques, infirmières efficaces et tendres, Miss Nightingale, arcs de triomphe, soldats inconnus, champignons... Et l'intrus la dévorait du regard. A ses yeux, elle était absolument inouïe : une marionnette d'or, nue, un fruit exotique, un lézard luminescent avec une flamme — non, une corolle rose sur la tête. Le visage (mais en était-ce un ?) de pékinois distingué avait des lèvres à peine ourlées, d'un bleu de myosotis, et des yeux à facettes d'insecte. Les mains fuselées étaient, elles, humaines, mais à sept doigts ! « Je dois être fou, » dit lourdement Ewald. « Vous ne pouvez pas avoir sept doigts ! »

— « Pourquoi ? Je suis discolleuse. » Elle avalait toutes les voyelles : c'était déprimant.

— « Cela veut dire ? »

— « Après les galacticiennes et les sourcières, c'est le degré le plus élevé... »

— « Les galac... quoi ? »

— « Oh !» fit la jeune femme avec un ennui suprême, « il faut venir du XXIe siècle pour ignorer tout cela ! Pardon, je dois vous paraître extrême-grossière ! Ce sont les élites dont on ne parle pas. Elles sont et cela suffit. Certaines sont super, d'autres non. Les étoiles tournent dans le cosmos, les nébuleuses éclatent — il y a un univers — et elles sont. »

— « Et les sourcières ? »

— « Super aussi. La notion est moins étendue mais plus subtile. N'aviez-vous rien de tel dans vos siècles sous-développés ? »

— « Nous avions, je crois, » fit Ewald, cherchant difficilement les mots, « des gens qu'on appelait sourciers ou radiesthésistes. Ils avaient des pendules ou des baguettes de coudrier. Ils trouvaient l'eau ou les trésors, mais c'était plutôt considéré comme une plaisanterie un peu poussée. »

— « Quel schlum ! Chez nous les sourcières (ce sont surtout des femmes) sont des êtres qui cherchent les sources, les portes, les clefs, qui ouvrent et remontent plus haut que la goutte d'eau, qui trouvent des jaillissements nouveaux pour créer les gerbes, les cascades... Cela vient du passé ou de l'avenir. Elles assemblent ou elles recomposent. »

— « Ce serait, en somme, des prêtresses ? Ou des sybilles ? »

— « Quel joli nom ! A propos, je m'appelle Leen. »

— « J'ai fait des études classico-programmées, » s'excusa Rock. « Une sybille de Cumes servait de porte-voix à son dieu. »

— « Oui, oui, vous étiez une société théocratique. Mais, chez nous, les sourcières font partie de la structure d'Etat. » Elle hésitait visiblement. « J'en connais une assimilée aux Directeurs Fédéraux : Elle cherche à travers le Temps une *Source d'Exaltation...* »

— « Et elle ne l'a pas trouvée ? »

— « Non. »

— « Et on la rétribue ? »

— « Bien sûr. »

Dès lors il fut à peu près sûr de rêver : de telles choses sont impossibles. Mais il fallait se plier aux règles oniriques. Il s'intéressa poliment au discol un peu détraqué. « C'est votre outil-travail, non ? »

— « Oh ! ce n'est qu'un discol-essai. Il comprend à l'origine un scénario extensible. Je m'insère dans les mailles de structure fine — j'y farfouille un peu. Quand c'est un disque de luxe, je capte l'idée du client. Je suis les variations de son shrenk. Cela fait du bleu ou un guzi-gula... »

— « Ne dites pas d'obscénités ! » répéta machinalement le soldat.

Elle ne s'émut pas. « Ce ne sont pas nécessairement... Tout dépend du client. D'ailleurs, les obscénités sont d'un prix prohibitif. Je peux vous montrer... vous n'êtes pas zuicé ? »

— « Je ne suis pas quoi ? »

— « Si vous ne savez pas, vous ne l'êtes pas. C'est un certain degré de refoulement purement psychique, on ne l'a inventé qu'en 2120. Des guzi-gula, par contre, sont des exercices pratiques élémentaires, et si j'en parle, c'est que vous avez une jolie bouche. Que vous arrive-t-il encore ? Le torticolis ? »

— « Non ! J'ai besoin de me laver... »

— « Cela, je ne peux pas. Danybot a dit que vous ne devez quitter le stéré d'aucune façon. Mais, dès qu'il sera là, il vous fera prendre dans ma piscine un bain-peeling qui extrait des pores même la poussière des siècles ! En attendant, je peux vous offrir un... comment dites-vous ? Un verre. Comme Madelon. Vous connaissiez Madelon? »

— « Cela date de la première guerre mondiale. Je suis de la troisième. »

— « Ah ! je comprends : vous datiez par guerres ! » Bonne hôtesse, elle s'affaira au frix. « Opiacés ? Extraplanétaux ? Alcools terriens ? »

— « Alcool. Sec. »

Les boissons, grâce... en fait, grâce à quoi ?... n'avaient guère changé. Du vodsky, bien tassé. Il avala son verre en poilu cons-

cient et organisé. Puis un autre. Leen le secondait, avec inconscience. « Cela ne suffit pas à votre sourcière ? » prononça-t-il d'une voix pâteuse. « Comme source d'exaltation, je veux dire ? »

— « Quoi ? Les exci-stups ? Non, bien sûr. Nous sommes tous... comment dit-on ? Mithridatisés, dès la naissance. Pour donner un sens nouveau à la vie, il faut qu'elle ouvre le temps et le déchire. *Qu'elle en extraie ce qu'elle cherche.* Cela seul donne la valeur aux œuvres. »

— « Oui, » fit Ewald, semi-conscient. « Qu'elle donne le sang de son cœur. De mon temps... Eschyle, Dostoievsky... La foule a toujours été cannibale... » Il n'acheva pas : la pièce tournait autour de lui et Leen jonchait le tapis comme un phalène brisé.

...Il revint à lui, allongé sur un lit de repos. Ses armes et sa combinaison anti-radiations faisaient un tas disgracieux à ses pieds. Il se sentait frais et pur comme au sortir d'un bain vivifiant, par contre la fille nommée Leen gisait dans un fauteuil en face, avec les symptômes les plus flagrants de la naupathie (mal répandu à l'époque où l'on voyageait sur l'eau). Cependant un personnage ostensiblement mécanique, crâne en pain de sucre, yeux chaussés de microscopes électroniques et embryons de membres doublés de pinces extensibles, promenait sur les patients un faisceau d'ultraviolets. En bon combattant, Ewald se dressa d'un bloc et envoya l'intrus dans le bac aux tradescanties, où le malheureux s'embarrassa dans ses tentacules. Des étincelles crépitèrent un peu partout.

— « Vous n'auriez pas dû... » murmura Leen d'une langue pâteuse. « Dan est psycho. Il vous a mis dans la piscine... »

— « Vous m'avez drogué tous les deux ! »

— « Abominations de billevisées ! » crachota la chose dans le bac.

— « Veut-il que je lui casse les mandibules ? »

— « Certainement pas ! » Leen s'était redressée avec quelque peine et elle dédia à Ewald un regard de franche admiration. « Oh ... Pour un anthropopithèque, vous ne vous en tirez vraiment pas mal !

Quoi, de votre temps c'était déjà l'homo sapiens ? Aucunimport. Danybot, expliquez-lui ce qui nous est arrivé... »

— « Drogue dans les alcs, » repartit le bac. « Frix trafiqué. Quelqu'un s'attendait au temporissage. »

— « A quoi ? »

— « Difficulté d'explicature. Plans différents. Notre cultivation élevée ne permet pas communiquer avec demeurés... » L'être semi-robotique arriva enfin à surgir hors des tradescanties, mais il devait avoir quelques circuits grillés.

— « Demeuré vous-même ! » répliqua Ewald, poliment. « Voyez votre charabia ! Je ne permettrai pas à un gobelin de votre espèce d'asticoter un comb' même ancien. Garez vos pinceaux ! » Ceci dit, il se mit à se rhabiller fiévreusement. Mais il se trouvait que son linge était remplacé par des bandelettes, très commodes à l'usage, et son uniforme par une combinaison à la texture et au parfum d'œillet des Indes, qu'il renifla rageusement avant de la passer. Elle se révéla, suivant qu'il se tournait à droite ou à gauche, d'un mauve irisé ou d'une pourpre riche, çà et là traversés de phosphorescences. Il finit par crier : « C'est ridicule ! Je ne peux pas sortir travesti en guignol ! Rendez-moi mes vêtements ! »

— « Impossible, » articula Danybot, lugubre. « Expliquez-lui, Leen. »

— « Nous avons dû, » confirma la jeune femme d'une voix presque tendre, « les jeter à l'incinérateur. A cause des parasites, chéri. Il y en avait des milliards ! »

Il n'y avait rien à redire à cela !

— « De toute façon, » reprit le semi-robot avec rancune, « vous ne pouvez sortir. Vous serez arrêté dès le palier et acheminé sur le vectorium. A moins que vous ne soyez proprement vivisecté par la foule. Et nous, par la même occasion, quilchés. »

— « Pourquoi ? »

— « Leen, expliquez-lui. »

Visiblement le « gobelin » était à bout de patience. La fille-libellule vint s'accrocher au bras du combattant. « Chéri, » répéta-t-elle (ou quelque chose d'approchant — Ewald ne comprenait pas

toujours ce qu'ils disaient avec leurs substantifs à tiroirs et leurs verbes à radicaux inconnus, mais enfin l'inflexion vocale expliquait bien des choses), « c'est la loi du 13 juil' 3005. Elle a été promulguée par le Parl-Fed » (probablement Parlement Fédéral) « depuis que de nombreux voyageurs sont tombés dans notre temps, avec incohérence. Certains étaient adorables comme vous, mais d'autres ont provoqué des dégâts effrayants — par exemple les di... les dinosaures, et un petit goulin nommé Attila. Il criait partout que l'herbe ne poussait pas sous les sabots de son cheval... qu'est-ce qu'un cheval ? Et il en tombait toujours, on eût dit que les digues du Fleuve-Temps étaient trouées comme des passoires... »

— « Elles le sont, » affirma sombrement Danybot.

— « Alors, à la fin, on s'organisa... »

— « Qui ? »

— « Le Parl. Les Feds. Le gouvernement Omni-Terre. Il a bien fallu, surtout depuis que des gens qui se disaient chrétiens (est-ce une nationalité ou une origine planétaire ?) ont essayé de mettre le feu à R.O.M.E. — je veux dire à la Réunion-Omnium-Moléculaire-d'Eléments... Le centre était une si jolie reproduction d'une ville ancienne ! Enfin tu comprends, dès lors, l'Opération Chasse aux Voyageurs a commencé. »

— « Ils auraient mieux fait de boucher les trous dans le temps, » dit Ewald, sombre. « Nous ne venons pas de notre plein gré... »

— « Justement, chéri, ils ne savent pas encore ce qui vous fait venir ! Cependant, certains sont si utiles ! Un filtrage sera bientôt mis au point. En attendant, il y a, dans tous les blocs un Œil Fed (béni soit-il !). Et des astuces. Tu as vu : mes alcools étaient drogués. En fait, presque personne n'utilise ces choses : nos appareils digestifs sont si réduits ! Nous prenons des capsules, des concentrés, quelquefois des vapeurs... Tu ne devrais pas traiter Danybot de pinceau, tu sais ! Une chance qu'il soit accouru, sinon le contrôle de soir nous trouvait dans le bleu ! »

— « Einstein ! » hurla le semi-robot d'une voix perçante, bondissant hors de son bac avec une singulière légèreté. « Nous avons oublié le contrôle ! Courons... Vite-vite-vite... »

— « Courir ? » s'exclama Leen. « Avec sa figure ? Tu es pfif ! »

Mais l'avorton lui lança avec agilité une sarbacane au bout de laquelle moussait une bulle irisée. Une bulle de savon, eût-on dit. Leen se souleva sur la pointe des pieds et souffla au visage de Rock. Une sorte de pellicule mince et lisse s'étendit, colla à ses traits. Surpris, aveuglé, Ewald riposta par une gifle qui envoya la jeune femme dans les tentacules de Danybot. Rock voulut arracher cette sorte de masque et ne parvint qu'à se griffer : le tissu impalpable plaquait sur ses traits, c'était une caresse, une douceur. Simultanément, sa vision oculaire changea, toutes choses se multiplièrent, s'irisèrent exquisement, l'univers devint iridescent et mystérieux. Il comprit que mille facettes interposées entre ses yeux et le monde réel absorbaient et décomposaient la lumière, rendaient visible la partie secrète du spectre — les ultraviolets et les infrarouges cachés. C'était à la fois délicieux et effrayant ; Ewald hésita entre l'admiration et de vigoureuses injures. Profitant de cette transition, Leen le traîna vers la paroi la plus claire où il découvrit le reflet d'un splendide insecte fluorescent. « Ainsi personne ne vous reconnaîtra ! » fit-elle, essuyant un sang incolore sur sa bouche. Elle ajouta : « Vous êtes tout de même très beau... » La honte rendit Rock muet.

Sur la paroi turquoise, les cadrans rouges se mirent à clignoter.

— « Sauf erreurosurprise, ce sont les Feds ! » chuchota Danybot.

2

Ce fut la dernière pensée distincte qui impressionna Ewald. Le reste ne fut que fuite échevelée, chute en vrille, descente aux miroitants enfers. Comme ils se trouvaient tous les trois sur un carreau scintillant au milieu de la pièce, Leen appuya sur un ressort invisible et la dalle élastique se mit à descendre sous leur poids. Elle glissait le long d'un tube noir, phosphorescent. Çà et là des cadrans rosâtres s'allumaient, mais ils de-

vaient avoir une signification moins menaçante, car ni Leen ni Danybot n'y prenaient garde. Le descenseur stoppa dans un couloir, également éclairé de lumière noire, équivalent probable des abris atomiques de jadis, énorme dépotoir d'un immeuble qui était une ville, et où s'entassaient les décors pittoresques de très anciens films d'épouvante, des praticables, des malles de costumes, des robots et des mannequins désarticulés. A un certain moment, Ewald buta contre une rampe et des néons bleus s'allumèrent — une aube froide de quelque exploration sur les planètes glacées. Danybot, qui avait déplié ses tentacules inférieurs et progressait sur des échasses, sursauta et se mit à écraser les ampoules. « Chut ! » modula Leen ; elle avait l'oreille contre une bouche d'aération et fit signe à Ewald d'écouter avec elle. Il reconnut sans erreur possible, en haut, très haut, amorti par les murs insonorisés, le sifflement des jets d'alertes... « Gloire à Einstein, ils ne nous cherchent pas en bas, » murmura la jeune femme, « mais les stérés d'en haut, qu'est-ce qu'ils prennent ! »

— « Vite-vite-vite ! » cliquetait Danybot. Ce fut cependant lui qui cala inopinément : ses échasses s'enfoncèrent dans un praticable qui couvrait une fosse, et il resta stupidement à sautiller, comme un héron pris dans un étang glacé, en poussant de petits cris idiots. Leen essaya de le dégager en le tirant par un des tentacules supérieurs, et elle finit elle-même par basculer dans le décor. Rock la rattrapa par sa chevelure d'orchidée, sentit vaguement que cette parure ne tenait guère et finit de la hisser par les aisselles. Elle échoua entre ses bras. Durant un instant elle y resta attentive, muette ; sans doute attendait-elle la séquence suivante du très ancien film d'épouvante : le héros mystérieux et viril sauve la belle infirmière d'une trappe, d'une sape — et tandis qu'il la maintient au-dessus des mines explosant, leurs lèvres s'unissent... « Rien n'est plus idiot que ces films de guerre ! » pensa Leen vaguement, « puisqu'ils portaient ces casques à trompes d'insectes ! » Rock la déposa sur le sol ferme. Un cadran rouge s'alluma dans la voûte. Un cri retentit dans la fosse à l'échassier : « Cellule photo-électrique ! Courons ! »

Mais, évidemment, Danybot ne pouvait courir et s'épuisait en de vains efforts. « Dépêchons-nous, » dit Ewald à Leen. Sous la lumière pourpre, il tournait vers elle un beau visage dur et brillant, et Leen saisit tout à coup le sens de tous ces disques, de tous ces cadres orientés vers le passé, elle crut même comprendre qu'on fît des trous dans le fleuve-temps... « Mais nous ne pouvons pas le laisser ainsi ! » fit-elle, tordant ses sept doigts sous leurs écailles d'or. « Les Feds le trouveront et le sinuriseront ! Enfin, je veux dire, ils le mettront aux déchets ! »

— « Et puis après ? Ce n'est après tout qu'une machine ! »

— « Une machine ! » suffoqua le héron dans la fosse. « Une machine, moi ! Demandez-le-lui un peu, si elle ose dire... »

— « Mais non, » cria Leen au comble d'irritation, « je n'ai jamais prétendu ! Danybot fait partie de notre cellule-famille en qualité de frère, pas d'outil ! »

Ewald recula. « Votre frère ? Mais il a six bras ! »

— « Il en a besoin dans sa profession ! »

Après tout, elle avait sept doigts elle aussi ! Rock haussa les épaules, découvrit derrière une malle une forte corde, en fit un nœud coulant, le jeta au « frère » en lui enjoignant de s'y cramponner. Sortir un copain d'une sape, ça le connaissait après tout. Il tira, Danybot se cramponna, mais cela ne donnait rien, la matière élastique du praticable s'était refermée sur les échasses. « Elle s'est strictement soudée, » pleurnicha le semi-robot. « Glomérée. Polymères visqueux et tout ça ! Malheureux Danybot va être assimilé atrocement ! » Il commençait à être plus compréhensible, mais pas pour Leen...

— « Il prétend qu'il a été happé par un piège polymérique, » expliqua Ewald. « On en parlait de notre temps — les matériaux macromoléculaires qui s'attirent... Mais est-ce que ses échasses font réellement partie de son corps ? Non ? Ce sont des prolongements ? Alors, il n'a qu'à les lâcher ! »

— « Lâcher mes échasses ! » cria le petit monstre. « Il est fou ! Totalement fou ! Les meilleurs échasses vivantes récupérées du siècle prochain ! Une partie de moi ! Je préfère me désintégrer ! »

— « Alors, désintégrez-vous ! » décida Ewald à bout de patience. « Les cellules virent au noir, je suppose que cela promet la fin de tout ça ! Allons-nous en, Leen ! »

— « Danybot, » cria Leen, désespérée, « tu sais que je *ne peux pas* te laisser ainsi. Alors quoi ? Tu veux que je sois quilchée, rien que pour conserver tes échasses ? Vobish ! Hementan ! »

Un gargouillement suivit ces paroles, puis la voix dans la fosse chuchota : « J'ai décroché... »

— « Bon, » dit Ewald. « Maintenant nous tirons. » Ils tirèrent et hissèrent hors des débris un Danybot réduit de deux tiers et se terminant par deux moignons. Le voyageur dut le prendre à son cou. Ils aboutirent à la sortie des souterrains juste comme les cloisons électromagnétisées bloquaient les issues.

Une bulle d'or les enveloppa, s'éleva. Leen et Danybot s'effondrèrent en désordre sur les parois lisses.

Vu d'en haut, ce nouveau monde parut à Ewald encore plus étonnant.

Ils se trouvaient au-dessus d'une avenue — de ce qui semblait être une avenue — car elle comportait six niveaux se distinguant par leurs colorations éclatantes que Leen nomma : le pourpre, le vert-lézard, le mordoré, l'indigo, la topaze brûlée, le zaminthe. « Celui-ci est ma couleur préférée, » ajouta la jeune femme. « Elle a été importée par quelqu'un de notre cellule-famille. » C'était un mélange d'orange et de mauve, avec de légères coulées d'argent. Pas à proprement dire une couleur : une mosaïque. Tous les niveaux étaient pleins de bulles aux teintes variables et, chose étrange, cette bigarrure avait un effet apaisant sur les nerfs. Il y avait, dans ces véhicules, des personnages aussi fantastiques que Leen et Danybot, ailés, tentaculaires, parés d'ocelles et d'antennes — un vrai carnaval. Longeant l'avenue, il y avait des édifices étranges, tours multicolores, maisons vastes à un seul étage qui planaient au-dessus des bacs violâtres, porches luminescents qui

semblaient posés sur des nuages. Des palmes ou des ombres de palmes se reflétaient dans les façades. A mesure que la bulle montait, elle se condensait, devenait opaque ; bientôt les courants zaminthe l'enveloppèrent. Danybot soupira bruyamment et se détendit, la tête orchidée de Leen glissa sur l'épaule du voyageur. « Bon, » fit ce dernier, « nous voici hors de la souricière. Où allons-nous ? » Il s'adressait à Leen.

— « Mais, » fit-elle, « chez nous... chez vous. Vous comprenez, l'unique moyen de vous donner le temps moral de vous insérer, c'est de vous englober dans une cellule-famille. La nôtre. »

— « N'est-ce pas insensé ? Votre famille doit être assez connue. On doit savoir combien de membres elle comprend et à quoi ils ressemblent ! »

— « Ça, » ronchonna Danybot, secrètement humilié de se trouver au niveau des genoux de Rock, « c'est le moindre des soucis fédéraux ! Tout le monde passe aux moules de beauté à peu près chaque semaine et toute cellule-famille comporte un couple père-mère et un autre frère-sœur... »

— « Et justement, » dit Leen, « Mukor vient d'être résilié par Kara ! C'est une chance. »

— « Heu... je doute que Kara... »

La bulle vint se poser mollement sur une sorte de perron en cumuli. Sur la façade d'un Angkor-Vat planant, le zaminthe devenait dangereusement rose.

— « Ce n'est pas le moment de discuter, » trancha Leen. « Danybot, voici le gardien. Dis-lui que tu as confié tes extrémités au pédicure, pour révision complète. Nous nous faufilerons derrière vous. »

— « Il sait que je ne laisse jamais mes appareils orthopédiques chez le... »

— « N'importe. Le voici. »

Un robot très stylé et nettement polypode reçut Danybot dans ses bras pneumatiques.

Les autres suivirent.

Par le tube montant.

Ce devait être l'heure du dernier top, car à chaque étage des écrans s'allumaient, des voix métalliques lançaient à la tête des fugitifs la récente et incroyable nouvelle : les Voyageurs se révoltaient ! Ils avaient noyauté la ville ; un Temporel avait pénétré dans la Cinécité, ravagé des stérés, projeté des figurants dans des bacs à tradescanties et vraisemblablement enlevé une météorite du discol. Mais le plus grave était que dans les sous-sols un circuit d'Œil Fed se trouvait entièrement paralysé, sectionné à l'acier ; les cadrans éclairaient, ils n'émettaient plus.

— « Les échasses de Danybot ! » gémit Leen. « C'est ce qui nous a permis de quitter la fosse ! » Elle chancelait et Rock la reçut dans ses bras, tandis que l'unique cellule photoélectrique qui avait fonctionné avant l'éclatement du discol projetait une vision de pyramide grise, sommée d'une trompe :

— « *Cet individu est dangereux !* »

— « *La complicité dans la destruction d'un circuit Fed est punie d'hibernation perpétuelle !* »

— « *L'assistance et le recel du coupable sont susceptibles de psychoprogrammation !* »

Les lèvres myosotis de Leen avaient un goût d'anciens bonbons à la vanille... Lorsque leurs deux ombres se furent disjointes, il demanda : « Leen, pourquoi risquez-vous votre vie pour moi ? »

Pensive, elle passait ses doigts sur sa bouche. « Je... je ne connaissais pas ceci, » dit-elle tout à coup. « Encore une fois, s'il vous plaît. »

Heureusement, le tube venait de les déposer dans une salle verte comme une fraîche émeraude. Les parois translucides balançaient une forêt aquatique, à frix individuels, enfermés dans des cubes de glace. Il n'y avait pas de meubles, seulement un tapis d'algues et de lunes d'eau, des coquillages roses et des coussins surgissant automatiquement. Au centre, une immense harpe des vents captait les mélodies tempo-spatiales.

— « Leen, pourquoi vous appelle-t-on météorite ? »

— « Parce que j'ai réussi très vite. Parce qu'il est possible que je ne serve pas longtemps. »

— « Une idole, quoi ! »

— « Chez vous, on disait idole ? »

— « Et Danybot ? »

— « Oh... lui, c'est un mutant-thalidomide et le meilleur psycho du continent ! »

— « Cela signifie ? »

— « Qu'il lave les cerveaux. Qu'il établit des psychogrammes. Il a mis au point le système du choc transitoire... »

— « Et les autres membres de votre famille ? »

— « Il y a Kara. Et Mukor. Il vient des Ascelli. »

— « C'est votre père ? Je veux dire, le mari de Kara ? »

Leen le considéra, si scandalisée que ses écailles verdirent. « U-uh ! Vous êtes extrême-insultant ! Rien d'aussi visqueux, je vous prie ! Kara est une super. » Elle récita : « Aucune notion sexuelle ni génétique n'est admise dans l'organisation d'une cellule-famille, dont les membres fonctionnent symbiotiquement et synthétiquement. La cellule est organisée par le Grand Calculateur et résiliable sur modification d'indices de compatibilité, par le super qui en est le gzell... »

— « Leen, par pitié... »

— « Instituée à l'issue des Conflits Stellaires Raciaux, la cellule-famille est un barrage contre les horreurs sadiques. Elle a pour but l'intégration et la promotion des mutants, artistes, semi-androïdes et étrangers. Elle perpétue les glorieuses créations de la Terre. Une cellule-famille appelée à fonctionner normalement comprend donc : un individ super, un esthétique, un praticien et un étranger. Une cellule est un Gestalt. »

— « Oh ! ma tête ! » gémit Rock.

— « Tu as bien fait de le situer, » déclara la voix de Danybot. « Cette chose — je veux dire le baiser — est une ancienne coutume agréable... infini-agréable, mais pour autant que je sache, elle ne tire pas à conséquence... »

— « Pour ce que cela vous regarde, guignol ! » jura Ewald. « Vous avez sectionné l'Œil Fed et nous voici dans le pétrin ! »

— « Cela *nous regarde,* » rectifia l'autre, se balançant au bout d'une fibre dorée aux cintres. « *Nous avons sectionné,* etc. Ne comprenez-vous pas qu'un Gestalt est entièrement solidaire ? Quand vous embrassez Leen, j'en suis. Vous m'envoyez dans un bac, elle crépite. »

— « C'est vrai, Leen ? » Rock paraissait outré, comme d'une trahison imprévisible.

— « U-uh, c'est à peu près cela, sauf pour un super qui est... incoercible et imprime ses propres variations. C'est pourquoi... »

— « C'est pourquoi elle ne m'a pas laissé dans les décors, » affirma Danybot, suffisant. « Et maintenant vous avez raison, nous avons énormément risqué, nous devons nous assurer si ça valait la peine — enfin, si vous pouvez servir... »

— « Ce n'est que juste, » dit Ewald, après une brève réflexion. « Une sorte d'examen ? »

— « On peut l'appeler ainsi. » Danybot descendit vers le sol comme une énorme araignée et récita avec satisfaction : « La raison d'être d'un Gestalt est la création. C'est par là qu'il s'insère dans le corps universel et en devient l'organe. Depuis que l'homme a été rendu à son destin par l'automatisation raisonnée, la création des Gestalts est purement cérébrale. Il y a différentes spécialisations... Nous, nous sommes les manieurs — je veux dire, des cerveaux. Leen les peuple d'images esthétiques ; j'inflige aux insuffisants une longue et ineffaçable cicatrisure guérisseuse, Mukor apportait des compensations étranges, plus qu'étranges... »

— « Et Kara ? »

— « Marx-Engels, pourquoi en venir toujours à Kara ? Elle est ce qui est le plus loin de vous. Mais nous en sommes à l'examen probatoire. Nous sommes un Gestalt hautement constitué, nos créations sont infiniment appréciables. Avant de vous laisser vous intégrer à la cellule, nous voulons savoir *comment vous fonctionnez.* »

— « Faites, » dit Rock poliment.

Et la harpe des vents oscilla sur son socle comme une entité vivante. Elle vint vers le Voyageur. Cet instrument à l'image des barbytos antiques avait une multitude de cordes et une quantité incroyable de chevilles : or, nacre, onyx rose, ivoire, ébène, perles et autres matières rarissimes. Un escabeau mobile l'accompagnait, permettant de monter au faîte, couronné d'une petite sirène d'Altaïr.

— « C'est de là que vient le principe, » expliqua Leen, « mais Kara l'a perfectionné. Cela recueille et transhotte notre psychisme. Vous ne comprenez pas ? Je ne vois pas un autre terme... Mettons que ce soit une pompe qui aspire nos souvenirs et nos... nos prémonitions. Enfin, le conscient et l'inconscient, comme un chalumeau. Et puis une bulle, au bout, prend forme. »

— « C'est très désagréable, » dit Rock, pensant au masque.

— « Mais non ! » protesta Leen. « Voyez le premier stade : on appuie sur une cheville, sans penser à rien de précis... » Elle toucha une manette. Sur le mur servant d'écran surgirent, se lovèrent, se fondirent deux silhouettes. Une odeur de vanille flotta, un trille étira un zigzag myosotis... « Notre... comment dit Danybot ? Notre baiser. Vous voyez : un thème tout simple, comme une glace vanillée... »

« *Nullement inquiétant,* » *pensa le semi-robot.*

— « Plus tard, » dit-il en remontant sur son fil d'or, « on apprend à chercher plus loin, on modifie les séquences. Je ne vous conseille pas pour la première fois, mais moi je peux. Voici une variation transposée sur trois jours en arrière... Plan professionnel. Configuration en spirale. Couleurs naturelles... » Il pinça une corde et provoqua une assez hideuse dissonance. Au niveau du mur opalin, Rock vit un cerveau ouvert, des neurones nus, une aiguille. Non, un talon aiguille. Cela dansait sur la matière rosâtre, se prolongeait par une cheville gainée de résille noire, une flèche, une volute de fumée noire... « Très XIXe siècle, » fit Danybot, quand tout s'effaça. Ewald s'essuyait le front. « Lavé ce matin-là le cerveau d'un archéologue schizophrène. Voulez-vous essayer maintenant ? »

— « Pourquoi pas ? » dit le Voyageur.

Rock était debout devant l'énorme énigme. Les cordes brillaient comme un chemin de lune. Se pouvait-il qu'un appareil contînt en lui un univers perdu, épouvantable, férocement aimé — des visages — des noms ?... Il tendit timidement la main, effleura l'ivoire jauni. Aussitôt une odeur fraîche, presque intolérable, de foin coupé flotta dans la salle, ressuscitant une vallée qu'il ne reverrait jamais, un creux de lueur verte, un soir entre tous les soirs. Il y avait des pétales de cerisier sur l'escalier qu'il allait gravir, devant une porte qu'il ouvrirait... Une étoile s'alluma dans le ciel mauve de son enfance, un ciel délicat, proche et cruel ; elle vint se balancer parmi les roseaux du lac et le paysage entier se stylisa, devint une arabesque simple, une seule branche fleurie, la note fragile d'une petite flûte de roseau...

L'étoile tomba.

— *« Oh ! c'est joli ! » dit Leen, en télépathie.*

— *« Primitif-joli, » trancha Danybot. « J'ai dit : essentiel, le contrôle. Savoir ce qu'il a dans le tiroir. Avec ces grosses machines crochant sur les deux millénaires, on ne sait jamais si cela donnera les grandes orgues ou les cuivres martiens... Et voilà : c'est une petite flûte ! Lamentable... »*

— *« Ecoute ! » interrompit Leen.*

Très loin d'eux, Ewald caressait une autre cheville, de chrysoprase celle-là, il effleurait une corde... La mélodie qui filtra suscita l'image floue d'une chimère, belle, improbable, dangereuse... un mythe très ancien surgissait pour sombrer irrémédiablement parmi les flonflons d'une fête populaire — Circé devenue Lili Marlène, la mort d'Yseult jouée à l'orgue de Barbarie...

La note lancinante se brisa net.

— *« Grand dommage ! » susurra Danybot. « Il y avait là quelque chose d'indiciblement faux... pouvant servir de source d'inspiration, d'exaltation même... »*

— *« Pour toi, » coupa sèchement Leen. « Pas au niveau de Kara. »*

Et lui, suave : « Que savons-nous de Kara ?... »

Pour Rock maintenant l'aire s'élargissait. Il était comme libéré, emporté par les flots d'un océan sans borne, et maniait les cordes avec témérité. Le ciel fut rouge et noir, une ville tentaculaire surgit dans sa majesté pétrifiée, tours et terrasses d'acier, fondements en polymères minéraux, une cité atomique avec ses odeurs de gaz et de métal, la lumière morne de ses néons et sa musique de Chostakovitch, balayant l'horizon de ses vastes ailes. L'énorme mouvement des foules dures, compactes, écrasant la chair vive, leur propre chair. Des foules hérissées de drapeaux et de slogans.

Des voix rauques versèrent un alcool âpre. D'étranges ombres s'agitèrent sur les murs de béton : une main dardait un fulgur sur une nuque offerte, un poing martelait les masques ravagés. Un être se glissait, laissant tomber dans son sillage des ampoules qui se brisaient sur les dalles, dans l'eau. Et des faces devenaient bleues ou noires, des foules vacillaient, suffoquaient, frappées d'un fléau. D'autres montaient à l'assaut, écumant de rage. D'autres... Rock frappa une corde voisine. Une colonne de flammes s'éleva, le ciel s'ouvrit, éclata en discordances atroces. Un visage de femme vint s'écraser contre une barrière invisible : elle eût été belle sans la grimace hagarde, sans la bouche béant sur un cri d'horreur...

Et les étoiles roulèrent, la Terre se fendit, en flammes.

La femme tendant à bout de bras, à l'avenir, son enfant mort...

Tout cela était encore si près — cela avait accompagné ou précédé les trois dernières guerres, fleuves et air empoisonnés, peste atomique, rage psychique — que Rock Ewald, de l'Infanterie de la Marine Européenne, brusquement revenu dans sa tranchée, voulut s'élancer au secours, martela violemment la grande harpe, et que son poing saigna.

Et là, ce fut l'inénarrable, l'indicible : les cordes à moitié arrachées vibrèrent toutes à la fois dans un chaos d'images, de sons, d'odeurs, une cathédrale flamboya sur un ciel fumeux, une bombe H balaya un continent, un océan roula ses vagues tumultueuses. Le chant des sirènes monta jusqu'aux étoiles, et les étoiles

répondirent, elles invoquaient, appelaient. Durant un instant l'homme et l'instrument ne firent qu'un, et dans la vaste salle invisible le mutant et la « météorite » sentirent leur mental s'arracher de la terre, tourbillonner avec les flux des particules... L'imprévisible se produisait : le barbare, l'enfant des siècles passés auquel ils assignaient dédaigneusement le rôle d'une matière première, dressait une création au-delà de tout, jouait une symphonie délirante. L'espace ne fut plus que le fleuve-temps de pourpre et de zaminthe, une incroyable mêlée de navires spatiaux, des gouffres noirs où roulaient les univers, où s'affrontaient des galaxies. Un chant furieux déversait une apocalypse d'avant les âges. La harpe était un astre, l'air un torrent de phosphore et d'encens.

— « *Heisenberg !* » *réalisa la cellule OOAX870, dans une extase.* « *Avec une force... une source pareille, nous CREERIONS DES UNIVERS !* »

3

« HÉ ! hé ! » modula une voix dont semblaient sortir des bulles, parmi les flots des sons, « pas tant de bruit, mes cocellulaires ! »

— « Mukor ! » s'exclama Leen, avec dégoût. Elle-même et le mutant se dressèrent entre cela et la harpe, cela et Rock. Une sorte de fougère s'était insérée entre deux cloisons. Un ricanement parvint du cornet enroulé au sommet de cette plante grasse et Rock se retourna. Il était absolument inadmissible, malsain, qu'un végétal s'exprimât sur ce ton aigu et que sa cime balançât aussi expressivement trois boutons — ocre, rose bonbon et bleu livide. Ces monstruosités palpitaient. Spasmodiquement.

— « Quelle est cette brute, » flûta le bouton bleuâtre, « qui démolit notre senzorythme ? Vous introduisez maintenant des inconnus dans notre tissu cellulaire ? »

— « Rock n'est pas un inconnu ! » riposta Leen. « Vous avez entendu le senz qu'il vient de fournir ? Repliez vos vrilles, Mukor ! C'est une rhapsodie zaminthe digne de Kara et de nous ! Celui-là

a au moins du sang et non de la sève dans ses veines ! »

— « Sans compter, » appuya Danybot, « qu'il y a là les éléments parfaits d'un psycho-choc ! Vous ne m'avez jamais donné d'anesthésie valable, Mukor ! D'ailleurs, vous êtes résilié. »

— « Moi... moi... résilié ? »

Ewald assista à un spectacle assez étonnant, mais il était blasé là-dessus : la plante verte devint grise. Progressivement : la tige moisit, le feuillage tourna en plaques molles. Et le sommet se nécrosa. Sans parler des boutons. « Comment... com... ment ?... »

— « Comme ceci, » dit Leen avec une précise cruauté. « La loi est la loi : un Gestalt est fait pour créer. Le super prospecte les sources, les extrait, les synthétise. Les cellules esthético-pratiques modèlent, appliquent, parachèvent. Et l'étranger sert de matière, d'ouverture, d'élément brut, quoi ! »

— « Moi, d'élément brut ! »

— « Sûr, » affirma Danybot. « Et puis, vous vous répétez, Mukor. « *Moi ! Moi ! Comment ? Comment ?* » parodia-t-il. « Au fond c'est une preuve de plus de votre inutilité : vous n'avez jamais vraiment rempli vos fonctions d'ouvre-monde. Aucune perspective, juste un panorama figé de l'Anon Austral... Un inapte ! »

— « Et vous, chère cellule-frère ? Et Leen ? » siffla en se reprenant un bouton fumeux.

— « Moi ? » se hérissa Leen. « Je discolle. »

— « Parfaitement. Sauf que votre production semestrielle a été jetée à la poubelle. Mention : *Remâchages*. Autant que sur les psychogrammes de ce brave Danybot. Qu'un polyflic fasse une inspection, et vous voici bons pour les déchets ! »

— « Non ! Non... *Non !* » C'était Leen qui avait crié.

Cela agaçait un peu Ewald, ces répliques furieuses se croisant au-dessus de lui, mais cela l'instruisait. Il apparaissait que la cellule-famille était une société à responsabilité limitée : un trust de création. Ce n'était pas nouveau, cela existait un siècle au moins avant sa naissance — des états totalitaires exigeant : « Crée ou crève ! » Il y avait le labo, l'équipe de savants et de prospecteurs,

l'usine expérimentale et... mais oui, la matière première. On en usait, on rejetait les déchets. Quelquefois c'était de l'énergie ou du carburant. L'automatisme ayant débarrassé l'humanité de ses soucis matériaux et pratiques, seule subsistait la création esthétique et psychique, dont Kara, Leen et Danybot étaient les tenants...

Et lui (Mukor était rejeté, résilié) ?...

Subitement, il eut froid.

L'énergie, le carburant, c'était lui.

Au loin, dans le monde concret, près du seuil, l'incroyable végétal faisait le bilan de la situation : « Vous voulez savoir d'où je tiens mes renseignements ? Un peu de logique. Je n'ai pas été incinéré : donc je sers. Or, que peut devenir (réfléchissez un peu) un ptéridophyte mis au rebut, un flicaria (pas de jeux de mots déplacés : cela vient de *flix*, latin populaire) ?... »

— « Vous êtes devenu un polyflic, » dit Dany, « je m'en doutais. Notre milice est tombée bien bas pour recruter de telles espèces ! »

Et Leen, drapée dans sa dignité d'héroïne du dernier acte de *Ptérosauriade :* « Allons, faites votre besogne d'indigène de l'Anon Boréal : trahissez-nous ! »

— « Qui vous dit que je cherche à vous dénoncer ? » siffla légèrement le nommé Mukor. Un peu de bave coulait de ses trois boutons. Il était... horrible. Il expliqua : « Un service d'état est honorable, mais peu lucratif. Résilié par Kara, j'aurais encore du terreau, mais pas d'engrais exotiques. Donnant donnant. »

— « Cela veut dire ? » interrogea Danybot, circonspect.

— « Vous avez trouvé un magot, une source. On partage. »

— « Tu as maintenant besoin d'inspiration ? » C'était trop fort pour Leen. Elle s'assit sur un coussin automatique. La plante émit une vibration qui devait simuler un rire :

— « Mais non, mais non ! Je laisse cela aux créateurs humains. Pompez le fond d'images, videz le cerveau... Je m'arrangerai de la carcasse. Par le Grand Ane ! C'est encore un travail de symbiose ! Marché conclu ? Sinon, gare à la polyflexion. »

— « Mais Kara n'admettrait jamais... » protesta Leen.

Le bouton bleu se fendit : « Qui parle d'affranchir notre super ? Kara devient vraiment envahissante : il n'y en a que pour elle, avec ces trous dans le néant ! Cette fois, vous aussi pourrez faire des expériences. Sensationnelles, inédites ! Vous cacherez l'objet à votre usage personnel. L'instrument paraît... réceptif. »

Que n'aurait donné Rock pour une protestation de Leen !

Mais Danybot, dur : « Je crois que Mukor a raison. J'ai toujours cru que libre dans mes psychogrammes... »

— « Vous auriez produit des énormités, » dit rapidement la plante. « Ou me serais-je trompé de mot ? Enfin, des choses immenses. Et Leen aussi. »

— « L'essentiel, » dit la jeune femme, passant sur ses lèvres minces une langue dorée, « serait de trouver une cachette... »

— « Les bacs d'orangerie, sous le premier niveau de l'avenue, » proposa l'obligeant végétal. « Ils communiquent avec notre cumulus par la tour du contrôle et ils dégorgent leurs résidus dans le port. Tout le confort, non ? Sécurité assurée. Mais pressez-vous, le bloc est cerné par les Feds, je l'entends par mon autophone. »

Danybot, hésitant encore : « Vous rendez-vous seulement compte qu'il est plus fort que nous trois réunis ?... »

— « Laissez-moi agir, » dit la plante. Et elle se mit en marche. Inexorablement.

Pour Rock, le cauchemar qui avait débuté dans une tranchée pleine de cadavres continuait simplement. Il regardait la fougère avec curiosité. Elle se déplaçait par pulsations profondes qui parcouraient ses racines pareilles à des serpents élastiques et les boutons de sa cime se gonflaient légèrement. Ils éclatèrent tout à coup ; les calices avaient une forme de ventouses. Qu'avait-elle dit tout à l'heure ? « Du terreau, mais pas d'engrais exotiques. » Engrais — nourriture — vie — sang. La mémoire très ancienne de l'humanité recélait, en ses obscures profondeurs d'innommables légendes de monstres, d'entités se nourrissant de la mort et du sang. Des légendes venues d'autres constellations... Comme Mukor.

Une plante-vampire ?...

Ewald voulut reculer et resta cloué sur place. Il voulut se battre et demeura figé. Une sorte de réseau hypnotique s'était abattu sur lui, si serré qu'il pouvait à peine baisser les cils pour ne pas voir trois affreuses fleurs, redevenues éclatantes, qui le visaient. Et il n'était pas le seul à subir l'insidieux maléfice : Leen et le mutant semblaient également hypnotisés, leurs corps vacillaient au rythme des calices. Un peu d'écume blanche monta aux lèvres de Danybot et Ewald se rappela un très vieux conte qu'il avait lu tout enfant : un boa tenant sous son emprise des troupeaux de singes hallucinés. Cette image suffit, avec celle de la tranchée aux morts, pour le galvaniser d'une colère salutaire : il n'était pas une bête, lui, mais un glorieux combattant du XXIe siècle, et l'on allait voir ce qu'on allait voir ! Du coup, il sentit qu'il pouvait se déplacer — oh ! à peine — et juste au moment où le troisième tentacule, livide et laissant suinter une bave jaune, se détendait pour le souffleter en plein visage, il s'accrocha des deux mains à la harpe et la fit basculer.

Ce fut instantané, effrayant, irrépressible ; un chaos de sons et de couleurs, des formes fantastiques s'enchevêtrant, explosant, roulant dans un gouffre noir, nuit et jour liés, des parfums dissolvants, charnels, et d'autres purs et acides comme des lames d'épée, des trilles si aigus qu'ils perçaient la matière, des contrepoints profonds qui étaient des chutes dans le néant — tout se mêla. Aucun système nerveux humain, végétal ou robotique ne pouvait supporter cela... La dernière sensation, avant le passage à travers un crible spatio-temporel, fut le glissement mou, à côté, d'une plante broyée par les ultra-sons.

4

Lorsqu'il sortit en rampant (comme d'une tranchée) du fameux dépotoir sous la tour de contrôle, Rock Ewald se félicita d'avoir récupéré dans les sous-sols de la Cinécité un ancien poignard de para. Un peu rouillé, mais pouvant tout de même servir à dévisser une grille au-dessus du niveau d'eau. Quelques

efforts encore, et il respira avec précaution. La sueur et les vapeurs délétères avaient eu raison du masque appliqué par Leen, celui-ci se détachait par bandes, et la tunique iridescente était en lambeaux. Ewald nagea un peu entre deux eaux, puis émergea à la surface. Eh bien, il était dans le port le mieux ozonisé du monde ; l'eau noire reflétait d'étranges configurations d'étoiles, plus jeunes ou plus vieilles d'environ deux mille ans, et balançait des nefs amphibies et des hélicos. S'accrochant à une chaîne d'ancre, il essaya de monter le long d'une coque en plastique lisse. Mais, à peine au niveau des quais, un champ de force à centuple puissance le rejeta à l'eau où déjà tournoyaient les corps aérodynamiques de requins-robots. Il y eût sombré si, au ras du bord, d'une yole insignifiante, une main noire et sèche ne s'était agrippée à son poignet. Cette main le maintint durement au-dessus des vagues et il put éventrer un requin-robot qui s'élançait. La même main secourable et noueuse (on eût dit que des cordes pétrifiées formaient son poignet) l'aida à se hisser lentement, en évitant le champ de force. Et il tomba, la face au ras des sandales de palme.

Sur le pont désert, dans le scintillement d'une lune divisée, il y avait un vieillard vêtu d'une sorte de chemise de nuit.

Un vrai vieillard. Depuis qu'il avait échoué dans cet univers imprévu, Rock Ewald avait rencontré n'importe quoi : une fille-lézard, un mutant mécanique, une plante-vampire — et un nombre incalculable de phalènes dans des bulles. Mais pas un seul vieil homme. Ledit vieillard, d'ailleurs, faisait preuve d'une parfaite indifférence à l'égard de l'homme qu'il avait sauvé. Il détourna son sombre visage crevassé et revint s'asseoir devant un petit feu crépitant à la poupe de la yole. Un véritable petit feu, dans un réchaud d'argile. D'une casserole suspendue au-dessus des braises montait une odeur à damner les saints. Rock se rappela qu'il n'avait pas mangé depuis... une éternité.

— « J'y mets du thym et une pointe de safran, » dit le vieil homme avec satisfaction. « Pour le poisson, c'est un peu maigre : ils ont tout empoisonné avec leur radioactivité. J'ai tout de même

pêché une belle daurade. Le pain, je le cuis dans la poêle. Tu peux en prendre. Frotte-le avec de l'ail : je le fais pousser dans une caisse. Ça fait plaisir de voir un homme qui a un estomac normal. »

— « Mais comment savez-vous... » commença Ewald.

— « Tu n'as pas l'air d'être nourri de pilules, toi. Prends la louche, on manque de bols. »

Ils mangèrent en silence.

Dans l'eau noire se renversait une lune divisée. L'odeur des algues, le baume salin de la mer montaient des flots. Cela aussi n'avait pas changé.

— « Je m'appelle Nicostrate, » dit le vieillard, « et je viens de Crète, du VIe siècle avant le Christ, ils disent. Qui était ce Christ ? »

— « Les uns ont dit un Dieu et les autres un sage. Enfin, c'est sans importance : on a tant fait depuis... »

— « Toi, tu es qui ? Et tu viens d'où ? »

— « Un soldat. Du XXIe siècle après le Christ. »

— « Oh ! si loin ? » s'attrista le vieillard. Et regardant l'eau sombre : « Ils tombent, ils tombent tout le temps. Les gens d'autrefois, je veux dire. Il y en a de toutes sortes — des rouges, des blancs, des noirs. Je me demande si ce n'est pas la fin des âges qui est venue. Car il est dit : *Et les morts verront cela...* »

— « Mais, » dit Ewald avec simplicité, « nous ne sommes pas des morts, vieux père ! »

— « Quoi alors ? »

— « Je ne me rappelle pas être mort, moi ! Et vous ? Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ? »

Les sourcils broussailleux se froncèrent. « Tu ne le diras à personne ? Par Zeus ? »

— « Par qui tu veux. »

— « Eh bien... je me suis jeté à l'eau. Mais, comme je savais nager mieux qu'un rouget grondin, je ne vois pas comment j'ai pu couler. »

— « Tu vois. »

— « Je ne vois rien. Peut-être ai-je suffoqué. Ou un requin est

venu. Il y en avait, sous le cap de Leucate. Mais... » Il regarda pensivement ses bras et ses genoux noueux. « Je suis là. Tout entier. »

— « Moi, » dit Ewald, « j'ai dû être atomisé par la bombe Z. Et je me porte bien. Non, il doit y avoir quelque chose. Nous ne sommes pas des morts ; ceux-là dorment tranquillement dans une terre ancienne, ils ont été pleurés, brûlés sur des bûchers avec des aromates, on leur a chanté des psaumes ou des nénies, leurs mères ou leurs veuves venaient se recueillir devant leurs tombes ou leurs urnes. Nous n'avons rien eu de tout cela ; nous sommes « portés disparus ». Il y a, probablement, une justice... »

Après un silence, Nicostrate dit : « Il est possible qu'une porte soit ouverte à ceux qui n'ont pas passé le seuil... Mais pourquoi aujourd'hui ? Par Hécate, je n'ai jamais vu temps plus stupide ! »

— « Tu m'en demandes trop ! »

— « Voici un temps où l'on ne vit ni sur la Terre ni dans le ciel. Où l'on ne mange pas, où l'on ne dort pas, où les enfants naissent dans des bouteilles. On ne sait même pas haïr et l'on supprime les gens par prophylaxie. Je ne vois pas ce que nos mots grecs viennent faire là. Et leurs figures donc ! Des masques, des bulles, des... Cependant... »

— « Oui, cependant ? »

— « Je me demande s'ils ont des dieux. Non, tu ne me comprends pas ; il ne s'agit pas d'un Eon universel, suivant Eleusis, ni même d'Ammon d'Egypte qui renaît chaque matin de la mer. Mais des multitudes de divinités bonnes ou méchantes, sommées de croissants ou foulant des vipères, des dieux qui ne le sont que parce qu'ils ont été plus beaux, plus forts ou plus astucieux que des hommes... des héros, des nymphes bocagères, des poètes, enfin ?... »

— « Pourquoi me le demandes-tu ? »

— « Parce que, » dit Nicostrate en se levant, « au moment d'émerger ici, j'ai entrevu un visage... J'ai cru alors... »

— « Quoi ? »

— « ... que quelqu'un m'appelait ici. Dors, maintenant. Voici

une natte et une couverture. Elle est en leur affreux plastique dit « chevrette ». Il lui manque d'être rêche et de sentir le lait et la menthe. Dors. Je te réveillerai quand il sera temps d'aller voir les autres. »

Pour ceci, il fallut attendre la marge étroite d'ombre complète qui cerne l'aube. En attendant, Nicostrate avait rassemblé dans un mouchoir sa marchandise habituelle — colliers de coquillages, ceintures d'algues tressées, petites poupées d'argile où tinte un caillou, le tout teint des plus vives couleurs et par les procédés les plus élémentaires. Il avait repris un de ses anciens métiers et le commerce allait bien, merci. Mais cette fois il revint crachotant des injures. Dans le port, les revendeurs de pilules et les tenanciers de fumeries, gens pourtant honnêtes et auxquels il était habitué, lui avaient battu froid. A tous les carrefours, à tous les niveaux s'allumaient des yeux rouges et la Mégalopole vivait dans l'attente des événements.

— « C'est encore leur dieu qui ne sait pas se rendre invisible. Il les affole. Leur dieu Fed ! »

— « Mais que redoutent-ils ? »

— « Tout et rien, » répondit Nicostrate. « Ils sont très forts, alors ils redoutent les faibles. Ils ne connaissent plus les guerres, alors ils ont peur de ceux qui ont souffert. Ils leur défendent leurs paradis, dont les autres n'ont que faire, et quand ils les rencontrent, ils les lynchent ou les quilchent. Et le reste. »

— « Bon, » dit Rock. « Alors il faut nous organiser pour nous défendre. »

— « Nous ? Qui *nous* ? »

— « Mais les faibles, les demeurés, les sources. Les tombés de nulle part... ceux qui viennent par les trous du temps ! »

— « Zeus ! » grommela le Crétois. « Tu verras si c'est facile. Voici l'heure la plus sombre. Viens. »

La grande ville dormait enfin, les niveaux s'étaient mélangés.

De longues bandes de zaminthe (décidément cette couleur était en vogue) flottaient au ras du sol. Comme elles étaient imperméables aux radiations, Nicostrate apprit à Rock à les suivre, courbé, de manière à échapper aux Yeux Feds. Finalement, ils plongèrent dans une ruelle totalement noire, où il n'y avait aucun circuit phosphorescent. Alors, ils se prirent par la main et coururent. La paume de l'ancien était étonnamment sèche et chaude, vigoureuse à force de tirer les orins, les filets, de pétrir la glaise, tresser les algues, tordre les éponges espériopsis. « Tenons-nous le plus près possible des murs, » souffla le Crétois, « sinon ils vont se plaindre encore demain qu'ils ne peuvent pas nous piffer, parce qu'il y a en nous trop de choses différentes... »

— « Et eux, avec leur puanteur synthétique ? »

— « Tu es trop jeune encore, tu ne sais pas cette vérité première : le plus humilié ne sent pas sa crotte. »

Ils arrivèrent enfin à une entrée basse, au ras du sol : c'étaient d'anciennes fortifications, tranchées et blockhaus, ayant probablement servi plus tard de fumeries ; cela ressemblait à l'enfer d'une imagerie romantique : un hall polygonal, en toile d'araignée, quelques marches glissantes, puis d'antiques tables, pas même en plastique, des bancs durs où voyageaient des ronds de clarté, une odeur invétérée de bière sûrie, de vin âpre, et des personnages indistincts entassés le long des murs. Oui, cela ne fleurait pas les arômes de l'Eden ; les êtres n'étaient ni luminescents ni montés sur des squelettes en polymère, les peaux étaient rêches, les cheveux hirsutes, on était entre humains, quoi ! Strictement entre humains ! Et de tous les temps. Un inconnu au faciès couturé de cicatrices noires, une turquoise à l'oreille, se recula un peu ; une fille aux cheveux bleus, blême, mais drue, charnelle, qui n'avait ni facettes ni doigts palmés, laissa au Crétois un bout du banc. « Voici le seul endroit de la Terre où l'on boive autre chose que de l'ambroisie, » grommela l'homme. Il parlait l'anglais du XVIIe siècle. La fille murmura : « On trouve même des crevettes frites... et même si ce ne sont pas de vraies crevettes... » — « Pardon, » dit Nicostrate poliment, « je les pêche un peu loin, dans la fosse des

Sargasses, je sais qu'elles *sont*... » Subitement, Rock se rendit compte que tous ces gens parlaient des idiomes différents, mais tout le monde se comprenait — c'était certainement encore une invention de « cette damnée époque », disait le corsaire à l'anneau de turquoise. La jeune femme parlait un toscan très doux, Rock l'uniterre du XXIe siècle, et le Crétois probablement le crétois ! Un rond de lumière se promenant au-dessus des tables arracha des ténèbres une invraisemblable perruque bouclée, un péplum, un vertugadin... Même les vêtements modernes prenaient sur ces gens une forme incroyablement ancienne.

— « Ils se promènent comme ça en ville, habillés en arlequins ? » demanda Ewald à Nicostrate (il en oubliait sa chemise de nuit).

— « Oh ! » fit l'autre, pincé, « on les travestira plus tard en papillons ou en machines. C'est ici le centre d'accueil. »

— « Et tout le monde vient ici ? » Rock se rappelait Attila et les dinosaures.

— « Vous êtes trop gourmand, vous voulez tout savoir, » opina un vieux monsieur à manchettes de dentelles (quelque chouan vendéen, perdu dans les causses).

— « Et trop bien fringué, » ajouta le corsaire. « Vous ne seriez pas, par hasard, un polyflic ? »

La foule se mit à bruire comme une marée montante. Mais Nicostrate coupa court à l'agitation. « Par le Minotaure, vous êtes fous ! Vous aurais-je amené un Œillé ? Je viens de repêcher celui-ci dans le port, il avait après lui tous les requins de garde ! C'est un des nôtres, même s'il ne connaît pas les usages : il n'a que vingt ans, et il a été soldat. »

— « Oh... un soldat ! » La fille bâilla et, avec une confiance touchante, posa sa tête sur l'épaule de Rock. « C'est ce qui nous arrive le plus souvent, non ? Des déportés, des soldats et des sorcières. C'est sans doute le métier qui veut ça. Moi, ils m'avaient attachée à un chevalet et ils m'enfonçaient des aiguilles partout, quand je sentis que le monde éclatait. Et je me suis retrouvée ici. »

— « Moi, je conduisais une charrette quand le soleil de mort

m'est tombé dessus, à Hiroshima. Mon ombre est restée sur le mur... »

— « J'ai vu le S.S. jeter une grenade. Juste en face. »

— « J'ai reçu une balle dans la nuque, avenue Sobornaya, à Sébastopol... »

— « Moi, je... moi, je... »

La salle était pleine d'agonies terribles. Mais à droite de Nicostrate, un grand bel homme à barbe blonde, vêtu d'une cape pourpre, comme les savants ou les artistes du grand moyen âge, passait distraitement sur son front une main digne de statuaire. « Taisez-vous tous ! » fit-il tout à coup, sans élever la voix. Un silence tomba — avec l'aide d'immenses plateaux de poulpes frits, de chiche-kébab, de pel'meni et autres plats exotiques que faisaient circuler d'antiques robots sourds et muets. Nicrostrate versa dans des gobelets d'étain, épais aux lèvres, un vin résineux contenu dans des cruches de vraie argile. « Ecoute cet homme, fils, » conseilla-t-il à Rock. « De tous les humains proches des dieux qui opérèrent dans les siècles passés, c'est le plus extraordinaire : jamais homme ne fut plus loué ni décrié. Il eût changé le monde s'il n'était pas venu trop tôt dans un siècle trop jeune ; il a été le commensal des rois, le maître des sages, il a tout prévu, tout rêvé et tout essayé, et un jour, a-t-on dit, il a été apporté ivre et empoisonné dans un lazaret et enterré dans une fosse aux lépreux... »

— « Disparu comme nous tous, » dit Ewald. « Comment s'appelle-t-il ? »

— « Philippus Aurcolus Theophrastus Bombast von Hohenheim, dit le Paracelse. »

— « C'est un nom bien long. »

L'homme reprenait, d'une voix qui avait un charme inexprimable : « O vous, réunis en ce lieu ! Vous, mes frères et mes sœurs dans l'éternité ! Je ne puis me taire. L'heure est venue de parler, une heure prévue depuis des millénaires !

» O vous dont la fin a été subite et mystérieuse, la mort inexpliquée à jamais, vous sans tombeau, sans mémoire et sans os, vous qui ne fûtes jamais pleurés par les familles en deuil qui

attendaient ou redoutaient votre retour... fauchés en pleine gloire ou en pleine jeunesse, noms barrés sur des bulletins de guerre, visages effacés dans une tragédie universelle, empoisonnés dans des lieux publics, disparus sous des machines diligentes, explosés, éclatés... vous dont les noms sont inscrits sur les monuments qui ne renferment pas vos cendres...

» Vous les portés disparus... vous les navigateurs, les sorciers, les bagnards, les vagabonds, les soldats (surtout les soldats : n'y eut-il pas toute une armée couchée dans un seul cercueil de neige ?)...

» Estimables alchimistes dont les alambics sautèrent, explorateurs dont on rencontra les radeaux errants à la dérive, et d'autres qui laissèrent tourner autour des planètes leurs satellites artificiels où rien ne révélait une présence humaine, pas une parcelle de chair, pas un lambeau de tissu...

» les atomisés dont une pierre seule garde l'ombre, et seulement l'ombre...

» vous les morts vivants, dis-je !

» Votre condition actuelle vous étonne et vous déconcerte, je le sais. En ces temps sans âme, beaucoup se croient définitivement perdus et prennent pour l'enfer une Terre qu'ils ne reconnaissent pas. Beaucoup sont prêts à renoncer à cette vie qui est un miracle ! Le pire et le meilleur, je sais, car par lui nous avons tout perdu : détachés de notre temps et de notre planète, nous ne reverrons plus les visages chers. Nous ne monterons plus les degrés et ne frapperons plus à notre porte. Ce qui était notre devoir ou notre joie, nos religions, nos patries, nos amours, tout est mort avant nous... Parmi les fardeaux à porter, n'est-ce pas le plus terrible qu'un absolu abandon ?...

» Cependant, frères et sœurs, je vous le dis : ce miracle qui nous a été donné, nous devons le conserver comme une hostie, car il est le don et la preuve évidente d'une Justice supérieure... et il doit servir. »

Le silence était si profond dans la salle aux voûtes de crypte,

les visages blêmes si figés, pareils aux pierres, qu'Ewald ne put y tenir et qu'il éleva la voix. « Servir à quoi ? » demanda-t-il.

La foule gronda et il précisa sa pensée. « Nous ne savons même pas comment cela nous est arrivé ! J'étais dans cette sacrée bon Dieu de tranchée. On allait être réduits en purée, et on le savait. Mais après tout, avec les poumons gazés, le bacille anthracis, la boue, les poux, les macchabées, c'était tout de même la vie, dans cette pagaille de cochonnerie internationale ! Bon, le truc est tombé. Je suppose que les autres ont été réduits en hachis. Pourquoi pas moi ? J'ai sué autant que les autres, je me suis comme eux vidé de courage, d'humanité, de tout, et nous avons tous reçu sur la gueule la fin du monde. Alors, ils en ont fini. Ils sont tranquilles... Pourquoi pas moi ? Je ne marche pas ! »

Par un revirement étrange, la foule soutint sa voix. Une femme cria : « Ils ont écrasé mon petit contre le mur ! La cervelle a giclé... et je vis ! Pourquoi ? »

Un homme, se tordant les mains : « Ils m'ont obligé à jeter tous ces corps au four crématoire. Elle était dessous, blanche dans ses cheveux répandus. Elle était plus que ma vie... »

Et un autre : « Il ne reste rien de ma maison, de ma ville, de mon pays... Et je vis ! Je suis damné... »

Mais Paracelse tonna : « Non... non ! NON ! » Et la masse fut soulevée comme par une houle. « Oui, nous avons souffert plus que notre part, et la rédemption a été méritée ! La Justice sera faite, mes frères ! Je vous la promets... » Hissé hors des ténèbres agglutinées à ses pieds, il paraissait tel un Christ saint-sulpicien, bien peigné, la barbe bifide et annelée. Mais c'était Paracelse, celui qui avait puisé sa science jusque dans les ténèbres cimmériennes où erraient les Tartares, l'homme qui avait combattu Galien, Averroès et Razès, l'initié enfin, le créateur d'humanités artificielles. Son orgueil était sans bornes, comme son savoir.

« Frères, » répéta-t-il, « nos souffrances n'auront pas été vaines : chacun d'entre vous a racheté la Terre, chacun est un

Christ, entendez-moi ! La matière est une et susceptible d'évolution. Jadis, lorsque Adam et les patriarches usaient de la Teinture miraculeuse, la vie humaine durait des siècles et les configurations privilégiées des astres revenaient maintes fois dans une seule existence : aussi le juste était-il toujours racheté et récompensé. Il arrivait à la fin de son millénaire, comme Mathusalem, comblé d'ans et de bonheurs, et il s'endormait doucement dans le sein de son Maître. Mais dès nos naissances, que de fils rompus brusquement, que d'énergies perdues !

» Cependant, rien ne se perd, rien ne se crée dans cette vaste hypersphère ; le microcosme qu'est chacun de nous reflète le macrocosme, la destinée de l'homme est parallèle à celle de l'Univers... Un jour, la coupe de pleurs et d'exactions a été pleine, le plateau de la balance où s'accumulaient nos douleurs l'emporta sur l'autre, et la justice divine dut intervenir. Nous dont les peines ont pesé lourd, nous avons reçu ce don inestimable : une nouvelle marge de vie. Mais pas en vain, frères et sœurs, pas en vain ! Une grande rédemption est en marche, elle a été prédite, rappelez-vous : « Voici que le rideau du temple a été déchiré en deux, du haut jusqu'en bas... et les cercueils se sont ouverts, et beaucoup de saints *endormis* ressuscitèrent. Et, sortis des sépultures, ils sont entrés dans la ville sainte, où ils apparurent à un grand nombre de gens... » Et dans l'Apocalypse de saint Jean : « J'ai vu une immense multitude de gens, innombrable, de toutes tribus, peuples et langues, qui se tenait devant le trône... C'étaient ceux qui venaient de la grande tribulation et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Ils n'auront jamais faim ni soif, le soleil ne les frappera plus et l'Agneau les mènera aux fontaines de la vie. » Ceux-là sont justes et ils rendront justice. Frères, je vous le dis en vérité... »

Il décrivit les arrêts qui seraient prononcés, les supplices et les plaies, la faucille qui coupe les ceps et les êtres foulés dans les cuves, le sang découlant et montant jusqu'aux mors des chevaux à 1 600 stades, et l'étoile Absinthe qui rend les eaux amères, les sauterelles d'airain, les îles qui fuient et le ciel roulé comme un

parchemin. Et la géhenne de feu où seraient jetés ceux qui avaient péché avec les machines, les étrangers et les apparences bestiales. Fascinée, la foule écoutait. Il eût dit bien autre chose encore, mais conforme en ceci aux hommes de son temps et livrant un inutile baroud d'honneur, Ewald protesta : « Qui donc nous a confié le droit de faire la justice ? »

Ce fut instantané : les mains se trouvèrent armées de lourds gobelets d'étain, de bancs, d'anciennes armes rouillées. Et toute cette grêle s'abattit sur l'intrus et ses voisins censés être ses supporters. Le corsaire tomba, le front fendu par un ais de bois antique. La jeune sorcière s'écroula, la bouche en sang. « Courons, mon frère, » balbutia Nicostrate. « Donnez-moi la main et courons. » Ils ne pouvaient plus rien pour l'homme nommé Morgan, coulé et disparu dans les siècles, mais Rock ramassa la jeune femme, qu'il jeta en travers de son épaule comme un chiffon. A eux trois ils s'engouffrèrent dans une trappe, ouverte sous leurs pieds. La dalle retomba sur eux, comme pour clore un sépulcre. En haut, la foule des justes se levait dans un sourd piétinement, un chant grave, elle avançait comme un mur vers quel triomphe ? Quel combat ? Tandis que Paracelse avait parlé, le cadran pourpre — l'Œil Fed — s'était allumé au-dessus de sa tête et une lueur sanglante, puis noire remplit le souterrain.

5

Se tenant par la main, les trois fugitifs coururent. « Cela devait finir ainsi, » disait le Crétois, un peu haletant. « Dommage, je regretterai ma barque ; elle était finement gréée. Je commençais à m'habituer à cette mer. Ils vont tout casser naturellement, puisqu'ils veulent faire la justice... »

— « Et vous, » demanda la sorcière, ardente, « vous ne voulez pas ? »

— « Comment pourrais-je ? Je n'ai jamais étudié les lois... »

— « Et vous ? »

— « Je ne crois pas, » dit Rock. « Il y a déjà suffisamment de

pagaille dans ce monde. Là où les rois et les sages n'ont pas réussi, que ferait un soldat ? Je me souviens dans ma vie courte d'avoir brûlé, détruit, tué. Et le reste. Non... je ne crois vraiment pas qu'un dieu — n'importe lequel — m'ait fait tomber sur un divan de la Cinécité pour que je rende la justice. »

— « Mais pourquoi alors ? »

— « Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. »

— « Que croyez-vous qu'il leur arrive là-haut ? »

— « Il vaut mieux n'y pas penser. Vous avez vu l'Œil Fed allumé ? Ils ont le choix entre les ultra-chocs, les infrasons, les rayons cosmiques et tout cela. »

— « Pourtant Paracelse disait vrai, nous avons tant souffert ! Moi, je... enfin, je ne vais pas vous raconter mon histoire ! »

— « Pourquoi pas ? » dit Nicostrate. « Mes vieilles jambes flageolent. Asseyons-nous sur cette borne, nous arriverons toujours sur la scène pour l'entrée des Euménides. Vous avez souffert et aimé, dites-vous ?... »

— « Jusqu'à l'abomination ! » fit la sorcière, tordant ses doigts minces. « Il était beau comme Lucifer, blond, génial, escrimeur et, de surcroît, fils d'un pape. Vous lui ressemblez un peu, tenez, » fit-elle en s'adressant à Rock avec rancune. « Mais naturellement vous êtes moins intelligent. Je me suis damnée pour lui (car j'ai été aussi, il y a très longtemps, une fille innocente qui courait pieds nus dans la rosée et rêvait d'anges et d'étoiles)... Je savais bien pourtant ce qu'il voulait de moi : du poison. Je préparais les décoctions comme personne à Florence, mieux que ma tante, Toffania la vieille. Eh bien, je lui ai donné mon secret, une eau incolore, insapide, qui a tué en trois, en cinq mois je ne sais combien de cardinaux ayant testé en faveur d'Alexandre VI Borgia. Quand ce pape est mort — empoisonné lui aussi — on m'a condamnée au bûcher. Bien sûr, j'étais une sorcière ! Cela m'amusait de voler plus haut que les Monts Albains ! Le chevalier blond au masque noir n'est jamais revenu lui. J'ai entendu dire qu'il était mort, simple mercenaire, dans une bataille perdue, en riant... C'était sa façon de mourir... Plus tard on a déterré son cadavre, on

l'a brûlé et on a jeté les cendres au vent. Celui-ci est bien mort et je ne le reverrai jamais. »

— « Moi, » fit Nicostrate, couvrant sa tête du pan de sa chlamyde, « cela a été encore plus simple : je ne lui ai jamais parlé. Seulement j'ai lu ses vers où elle versait « le vin des fleurs et des étoiles »... C'était une grande jeune fille mystérieuse et belle, ses mots étaient des conjurations et sa voix un chant, elle aimait les divinités rustiques, les nymphes, les oréades, les petits enfants gracieux et aussi les jeunes vierges. On a beaucoup daubé là-dessus. La dernière fois que je l'aie vue, c'était aux fêtes de Mythilène où elle officiait : on eût dit un grand lys sauvage. J'eusse voulu baiser ses talons teints au murex et leur trace dans le sable. On disait alors cependant qu'une folie l'avait prise et qu'elle aimait un jeune matelot. Faon... il s'appelait Faon. Elle l'a suivi jusqu'au cap de Leucate et là, ayant vu son vaisseau cingler, elle se jeta dans la mer... D'autres accusèrent les prêtres de la Fécondité, dont le temple était tout près, de l'avoir tuée, car elle était celle pour qui l'amour n'est pas un arbre chargé de fruits mais un abîme, un cyclone, un éclair. En tout cas, on n'a jamais retrouvé son cadavre et moi, je l'ai suivie. Peut-être vit-elle encore, comme nous. »

— « Il a de la chance, » dit Toffania la jeune, amère. « Les hommes ont toujours de la chance, ils se font si facilement des illusions ! Comment s'appelait-elle, ta très chère ? »

— « Psapphâ. Et ton mercenaire ? »

— « César de Llanzol. »

— « Tiens, » murmura Ewald, un peu gêné (car il n'avait aucune histoire d'amour à raconter), « on dirait que nous sommes assis sous la tour de contrôle. Et voici l'entrée des bacs... »

Par quel hasard, par quelle loi inéluctable revenait-il à son point de départ ? Ces bacs d'orangerie ressemblaient aux tombeaux individuels des tranchées, et c'est ici qu'il s'était retrouvé, tandis que le réseau hypnotique avait volé en éclats et que la plante morte s'était mollement repliée sous les ultrasons. C'est pour quitter cette prison qu'il avait rampé le long des égoûts. Et

tout à coup il comprit : il avait bouclé la boucle, la harpe était là et l'attendait, son choc psychique égalait, surpassait les catastrophes atomiques. Oui, la harpe seule pouvait, en inondant d'une lueur éblouissante les abîmes de l'inconscient, lui apprendre la cause de sa chute dans le fleuve-temps, lui dire à quel appel — de quelle divinité — il avait obéi. Il l'expliqua aux deux voyageurs qui l'avaient suivi dans les sous-sols. Ici régnait une douce pénombre incolore, les bacs ressemblaient aux couchettes de décélération et la ventilation était parfaite, tant pour les végétaux que pour les morts.

Toffania la jeune haussa les épaules : les siècles commençaient à lui peser tout à coup. « Je reste ici, » fit-elle. « Je suis lasse de parcourir la Terre et le temps, et je ne le verrai jamais. Jamais... Dans un sens, Paracelse avait raison : c'est notre douleur qui nous a projetés dans le continuum. Mais désormais je ne souffre plus. Je veux seulement le rejoindre. »

— « Même si c'est en enfer ? » demanda Ewald, avec une curiosité paisible.

— « L'enfer, » dit-elle, « c'est ici. C'est d'attendre sans espérer. C'est de survivre. »

— « A la réflexion, » opina Nicostrate, « je reste aussi. Personne ne m'attend nulle part. Je suis fatigué. Et Psapphâ... eh bien, elle n'a jamais su que j'existe. »

— « Mais, » s'écria Ewald, « si l'on vous découvrait ici ? Les justes... ou l'Œil Fed ? On vous poursuivrait, on vous... »

Ayant retiré ses épingles de cheveux et arrangé les plis de sa robe, Toffania s'était déjà allongée dans le plus petit des bacs. Il y avait sur son visage, soudain très beau, une singulière expression d'apaisement, presque d'avidité. Et Nicostrate leva vers Rock un regard clair et sage. « Les morts n'ont rien à craindre, frère, » dit-il. « Nous ne souffrons plus, donc nous sommes morts. Toi, va-t-en. La route est longue devant toi. On t'appelle. »

Comment il remonta, comment il retrouva le tube phospho-

rescent, Ewald n'aurait jamais su le dire. Mais il se sentait tenu de faire surface. Il devait atteindre ce niveau zaminthe où plongeait la tour — désormais niveau pourpre enflammé d'incendies — puisque le dernier combat des justes se livrait dans la ville. Cependant, ici, un grand calme régnait ; aucun cri d'agonie, aucun appel de sirène ne parvenait à cette altitude. Ouverte en terrasse, la salle haute planait dans la lueur des satellites errants. L'ultime effort porta Rock devant la harpe intacte sur son socle. Miracle : les cordes frémissaient seules... C'était un vaste appel stellaire, au-delà de la terre ravagée, des tranchées pleines de cadavres, des jardins vénéneux de Toscane, des rochers du Cap Leucate...

Ewald sentit qu'il était arrivé.

Une présence était là, sans écailles de lézard ni tentacules d'androïde. Cela aurait pu être une jeune fille attendant au bord de la mer. C'était, en fait, un nuage étincelant. « Vous êtes Kara, n'est-ce pas ? » demanda-t-il en se laissant glisser à la base du socle.

— « Oui, je suis Kara. »

— « Vous m'avez appelé. »

— « Depuis longtemps. Par-delà les siècles et les millénaires. En fait, depuis que j'ai appris cette vérité terrible : la douleur humaine est une force, notre quête peut rompre toutes les barrières, l'espace et le temps. Comme la balle lancée avec violence brise son orbite, l'être humain à l'heure suprême échappe au monde concret : telle est l'origine de toutes les visions, des fantômes, des phénomènes parapsychologiques qui entourent la mort. Il s'agissait seulement de guider, de montrer le chemin. D'autres ont simplement traversé le temps. Toi, je t'ai appelé, je savais que tu devais exister. »

— « Toutes les époques ont leurs portés disparus ? »

— « Non. Parfois la douleur est la plus forte, la barrière est moins fragile. Il y a des remous dans le fleuve-temps. Pardonne-moi de t'avoir transporté dans cet univers incohérent : c'était le plus proche. »

— « Les ocelles ne sont pas mal. Et les coquillages. »

— « Je savais qu'ils te plairaient. »

— « Tu ne pourrais pas prendre... je n'ose le dire, Kara. Enfin... une apparence humaine ? »

— « Oh ! je peux à peu près tout, » fit-elle avec une certaine tristesse. « Je peux être cette petite fille au creux du chemin, sous les cerisiers, si blonde, qui te souriait quand tu partais, te rappelles-tu ? Ou l'incroyable sirène sous les faux néons. Ou encore cette femme aux lèvres noires de sang, folle et belle, dont tu as porté l'enfant mort... Le mal est là : nous ne savons jamais ce qui vous contentera parmi les richesses offertes en gerbe, vous, les disparus, les appelés... »

— « Je veux que tu aies *ton* visage, Kara. »

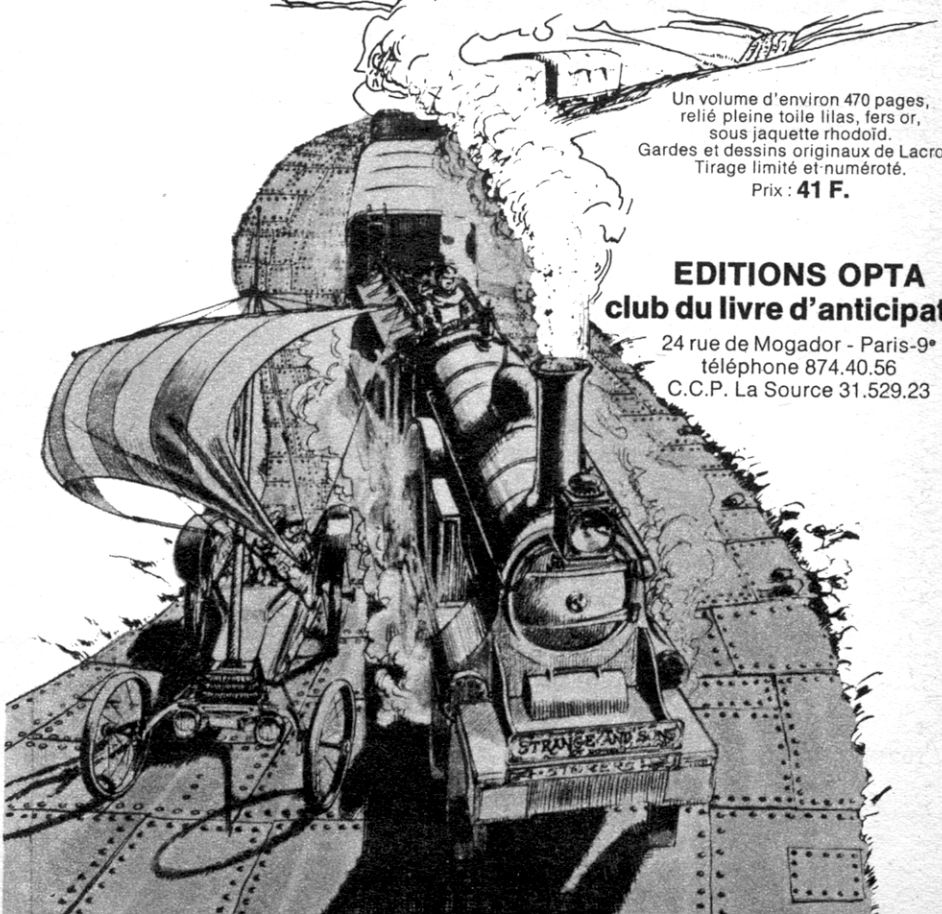
— « C'est difficile, » dit-elle. Un rire léger courut sur les cordes de la harpe, des traits charmants s'esquissèrent dans le nuage éclatant. « J'essaierai. Laisse-moi te regarder. Tu comprends, je ne savais rien de ton époque ni de la Terre...

» *Je vais vivre dans un million d'années — et je ne sais encore sur quelle planète de l'avenir.* »

LES FURIES et PAVANE

Keith Roberts

Des guêpes géantes
survolent les ruines de Londres
tandis que, dans les montagnes, les derniers
survivants de l'humanité entament
un combat désespéré contre ces envahisseur
dont ils ignorent la véritable origine et qui ont fait du monde
un énorme et monstrueux nid d'insectes...
Sur des routes de métal, passent des locomotives tandis que, de loin en loin,
des moulins de signalisation agitent leurs bras.
Les Inquisiteurs du Pape traquent les sorciers qui jouent avec l'électrici
Nous sommes en 1985 et la révolte gronde
dans les châteaux d'un Moyen Age qui se prolon
Deux Terres étrangères, deux voyages fascinants dans des mon
qui pourraient être, qui auraient pu êt



Un volume d'environ 470 pages,
relié pleine toile lilas, fers or,
sous jaquette rhodoïd.
Gardes et dessins originaux de Lacroi
Tirage limité et numéroté.
Prix : **41 F.**

EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipati

24 rue de Mogador - Paris-9e
téléphone 874.40.56
C.C.P. La Source 31.529.23

BON DE COMMANDE "F S"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Mfchael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hope Hodgson			

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM ..... PRENOM .....

ADRESSE .....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : M.Du château - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41

Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Un avenir sans doute proche...
La lune utilisée comme un bagne, une "réserve" où se retrouvent tous asociaux, les anarchistes, les rebelle la Terre... Un bouillon de culture où se développe très vite le ferment de la révolution, de la liberté...
Révolte sur la lune, chronique viole et colorée, roman politique et grave e l'un des plus importants jalons dans carrière de Robert A. Heinlein auquel le Club du Livre d'Anticipation se dev de rendre hommage en publiant successivement deux de ses œuvres majeures.

Un volume de 460 pages,
relié pleine toile soleil, fers argent,
garde et dessin originaux de Moebius
sous jaquette rhodoïd. Tirage limité et num

Prix de vente **39 F**

EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipat
23 rue de Mogador - Paris-9e
téléphone 874.40.56
C.C.P. La Source 31.529.23

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)
- ☐ 17 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

Chaque volume : 7 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

Collection galaxie/bis

vient de paraître

GORDON R. DICKSON

dorsai

fils de dorsais de la planète Dorsai, mercenaire promis aux champs de batailles de la Galaxie des hommes, étranger et supérieur, doué de facultés nouvelles, peut-être porteur du germe d'un bouleversement absolu... Voici l'histoire de Donal Graeme, foudre de guerre et tacticien des conflits interstellaires qui était la plus sombre menace et le plus grand espoir des mondes habités...

un volume de 256 pages : 6 F
en vente chez les dépositaires de journaux exclusivement

Collection galaxie/bis

titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

titres à paraître :

21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La Planète géante

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis
bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom.....

prénom.....

adresse.....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro .....

Je règle par (cocher la case correspondante)
☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis
bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom.....

prénom.....

adresse.....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

- ☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
- ☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
- ☐ 10 — PHILIP JOSE FARMER - Le faiseur d'univers
- ☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
- ☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
- ☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
- ☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
- ☐ 15 — PHILIP JOSE FARMER : Les portes de la création
- ☐ 16 — WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
- ☐ 17 — PHILIP JOSE FARMER : Cosmos privé
- ☐ 18 — SARBAN - Le son du cor
- ☐ 19 — EDMOND HAMILTON : La vallée magique
- ☐ 20 — GORDON R. DIKSON - Dorsal

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1971 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan

Des dieux, des légendes et des héros...

Les gouffres de l'espace
et les tourbillons du vide...

Le passé de la Terre et
le lointain futur de l'humanité...

Loin vers d'autres galaxies, le tableau
d'autres existences improbables...

Les rêves de la science et la terreur
des lendemains ignorés...

Des univers entiers qui dérivent
vers nous, arrachés par lambeaux
à la texture du temps...

**En quinze récits,
tout ce que la science-fiction
peut nous offrir de dépaysements,
de fantasmes et d'émerveillements !**